

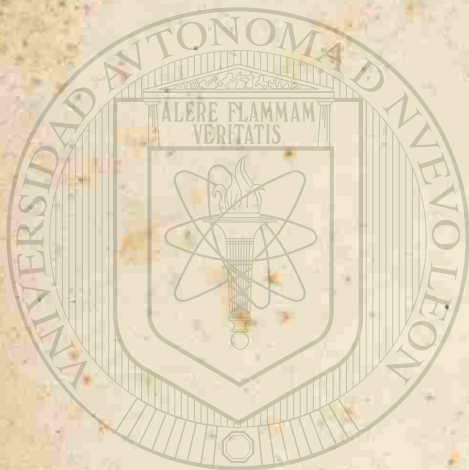
PAUL
ET
VIRGINIE

ERAUDE
P02065
P3

070
E



1080029615



PAUL

ET VIRGINIE,

SUIVI

DE LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ.



Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

50383



Venez, venez au secours de Virginie!

PAUL
 ET VIRGINIE
 suivi
 DE LA CHAUMIÈRE INDIENNE
 par Jacques Henri
 BERNARDIN DE SAINT PIERRE.



DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

Paris
 LOUIS JANET, LIBRAIRE
 RUE S. JACQUES N.º 59

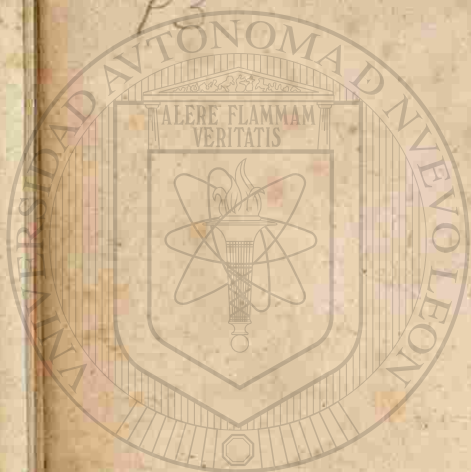


346

870

PD 2065

p3



BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"FONSO REYES"
FONDO SALVADOR TOSCANO

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



AVANT-PROPOS.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies, et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers, et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous

ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitants, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci: que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'Île-de-France. Je n'y ai

ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, et des hommes graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caractères si différents: j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais, comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*. Heureusement

je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût, et d'expressions, pour la connoître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible essai sous le nom et à la suite de mes *Études de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fit toujours souvenir de son indulgence.



PAUL

ET

VIRGINIE.

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui ont une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande

je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût, et d'expressions, pour la connoître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible essai sous le nom et à la suite de mes *Études de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fit toujours souvenir de son indulgence.



PAUL

ET

VIRGINIE.



Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île-de-France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui ont une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande

plaine; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et au-delà, la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques ilots inhabités, entre autres le coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs; mais au pied même des cabanes on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur

pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux, et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paroissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à-la-fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étois assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchoit nu-pieds, et s'appuyoit sur un bâton de bois

d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole. « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes? » Il me répondit: « Mon fils, ces terres et ce terrain inculte étoient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avoient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante: mais dans cette île, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs? qui voudroit même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré? Les hommes ne veulent connoître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. — Mon père, repris-je, il est aisé de juger à votre air et à votre discours que

« vous avez acquis une grande expérience. « Si vous en avez le temps, racontez moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitans de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu. » Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de La Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avoit avec lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup, et dont il étoit également aimé. Elle étoit d'une ancienne et riche maison de sa province, mais il l'avoit épousée en secret et sans dot, parceque les parents de sa femme s'étoient opposés à son mariage,

attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y régneront pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'Île-de-France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur

lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais, cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts; comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvoit apaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoir un à madame de La Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demuroit une femme vive, bonne, et sensible; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, et qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avoit promis de l'épouser; mais celui-ci ayant satisfait sa passion s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui

allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de La Tour, fut émue de pitié; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort; mais vous, madame, ... « vous, sage et malheureuse! » Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de La Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras: « Ah! Dieu veût finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, « qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents. »

Je connoissois Marguerite; et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me

regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais, dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-la sur-tout, où cette ile faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfants, et sur-tout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient envi-

ron vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à-peu-près égales: l'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parcequ'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins qu'à peine on y peut marcher; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre; car dans la saison des pluies

il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb: quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de La Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, « que nous puissions toujours nous voir, « nous parler, et nous entr'aider. » Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de La Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à-la-fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier

des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de La Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écartant de la vertu. »

Lorsque madame de La Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de temps en

temps, mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, et il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux; et, au pied des roches, des giraumons, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs des patates, qui y viennent très sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent; le long de la rivière, et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel om-

brage, et enfin quelques plantes de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parcequ'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite; et il ne l'étoit guère moins à madame de La Tour, dont il avoit épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme, qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, sur-tout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre, et très fidèle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez

deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veilloit la nuit au-dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs elles étoient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchoient nu-pieds dans leur habitation, et ne portoient de souliers que pour aller le dimanche de grand matin à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors, elles rentroient

chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevoient de cette hauteur sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne, et de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfants, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les toucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. « Mon amie, disoit madame de La Tour, chacune de nous aura deux enfants, et chacun de nos enfans aura deux mères. » Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin, ainsi ces deux petits enfans, privés de tous leurs parents, se remplissoient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le

jour. Déjà leurs mères parloient de leur mariage sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer; l'une se rappelañt que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre d'en avoir subi les lois; l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre d'en être descendue: mais elles se consoloient en pensant qu'un jour leurs enfans, plus heureux, jouiroient à-la-fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien en effet n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoit déjà. Si Paul venoit à se plaindre, on lui monroit Virginie; à sa vue, il sourioit et s'apaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici

que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer; elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connoit des caresses plus tendres, ne connoit point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étoient toujours suivis des louanges et

des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il béchoit le jardin avec Dominique, ou, une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois; et si dans ces courses une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux, se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour que je descendois du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avoit relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule; et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presque en entier sous la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes

charmantes renfermées sous ce jupon bouffant me rappelèrent les enfants de Léda enclos sous la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étoient ignorants comme des créoles, et ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des temps reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur île; et ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes, jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit

jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats; chez eux l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer; et, s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières, par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, et rentroit dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendoient chez madame de La Tour; alors ils commençoient tous ensemble une prière, suivie du

premier repas; souvent ils le prenoient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoit à-la-fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues, et lustrées. Une nourriture saine et abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur ame. Virginien avoit que douze ans: déjà sa taille étoit plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage: ils sourioient toujours de concert quand elle parloit; mais, quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyoit déjà se développer en lui le

caractère d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit il devenoit tranquille, et alloit s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc représentant quelques uns des enfants de Niobé; mais, à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le senti-

ment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : « Si je venois à mourir, que deviendroit Virginie « sans fortune? »

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille, et dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fut réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et

de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnais dans cette île, madame de La Tour apprit que ce gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier cette fois d'y paroître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de La Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa nièce qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste

châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit après tout dans un bon pays où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même: pour éviter, disoit-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'une homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide, et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par post-scriptum que, toute réflexion faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de La Bourdonnais. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi

déclaré: afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille que par de durs monosyllabes: « Je verrai;... nous verrons;... avec le temps;... « il y a bien des malheureux... Pourquoi « indisposer une tante respectable?... C'est « vous qui avez tort. »

Madame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie: « Voilà le fruit de onze ans de patience! » Mais, comme il n'y avoit que madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la

famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous besoin de tes parents? Dieu nous a-t-il abandonnées? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour? Pourquoi donc te chagriner? Tu n'as point de courage. » Et, voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras : « Chère amie, s'écria-t-elle, chère amie ! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur; et Paul, les yeux enflammés de colère, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à quoi s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah! ma dame!... ma bonne maîtresse!... ma mère!... ne pleurez pas. » De si tendres

marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes enfants, vous êtes cause de ma peine; mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfants, le malheur ne m'est venu que de loin; le bonheur est autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas; mais, quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplémousses, une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, et n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se

jeta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeuner de la famille, et lui dit: « Ma jeune
 « demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave
 « fugitive; il y a un mois que j'erre dans ces
 « montagnes, demi-morte de faim, souvent
 « poursuivie par des chasseurs et par leurs
 « chiens. Je suis mon maître, qui est un riche
 « habitant de la Rivière-noire: il m'a traité
 « comme vous le voyez. » En même temps
 elle lui montra son corps sillonné de cicatri-
 ces profondes par les coups de fouet qu'elle
 en avoit reçus. Elle ajouta: « Je voulois aller
 « me noyer; mais, sachant que vous demeu-
 « riez ici, j'ai dit: Puisqu'il y a encore de
 « bons blancs dans ce pays, il ne faut pas
 « encore mourir. » Virginie, tout émue, lui
 répondit: « Rassurez-vous, infortunée créa-
 « ture! Mangez, mangez »; et elle lui donna
 le déjeuner de la maison, qu'elle avoit ap-
 prêté. L'esclave en peu de moments le dé-
 vora tout entier. Virginie, la voyant rassa-
 siée, lui dit: « Pauvre misérable! j'ai envie

« d'aller demander votre grace à votre maî-
 « tre; en vous voyant il sera touché de pitié.
 « Voulez-vous me conduire chez lui. — Ange
 « de Dieu, repartit la négresse, je vous sui-
 « vrai par-tout où vous voudrez. » Virginie
 appela son frère, et le pria de l'accompa-
 gner. L'esclave maronne les conduisit par
 des sentiers, au milieu des bois, à travers
 de hautes montagnes qu'ils grimperent avec
 bien de la peine, et de larges rivières qu'ils
 passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du
 jour, ils arrivèrent au bas d'un morne sur
 les bords de la Rivière-noire. Ils aperçurent
 là une maison bien bâtie, des plantations
 considérables, et un grand nombre d'escla-
 ves occupés à toutes sortes de travaux. Leur
 maître se promenoit au milieu d'eux, une
 pipe à la bouche, et un rotin à la main.
 C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux
 yeux enfoncés, et aux sourcils noirs et
 joints. Virginie, tout émue, tenant Paul
 par le bras, s'approcha de l'habitant, et le

pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui trembloit ainsi que tout son corps en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus, et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim, et de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq

lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie: « Ma sœur, il est plus de midi; tu
 « as faim et soif: nous ne trouverons point
 « ici à diner; redescendons le morne, et
 « allons demander à manger au maître de
 « l'esclave. — Oh non, mon ami, reprit Vir-
 « ginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-
 « toi de ce que dit quelquefois maman: Le
 « pain du méchant remplit la bouche de
 « gravier. — Comment ferons-nous donc?
 « dit Paul; ces arbres ne produisent que de
 « mauvais fruits; il n'y a pas seulement ici
 « un tamarin ou un citron pour te rafraî-
 « chir. — Dieu aura pitié de nous, reprit
 « Virginie; il exauce la voix des petits oi-
 « seaux qui lui demandent de la nourri-
 « ture. » A peine avoit-elle dit ces mots qu'ils
 entendirent le bruit d'une source qui tom-
 boit d'un rocher voisin. Ils y coururent, et,
 après s'être désaltérées avec ses eaux plus
 claires que le cristal, ils cueillirent et man-
 gèrent un peu de cresson qui croissoit sur

ses bords. Comme ils regardoient de côté et d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches; et Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste: autre embarras; il n'avoit point de briquet, et d'ailleurs dans cette île, si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs: avec

l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui bientôt après tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouverent également savoureuses. Ils

firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs mères. Virginie revenoit souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parents.

Après diner, ils se trouverent bien embarrassés; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie: « Notre case est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. » Cette montagne étoit celle des Trois-mamelles (1), ainsi nommée parceque

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent

ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étoient coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors

le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles; car c'est d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux, qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos Études précédentes.

prit Virginie sur son dos, et passa ainsi chargé sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disoit-il; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-noire t'avoit refusé la grace de son esclave, je me serois battu avec lui. — Comment! dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé! Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal de facile à faire. » Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur; et il se flattoit de monter ainsi la montagne des Trois-mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là: mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: « Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case pour tranquilliser nos mères.

« — Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste, tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chauffer. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent

bientôt perdre de vue la montagne des Trois-mamelles, sur laquelle ils se dirigeoient, et même le soleil, qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quitterent sans s'en apercevoir le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes, et de roches, qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre pour découvrir au moins la montagne des Trois-mamelles; mais ils n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnoit dans ces solitudes, et on n'y

entendoit d'autre bruit que le brame ment des cerfs, qui venoient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force: « Venez, venez au secours de Virginie! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises: « Virginie!... « Virginie! »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin: il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la foiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit: « Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents.

« Oh! j'ai été bien imprudent! » et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul: « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine avoient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quel chasseur, qui vient, le soir, tuer des cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case; oui, je reconnois sa voix: serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre montagne? » En effet, un moment après, Fidèle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens: « O mes jeunes maîtres! leur dit-il, que vos mères ont

« d'inquiétude! comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus trouvés au retour de la messe, où je les accompagnois! Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre (1), je les ai fait flairer à Fidèle; et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas; il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-noire. C'est là où j'ai aperçu pris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue, et de son chien Fidèle, ressemble beaucoup à celui du sauvage Tévénissa et de son chien Oniah, rapporté par M. de Crèvecoeur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé: *Lettre d'un Cultivateur américain.*

« avoit accordé sa grace. Mais quelle grace !
 « Il me l'a montrée attachée, avec une chaî-
 « ne au pied, à un billot de bois, et avec un
 « collier de fer à trois crochets autour du
 « cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a
 « mené sur le morne de la Rivière-noire, où
 « il s'est arrêté encore en aboyant de toute
 « sa force: c'étoit sur le bord d'une source,
 « auprès d'un palmiste abattu, et près d'un
 « feu qui fumoit encore. Enfin, il m'a con-
 « duit ici: nous sommes au pied de la mon-
 « tagne des Trois-mamelles, et il y a encore
 « quatre bonnes lieues jusque chez nous.
 « Allons, mangez, et prenez des forces. » Il
 leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits,
 et une grande calebasse remplie d'une li-
 queur composée d'eau, de vin, de jus de ci-
 tron, de sucre, et de muscade, que leurs
 mères avoient préparée pour les fortifier et
 les rafraichir. Virginie soupira au souvenir
 de la pauvre esclave, et des inquiétudes de
 leurs mères. Elle répéta plusieurs fois: « Oh !

« qu'il est difficile de faire le bien ! » Pen-
 dant que Paul et elle se rafraichissoient,
 Domingue alluma du feu; et ayant cherché
 dans les rochers un bois tortu qu'on appelle
 bois de ronde, et qui brûle tout vert en je-
 tant une grande flamme, il en fit un flam-
 beau, qu'il alluma, car il étoit déjà nuit.
 Mais il éprouva un embarras bien plus
 grand quand il fallut se mettre en route:
 Paul et Virginie ne pouvoient plus mar-
 cher; leurs pieds étoient enflés et tout rou-
 ges. Domingue ne savoit s'il devoit aller
 bien loin de là leur chercher du secours, ou
 passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est
 « le temps, leur disoit-il, où je vous portois
 « tous deux à-la-fois dans mes bras; mais,
 « maintenant, vous êtes grands, et je suis
 « vieux. » Comme il étoit dans cette per-
 plexité, une troupe de noirs marrons se fit
 voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe
 s'approchant de Paul et de Virginie, leur
 dit: « Bons petits blancs, n'ayez pas peur;

« nous vous avons vus passer ce matin avec
 « une négresse de la Rivière-noire; vous
 « allez demander sa grace à son mauvais
 « maître : en reconnaissance, nous vous
 « rapporterons chez vous sur nos épaules. »
 Alors il fit un signe, et quatre noirs mar-
 rons des plus robustes firent aussitôt un
 brancard avec des branches d'arbres et des
 lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mi-
 rent sur leurs épaules; et, Domingue mar-
 chant devant eux avec son flambeau, ils se
 mirent en route aux cris de joie de toute la
 troupe, qui les combloit de bénédictions.
 Virginie attendrie disoit à Paul : « O mon
 « ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait
 « sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au
 pied de leur montagne, dont les croupes
 étoient éclairées de plusieurs feux. A peine
 ils la montoient qu'ils entendirent des voix
 qui criaient : « Est-ce vous, mes enfants ? »
 Ils répondirent avec les noirs : « Oui, c'est

« nous »; et bientôt ils aperçurent leurs
 mères, et Marie, qui venoient au-devant
 d'eux avec des tisons flambants. « Malheu-
 « reux enfants, dit madame de La Tour,
 « d'où venez-vous? dans quelles angoisses
 « vous nous avez jetés! — Nous venons,
 « dit Virginie, de la Rivière-noire deman-
 « der la grace d'une pauvre esclave mar-
 « ronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeu-
 « ner de la maison, parcequ'elle mouroit
 « de faim; et voilà que les noirs marrons
 « nous ont ramenés. » Madame de La Tour
 embrassa sa fille sans pouvoir parler; et
 Virginie, qui sentit son visage mouillé des
 larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez
 « de tout le mal que j'ai souffert! » Margue-
 rite, ravie de joie, serroit Paul dans ses
 bras, et lui disoit : « Et toi aussi, mon fils,
 « tu as fait une bonne action. » Quand elles
 furent arrivées dans leurs cases avec leurs
 enfants, elles donnèrent bien à manger aux
 noirs marrons, qui s'en retournèrent dans

leurs bois en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne desiroient point au-dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie; il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette ile ou, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étoient ignorés; seulement, quand un passant demandoit sur le chemin des Pamplemousses à quelques habitants de la plaine:

« Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases? » ceux-ci répondoient sans les connoître: « Ce sont de bonnes gens. »

Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversa-

tions la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général; et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au-dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement et de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une

providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples, et toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange; il plantoit ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc

sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs, et de jampores. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, et sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écartelées, qui pendaient çà et là le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avoit planté au milieu de ce

bassin les herbes qui s'élevaient peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres, qui en bordaient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paroissoit de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits, et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lièges de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais, en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature: guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter: ainsi chaque végétal croissoit dans son site propre, et chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendoient du sommet de ces roches formoient au fond du vallon, ici, des fontaines, là, de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue: à la vérité nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrasse maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avoit formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre et des racines de rosiers, des poinçillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches; en peu de temps ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de ver-

dure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur les bords, formoient des souterrains voûtés inaccessibles à la chaleur, où l'on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents un arbre domestique chargé de fruits. Là, étoit une moisson; ici, un verger. Par cette avenue on apercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes on ne distinguoit en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, où qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, et jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des

fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevoient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite: il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à

l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes dans ces mêmes lieux ont senti, pensé, et souffert comme lui; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie ces vers d'Horace :

... Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter iapyga.

« Que les frères d'Hélène, astres char-
« mants comme vous, et que le père des
« vents vous dirigent, et ne fassent souffler
« que le zéphyr. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce

d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'esseyoit quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

« Heureux, mon fils, de ne connoître que
« les divinités champêtres! »

Et cet autre au-dessus de la porte de la cabane de madame de La Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée :

At securâ quies, et nesciâ fallere vita.

« Ici est une bonne conscience, et une vie
« qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin; elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajoutoit-elle,
« TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE. — Cette

« devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers, de bananiers, et de jam-roses, plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul alloient quelquefois danser, se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de La Tour et Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises, et des pois. Domingue et Marie desirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appeloient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où

croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, et où ils avoient planté un calebasier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, et en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais, de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit

sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit servit un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de La Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçoient leurs palmes, et laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnoient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottoient au gré des vents des touffes de

scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissoient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil on y voyoit voler le long des rivages de la mer le corbigeau et l'alouette marine, et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à se reposer

sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à-la-fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à leur voir brouter les capillaires sur les flanes escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toutes sortes d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs, et de millet : dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons; des perruches vertes comme des émeraudes

descendoient des lataniers voisins; des perdrix accouroient sous l'herbe: tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules. Paul et elle s'amusoient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits, et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres qui n'avoient coûté la vie à aucun animal! des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offroient à-la-fois les mets les plus sains, les

couleurs les plus gaies, et les sucres les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce et aussi innocente que ces festins : Paul y parloit souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes; là, on étoit mal assis; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maitres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râtaux, des haches, des bêches; et auprès de ces instruments de l'agriculture les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa

mère, y préparoit des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons, et des cédras.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe; ensuite madame de La Tour ou Marguerite racontoit quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflamoient; ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparent pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient

Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps madame de La Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau Testament. Ils raisoient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une Intelligence infinie, toute puissante, et amie des hommes : ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient

développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissoit triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, et l'enlevoient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions. Chacun y employoit son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive; madame de La Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité; Marie et Domingue même venoient à son secours. Ils s'affligeoient s'ils le voyoient affligé; ils pleuroient s'ils le voyoient pleurer. Ainsi des plantes foibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pample-

mousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitants riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisants, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté elles n'évitoient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants, et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mère malade dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignoient la bonne grace, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de La Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentait avec une grace ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quel-

quefois leur chemin par la vallée de la Montagne-longue jusque chez moi, où je les attendois à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurois pour ces occasions quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. nous y apportons de l'habitation des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huitres, et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier,

nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les récifs au-devant des lames; puis, à leur approche, il fuyoit sur le rivage devant leurs grandes volutes écumées et mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçants, et disoit que ces jeux-là lui faisoient grand-peur.

Nos repas étoient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutoit avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations; elle est si naturelle et si

expressive que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisoit sa mère, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événements avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tantam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, et feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, et, en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, et j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère, après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà et là sur leurs pas quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordoit l'hospitalité à l'innocence, et un asile à l'infortune; il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de La Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvoit s'empêcher de

pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisoit verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit pour l'ordinaire au carrefour d'une forêt dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage: nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais, quand le soleil étoit descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, et la rendoit tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairés en-dessous de

ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze et de l'émeraude; leurs troncs mousseux et bruns paroisoient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tous à-la-fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettoient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournoit dans sa case, et la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient pour Paul et Virginie des jours de plus grandes réjouissances; c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de La Tour et Marguerite. On voyoit alors arri-

ver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise; elle leur servoit des rafraîchissements, dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentoit, selon elle, l'agrément. Cette liqueur avoit été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère, son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vit contentes et satisfaites; elles vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres. » Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs

habits, elle choissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisoit le bien, à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice, et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre ame, circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles : mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire, et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les

années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est
« temps de diner, disoit Virginie à la fa-
« mille, les ombres des bananiers sont à
« leurs pieds »; ou bien : « La nuit s'appro-
« che, les tamarins ferment leurs feuilles.
« — Quand viendrez-vous nous voir? lui
« disoient quelques amies du voisinage. —
« Aux cannes de sucre, répondoit Virginie.
« — Votre visite nous sera encore plus douce
« et plus agréable », reprenoient ces jeunes
filles. Quand on l'interrogeoit sur son âge et
sur celui de Paul : « Mon frère, disoit-elle,
« est de l'âge du grand cocotier de la fon-
« taine, et moi, de celui du plus petit. Les
« manguiers ont donné douze fois leurs
« fruits, et les orangers vingt-quatre fois
« leurs fleurs, depuis que je suis au monde. »
Leur vie sembloit attachée à celle des ar-
bres, comme celle des faunes et des dryades : ils ne connoissoient d'autres époques

historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière? Leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières: oui, des lumières; et, quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croisoient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front, aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur: l'amour, l'innocence, la piété, développoient, chaque jour, la beauté de leur ame en grâces ineffaçables dans leurs traits, leurs attitudes, et leurs mouvements.

Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur: tels, dans le jardin d'Éden, parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit, au retour de ses travaux: « Lorsque je suis fatigué, ta vue
« me délasse. Quand, du haut de la montagne, je t'aperçois au fond de ce vallon,
« tu me parois, au milieu de nos vergers,
« comme un bouton de rose. Si tu marches
« vers la maison de nos mères, la perdrix
« qui court avec ses petits a un corsage
« moins beau et une démarche moins lé-
« gère. Quoique je te perde de vue à travers
« les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour
« te retrouver; quelque chose de toi, que je

« ne puis te dire, reste pour moi dans l'air
 « où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds.
 « Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes
 « sens. L'azur du ciel est moins beau que le
 « bleu de tes yeux; le chant des bengalis,
 « moins doux que le son de ta voix. Si je te
 « touche seulement du bout du doigt, tout
 « mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi
 « du jour où nous passâmes à travers les
 « cailloux roulants de la rivière des Trois-
 « mamelles. En arrivant sur ses bords, j'é-
 « tois déjà bien fatigué; mais, quand je t'eus
 « prise sur mon dos, il me sembloit que j'a-
 « vois des ailes comme un oiseau. Dis-moi
 « par quel charme tu as pu m'enchanter?
 « Est-ce par ton esprit? mais nos mères en
 « ont plus que nous deux. Est-ce par tes ca-
 « resses? mais elles m'embrassent plus sou-
 « vent que toi. Je crois que c'est par ta bon-
 « té. Je n'oublierai jamais que tu as marché
 « nu-pieds jusqu'à la Rivière-noire, pour
 « demander la grace d'une pauvre esclave

« fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends
 « cette branche fleurie de citronier que j'ai
 « cueillie dans la forêt; tu la mettras, la
 « nuit, près de ton lit. Mange ce rayon de
 « miel; je l'ai pris pour toi au haut d'un
 « rocher. Mais, auparavant, repose-toi sur
 « mon sein, et je serai délassé.»

Virginie lui répondoit: « O mon frère! les
 « rayons du soleil au matin, au haut de ces
 « rochers, me donnent moins de joie que ta
 « présence. J'aime bien ma mère, j'aime
 « bien la tienne; mais, quand elles t'appel-
 « lent mon fils, je les aime encore davan-
 « tage. Les caresses qu'elles te font me sont
 « plus sensibles que celles que j'en reçois.
 « Tu me demandes pourquoi tu m'aimes:
 « mais tout ce qui a été élevé ensemble
 « s'aime. Vois nos oiseaux: élevés dans les
 « mêmes nids, ils s'aiment comme nous;
 « ils sont toujours ensemble comme nous.
 « Écoute comme ils s'appellent et se répon-
 « dent d'un arbre à l'autre: de même, quand

« l'écho me fait entendre les airs que tu
 « joues sur ta flûte au haut de la montagne,
 « j'en répète les paroles au fond de ce val-
 « lon. Tu m'es cher, sur-tout depuis le jour
 « où tu voulois te battre pour moi contre le
 « maître de l'esclave. Depuis ce temps-là je
 « me suis dit bien des fois : Ah ! mon frère a
 « bon cœur ; sans lui, je serois morte d'ef-
 « froi. Je prie Dieu tous les jours pour ma
 « mère, pour la tienne, pour toi, pour nos
 « pauvres serviteurs ; mais, quand je pro-
 « nonce ton nom, il me semble que ma dé-
 « votion augmente. Je demande si instam-
 « ment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal !
 « Pourquoi vas-tu si loin et si haut me cher-
 « cher des fruits et des fleurs ? N'en avons-
 « nous pas assez dans le jardin ? Comme te
 « voilà fatigué ! Tu es tout en nage. » Avec
 son petit mouchoir blanc elle lui essuyoit
 le front et les joues, et elle lui donnoit plu-
 sieurs baisers.

Cependant depuis quelque temps Virgi-

nie se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses
 beaux yeux bleus se marbroient de noir ;
 son teint jaunissoit ; une langueur univer-
 selle abattoit son corps. La sérénité n'étoit
 plus sur son front, ni le sourire sur ses
 lèvres. On la voyoit tout-à-coup gaie sans
 joie, et triste sans chagrin. Elle fuyoit ses
 jeux innocents, ses doux travaux, et la so-
 ciété de sa famille bien aimée ; elle erroit çà
 et là dans les lieux les plus solitaires de l'ha-
 bitation, cherchant par-tout du repos, et
 ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la
 vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant ;
 puis tout-à-coup, près de l'aborder, un em-
 barras subit la saisissoit ; un rouge vif colo-
 roit ses joues pâles, et ses yeux n'osoient
 plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit :
 « La verdure couvre ces rochers, nos oi-
 « seaux chantent quand ils te voient ; tout
 « est gai autour de toi, toi seule es triste. »
 Et il cherchoit à la ranimer en l'embras-
 sant ; mais elle détournoit la tête, et fuyoit

tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages : c'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussière s'élevoient sur les chemins, et restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, et paroissoient, au coucher

du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraichissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levoit dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissements. Le cafre même qui les conduisoit se couchoit sur la terre pour y trouver de la fraîcheur; mais par-tout le sol étoit brûlant, et l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, et ne trouvoit dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine; elle en aperçoit la source, qui, malgré

la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelacoient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée de ces dangereux

ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul; mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression; et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille; mais elle n'osoit elle-même lui en parler. « Mon enfant, lui disoit-elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu. »

Pendant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour



Plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul; mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression.

d'eux, et de longs sillons de feux sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines, et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin étoit devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortoient péle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres, et les rochers.

Toute la famille tremblante prioit Dieu dans la case de madame de La Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré

la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu: il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-est, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais et sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvroient les lisières des

prairies, et avoient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étoient debout et bien verdoyants; mais il n'y avoit plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul: « Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre; il n'y a que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit: « Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel! mais je ne possède rien même sur la terre. » Virginie reprit, en rougissant: « Vous avez à vous le portrait de saint Paul. » A peine eut-elle parlé qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait étoit une petite miniature représentant l'ermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion;

elle l'avoit porté long-temps suspendu à son cou étant fille; ensuite, devenue mère, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance; ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avoit passé sa vie loin des hommes, qui l'avoient abusé, puis abandonné. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému: « Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame de La Tour : « Pourquoi ne marions-nous pas nos enfants ? ils ont l'un pour l'autre une passion extrême, dont mon fils ne s'aperçoit pas encore. Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous veillons sur eux, tout est à craindre. » Madame de La Tour lui répondit : « Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour nous si Virginie mettoit au monde des enfants malheureux, qu'elle n'auroit peut-être pas la force d'élever. Ton noir Domingue est bien cassé ; Marie est infirme. Moi-même, chère amie, depuis quinze ans je me sens fort affoiblie. On vieillit promptement dans les pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. Attendons que l'âge ait formé son tempérament, et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le sais, nous n'avons guère que le nécessaire de chaque jour. Mais, en faisant passer Paul

« dans l'Inde pour un peu de temps, le commerce lui fournira de quoi acheter quelque esclave ; et, à son retour ici, nous le marions à Virginie ; car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. « Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une saison favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus, et d'autant de temps pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier une pacotille à Paul ; car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donnerions que du coton brut, dont nous ne faisons aucun usage, faute de moulin pour l'éplucher ; du bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au chauffage, et quelques résines qui se perdent dans nos bois ; tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de La Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage; et, avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge:

« Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux que la culture d'un champ qui rend quelquefois cinquante et cent pour un? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans que j'aie courir aux Indes? Nos mères me disent que Domingue est vieux et cassé; mais moi, je suis jeune, et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver pendant mon absence quelque accident, sur-tout à Virginie, qui est déjà souffrante. Oh! non, non, je ne saurois me résoudre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embar-

ras; car madame de La Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie, et le desir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens, en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois pas même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie, dégénérée en langueur, et que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille,

qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit proférer un mot. « Pourriez-vous nous quitter maintenant? dit Marguerite à madame de La Tour. — Non, mon amie; non, mes enfants, reprit madame de La Tour; je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parents, et par la perte de mon cher époux. Mais depuis j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de

La Tour dans ses bras, lui dit: « Je ne vous quitterai pas non plus; je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman; rien ne vous manquera jamais avec nous. » Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut le plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce; et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin, qui précédoit le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de La Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vais-

selle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. « Vous avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune, et vous attend auprès d'elle. » Madame de La Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit M. de La Bourdonnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le falloit, de mon pouvoir; mais, ne

« l'exerçant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille, et le bien-être de toute votre vie. « Pourquoi vient-on aux îles? n'est-ce pas pour y faire fortune? N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs du voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante. » Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : « Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue. — Avez-vous un autre enfant, madame? dit M. de La Bour-

« donnais à madame de La Tour. — Non,
 « monsieur, reprit-elle, celui-ci est le fils de
 « mon amie; mais lui et Virginie nous sont
 « communs, et également chers. — Jeune
 « homme, dit le gouverneur à Paul, quand
 « vous aurez acquis l'expérience du monde,
 « vous connoîtrez le malheur des gens en
 « place; vous saurez combien il est facile de
 « les prévenir, combien aisément ils don-
 « nent au vice intrigant ce qui appartient
 « au mérite qui se cache. »

M. de La Bourdonnais, invité par ma-
 dame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle.
 Il dîna, à la manière des Créoles, avec
 du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut
 charmé de l'ordre et de la propreté de la
 petite case, de l'union de ces deux familles
 charmantes, et du zèle même de leurs vieux
 domestiques. « Il n'y a, dit-il, ici que des
 « meubles des bois; mais on y trouve des
 « visages sereins et des cœurs d'or. » Paul,
 charmé de la popularité du gouverneur, lui

dit: « Je desire être votre ami, car vous êtes
 « un honnête homme. » M. de La Bour-
 donnais reçut avec plaisir cette marque de
 cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui
 serrant la main, et l'assura qu'il pouvoit
 compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La
 Tour en particulier, et lui dit qu'il se pré-
 sentoit une occasion prochaine d'envoyer
 sa fille en France sur un vaisseau prêt à
 partir; qu'il la recommanderoit à une dame
 de ses parentes qui y étoit passagère; qu'il
 falloit bien se garder d'abandonner une
 fortune immense pour une satisfaction de
 quelques années. « Votre tante, ajouta-t-il
 « en s'en allant, ne peut pas traîner plus de
 « deux ans: ses amis me l'ont mandé. Son-
 « gez-y bien. La fortune ne vient pas tous
 « les jours. Consultez-vous. Tous les gens
 « de bon sens seront de mon avis. » Elle lui
 répondit « que, ne desirant désormais d'au-
 « tre bonheur dans le monde que celui de

« sa fille, elle laisseroit son départ pour la France entièrement à sa disposition. »

Madame de La Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit : « Mon enfant, nos domestiques sont vieux; Paul est bien jeune, Marguerite vient sur l'âge; je suis déjà infirme : si j'allois mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme un mercenaire? Cette idée me pénètre de douleur. » Virginie lui répondit : « Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler, et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous a pas abandonnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa providence veille particulière-

ment sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère! Je ne saurois me résoudre à vous quitter. » Madame de La Tour, émue, reprit : « Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe maintenant que sa fortune dépend de toi. »

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur; mais, quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnoit. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avoient été ses combats, qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approu-

voit son inclination, et qui la dirigeoit par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de La Tour, voyant que sa confiance avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit : « Mon enfant, je ne veux point te contraindre; « délibère à ton aise; mais cache ton amour « à Paul. Quand le cœur d'une fille est pris, « son amant n'a plus rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de La Tour et de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur : « Mes enfants, « dit-il en entrant, Dieu soit loué! vous voilà « riches. Vous pourrez écouter votre bon « cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais « ce que vous a dit M. de La Bourdonnais,

« et ce que vous lui avez répondu. Bonne « maman, votre santé vous oblige de rester « ici; mais vous, jeune demoiselle, vous « n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la « Providence, à vos vieux parents, même « injustes. C'est un sacrifice; mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous; il « faut, à son exemple, se dévouer pour le « bien de sa famille. Votre voyage en France « aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas « bien y aller, ma chère demoiselle? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu, je ne « m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu « soit faite! dit-elle en pleurant. »

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de La Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour prin-

cipes certains du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de La Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se déterminoit, étonné des conversations secrètes de madame de La Tour et de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. « On trame quelque chose

« contre moi, dit-il, puisqu'on se cache de « moi. »

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde; de superbes basins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Dacca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas rose, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de La Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite, et à son fils. «Ceci, disoit-elle, «étoit bon pour des meubles, cela pour l'usage de Marie et de Domingue.» Enfin le sac de piastres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit, d'un air accablé: «Ma sœur s'en va; elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne pour la retenir.» Je me rendis aux instances de Paul, quoi-

que bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinoit parfaitement sous son corset, et ses cheveux blonds, dressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie; et son cœur, agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de

la situation de son fils, lui dit en particulier : « Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus amères ? Il est temps que je te découvre le secret de ta vie et de ta mienné. Mademoiselle de La Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande condition : pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, et, qui pis est, tu es bâtard. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul : il ne l'avoit jamais ouï prononcer ; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étois fille, l'amour me fit commettre une foiblesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé de ta famille paternelle ; et mon repentir, de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres parents que moi seule dans le monde ! » et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : « O ma mère ! puisque

« je n'ai d'autres parents que vous dans le monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de La Tour depuis deux mois, et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute, elle me méprise. »

Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu, et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les mon-

tagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étinceloient au ciel, et se réfléchissoient au sein de la mer, qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de La Tour, Marguerite, et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bannaniers; et, dans le silence de la nuit, nous entendimes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous par-
« tez, dit-on, dans trois jours. Vous ne crai-
« gnez pas de vous exposer aux dangers de
« la mer... de la mer, dont vous êtes si ef-
« frayée! — Il faut, répondit Virginie, que
« j'obéisse à mes parents, à mon devoir. —
« Vous nous quittez, reprit Paul, pour une
« parente éloignée que vous n'avez jamais
« vue! — Hélas! dit Virginie, je voulois res-
« ter ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas
« voulu. Mon confesseur m'a dit que la vo-
« lonté de Dieu étoit que je partisse; que la
« vie étoit une épreuve... Oh! c'est une
« épreuve bien dure! »

« Quoi! repartit Paul, tant de raisons
« vous ont décidée, et aucune ne vous a
« retenue! Ah! il en est encore que vous

« ne me dites pas. La richesse a de grands
 « attrait. Vous trouverez bientôt, dans un
 « nouveau monde, à qui donner le nom de
 « frère, que vous ne me donnez plus. Vous
 « le choisirez, ce frère, parmi des gens
 « dignes de vous par une naissance et une
 « fortune que je ne peux vous offrir. Mais,
 « pour être plus heureuse, où voulez-vous
 « aller? Dans quelle terre aborderez-vous
 « qui vous soit plus chère que celle où vous
 « êtes née? Où formerez-vous une société
 « plus aimable que celle qui vous aime?
 « Comment vivrez-vous sans les caresses de
 « votre mère, auxquelles vous êtes si accou-
 « tumée? Que deviendra-t-elle elle-même,
 « déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra
 « plus à ses côtés, à la table, dans la mai-
 « son, à la promenade, où elle s'appuyoit
 « sur vous? Que deviendra la mienne, qui
 « vous chérit autant qu'elle? Que leur di-
 « rai-je à l'une et à l'autre quand je les ver-
 « rai pleurer de votre absence? Cruelle! je

« ne vous parle point de moi: mais que de-
 « viendrai-je moi-même quand, le matin, je
 « ne vous verrai plus avec nous, et que la
 « nuit viendra sans nous réunir; quand j'a-
 « percevrai ces deux palmiers plantés à no-
 « tre naissance, et si long-temps témoins de
 « notre amitié mutuelle? Ah! puisqu'un
 « nouveau sort te touche, que tu cherches
 « d'autres pays que ton pays natal, d'autres
 « biens que ceux de mes travaux, laisse-moi
 « t'accompagner sur le vaisseau où tu pars.
 « Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te
 « donnent tant d'effroi sur la terre. Je repo-
 « serai ta tête sur mon sein, je réchaufferai
 « ton cœur contre mon cœur; et en France,
 « où tu vas chercher de la fortune et de la
 « grandeur, je te servirai comme ton es-
 « clave. Heureux de ton seul bonheur, dans
 « ces hôtels où je te verrai servie et adorée,
 « je serai encore assez riche et assez noble
 « pour te faire le plus grand des sacrifices,
 « en mourant à tes pieds.»

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie, qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs :
 « C'est pour toi que je pars,.... pour toi, que
 « j'ai vu chaque jour courbé par le travail
 « pour nourrir deux familles infirmes. Si
 « je me suis prêtée à l'occasion de devenir
 « riche, c'est pour te rendre mille fois le
 « bien que tu nous as fait. Est-il une for-
 « tune digne de ton amitié? Que me dis-tu
 « de ta naissance? Ah! s'il m'étoit encore
 « possible de me donner un frère, en choi-
 « sirois-je un autre que toi? O Paul! ô Paul!
 « tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère!
 « Combien m'en a-t-il coûté pour te repous-
 « ser loin de moi! Je voulois que tu m'ai-
 « dasses à me séparer de moi-même jusqu'à
 « ce que le ciel pût bénir notre union.
 « Maintenant je reste, je pars, je vis, je
 « meurs : fais de moi ce que tu veux. Fille
 « sans vertu! j'ai pu résister à tes caresses,
 « et je ne peux soutenir ta douleur! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et, la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle! rien
 « ne pourra m'en détacher! » Nous courûmes tous à lui. Madame de La Tour lui dit :
 « Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-
 « nous devenir? »

Il répéta en tremblant ces mots : « Mon
 « fils... mon fils... Vous, ma mère, lui dit-il,
 « vous qui séparez le frère d'avec la sœur!
 « Tous deux nous avons sucé votre lait; tous
 « deux, élevés sur vos genoux, nous avons
 « appris de vous à nous aimer; tous deux,
 « nous nous le sommes dit mille fois. Et
 « maintenant vous l'éloignez de moi! Vous
 « l'envoyez en Europe, dans ce pays bar-
 « bare qui vous a refusé un asile, et chez
 « des parents cruels qui vous ont vous-
 « même abandonnée. Vous me direz : Vous
 « n'avez plus de droits sur elle, elle n'est
 « pas votre sœur. Elle est tout pour moi,
 « ma richesse, ma famille, ma naissance,

« tout mon bien. Je n'en connois plus d'au-
 « tre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un
 « berceau, nous n'aurons qu'un tombeau.
 « Si elle part, il faut que je la suive. Le
 « gouverneur m'en empêchera? M'empê-
 « chera-t-il de me jeter à la mer? Je la sui-
 « vrai à la nage. La mer ne sauroit m'être
 « plus funeste que la terre. Ne pouvant
 « vivre ici près d'elle, au moins je mourrai
 « sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare!
 « femme sans pitié! puisse cet Océan où
 « vous l'exposez ne jamais vous la rendre!
 « puissent ses flots vous rapporter mon
 « corps, et, le roulant avec le sien parmi
 « les cailloux de ces rivages, vous donner,
 « par la perte de vos deux enfants, un sujet
 « éternel de douleur! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras;
 car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses
 yeux étinceloient; la sueur couloit à gros-
 ses gouttes sur son visage en feu; ses ge-
 noux trembloient, et je sentoïis dans sa

poitrine brûlante son cœur battre à coups
 redoublés.

Virginie, effrayée, lui dit: « O mon ami!
 « j'atteste les plaisirs de notre premier âge,
 « tes maux, les miens, et tout ce qui doit
 « lier à jamais deux infortunés, si je reste,
 « de ne vivre que pour toi; si je pars, de
 « revenir un jour pour être à toi. Je vous
 « prends à témoin, vous tous qui avez élevé
 « mon enfance, qui disposez de ma vie, et
 « qui voyez mes larmes. Je le jure par ce
 « ciel qui m'entend, par cette mer que je
 « dois traverser, par l'air que je respire, et
 « que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un ro-
 cher de glace du sommet des Apennins,
 ainsi tomba la colère impétueuse de ce
 jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa
 tête altière étoit baissée, et un torrent de
 pleurs couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant
 ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé
 sans pouvoir parler. Madame de La Tour,

hors d'elle, me dit : « Je n'y puis tenir; mon
« ame est déchirée. Ce malheureux voyage
« n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'em-
« mener mon fils. Il y a huit jours que per-
« sonne ici n'a dormi. »

Jé dis à Paul : « Mon ami, votre sœur res-
« tera. Demain nous en parlerons au gou-
« verneur : laissez reposer votre famille, et
« venez passer cette nuit chez moi. Il est
« tard, il est minuit; la croix du sud est
« droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et,
après une nuit fort agitée, il se leva au point
du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer
plus long-temps le récit de cette histoire?

Il n'y a jamais qu'un côté agréable à con-
noître dans la vie humaine. Semblable au
globe sur lequel nous tournons, notre révo-
lution rapide n'est que d'un jour, et une
partie de ce jour ne peut recevoir la lumière
que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

« Mon père, lui dis-je, je vous en con-
« jure, achevez de me raconter ce que vous
« avez commencé d'une manière si tou-
« chante. Les images du bonheur nous plai-
« sent; mais celles du malheur nous instrui-
« sent. Que devint, je vous prie, l'infortuné
« Paul? »

Le premier objet que vit Paul, en retour-
nant à l'habitation, fut la négresse Marie,
qui, montée sur un rocher, regardoit vers
la pleine mer. Il lui cria, du plus loin qu'il
l'aperçut : « Où est Virginie? » Marie tourna
la tête vers son jeune maître, et se mit à
pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses
pas, et courut au port. Il y apprit que Vir-
ginie s'étoit embarquée au point du jour,
que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt,
et qu'on ne le voyoit plus. Il revint à
l'habitation, qu'il traversa sans parler à
personne.

Quoique cette enceinte de rochers pa-
roisse derrière nous presque perpendicu-

laire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée, située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de l'île, avec ses monts surmontés de leurs pitons, entre autres Piterboth et les Trois-mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'Île-Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette

élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il étoit déjà disparu qu'il croyoit le voir encore; et, quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation; et son premier mouvement, en revoyant madame de La Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de La Tour nous dit que le vent

s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes, et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi mourante. « Au moins, répondit Paul, si je lui avois fait mes adieux, je serois tranquille à présent. « Je lui aurois dit: Virginie, si, pendant le temps que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me la pardonnez. Je lui aurois dit: Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virginie! vivez loin de moi contente et heureuse!» Et comme il vit que sa mère et madame de La Tour pleuroient: « Cherchez maintenant, leur dit-il,

« quelque autre que moi qui essuie vos larmes!» puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant: « Que me demandez-vous? vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnoit à manger dans sa main.» Il fut au Repos de Virginie, et, à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria: « Pauvres oiseaux! vous n'irez plus au-devant de celle qui étoit votre bonne nourrice.» En voyant Fidèle qui flairoit çà et là, et marchoit devant lui en quêtant, il soupira, et lui dit: « Oh! tu ne la retrouveras plus jamais.» Enfin il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille; et, à l'aspect de la mer où il avoit vu disparaître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas,

craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de La Tour le prioient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole et lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables; mais, dès qu'il s'apercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire; et, comme si ces restes

de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère et de madame de La Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent, comme un créole, pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour.

Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts; et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevoit pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préféreroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des

intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère et à madame de La Tour les endroits qui l'affectoient davantage: alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffoit, et les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses; et, quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vint à s'y corrompre, et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'étoit

écoulé sans que madame de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille: seulement elle avoit appris, par une voie étrangère, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin elle reçut, par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet, et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« Très chère et bien aimée maman,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres
« de mon écriture; et, comme je n'en ai
« pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre
« qu'elles ne vous soient point parvenues.
« J'espère mieux de celle-ci, par les pré-
« cautions que j'ai prises pour vous donner

« de mes nouvelles, et pour recevoir des
« vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis notre
« séparation, moi qui n'avois presque ja-
« mais pleuré que sur les maux d'autrui!
« Ma grand'tante fut bien surprise à mon
« arrivée, lorsque, m'ayant questionnée
« sur mes talents, je lui dis que je ne sa-
« vois ni lire ni écrire. Elle me demanda
« qu'est-ce que j'avois donc appris depuis
« que j'étois au monde; et, quand je lui eus
« répondu que c'étoit à avoir soin d'un mé-
« nage et à faire votre volonté, elle me dit
« que j'avois reçu l'éducation d'une ser-
« vante. Elle me mit, dès le lendemain, en
« pension dans une grande abbaye auprès
« de Paris, où j'ai des maîtres de toute es-
« pèce: ils m'enseignent, entre autres cho-
« ses, l'histoire, la géographie, la gram-
« maire, la mathématique, et à monter à
« cheval; mais j'ai de si foibles dispositions
« pour toutes ces sciences, que je ne pro-

« fiterai pas beaucoup avec ces messieurs.
 « Je sens que je suis une pauvre créature
 « qui ai peu d'esprit, comme ils le font en-
 « tendre. Cependant les bontés de ma tante
 « ne se refroidissent point. Elle me donne
 « des robes nouvelles à chaque saison. Elle
 « a mis près de moi deux femmes-de-cham-
 « bre, qui sont aussi bien parées que de
 « grandes dames. Elle m'a fait prendre le
 « titre de comtesse ; mais elle m'a fait quit-
 « ter mon nom de LA TOUR, qui m'étoit
 « aussi cher qu'à vous-même, par tout ce
 « que vous m'avez raconté des peines que
 « mon père avoit souffertes pour vous
 « épouser. Elle a remplacé votre nom de
 « femme par celui de votre famille, qui
 « m'est encore cher cependant, parcequ'il
 « a été votre nom de fille. Me voyant dans
 « une situation aussi brillante, je l'ai sup-
 « pliée de vous envoyer quelques secours.
 « Comment vous rendre sa réponse ? Mais
 « vous m'avez recommandé de vous dire

« toujours la vérité. Elle m'a donc répondu
 « que peu ne vous serviroit à rien, et que,
 « dans la vie simple que vous menez, beau-
 « coup vous embarrasseroit. J'ai cherché
 « d'abord à vous donner de mes nouvelles
 « par une main étrangère, au défaut de la
 « mienne. Mais, n'ayant à mon arrivée ici
 « personne en qui je pusse prendre con-
 « fiance, je me suis appliquée, nuit et jour,
 « à apprendre à lire et à écrire : Dieu m'a
 « fait la grace d'en venir à bout en peu de
 « temps. J'ai chargé de l'envoi de mes pre-
 « mières lettres les dames qui sont autour
 « de moi ; j'ai lieu de croire qu'elles les ont
 « remises à ma grand'tante. Cette fois j'ai
 « eu recours à une pensionnaire de mes
 « amies : c'est sous son adresse ci-jointe que
 « je vous prie de me faire passer vos ré-
 « ponses. Ma grand'tante m'a interdit toute
 « correspondance au-dehors, qui pourroit,
 « selon elle, mettre obstacle aux grandes
 « vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui

« puisse me voir à la grille, ainsi qu'un
 « vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-elle,
 « beaucoup de goût pour ma personne.
 « Pour dire la vérité, je n'en ai point du
 « tout pour lui, quand même j'en pourrais
 « prendre pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la fortune,
 « et je ne peux disposer d'un sou. On dit
 « que, si j'avois de l'argent, cela tireroit à
 « conséquence. Mes robes mêmes appar-
 « tiennent à mes femmes-de-chambre, qui
 « se les disputent avant que je les aie quit-
 « tées. Au sein des richesses, je suis bien
 « plus pauvre que je ne l'étois auprès de
 « vous, car je n'ai rien à donner. Lorsque
 « j'ai vu que les grands talents que l'on
 « m'enseignoit ne me procuroient pas la
 « facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu
 « recours à mon aiguille, dont heureuse-
 « ment vous m'avez appris à faire usage.
 « Je vous envoie donc plusieurs paires de
 « bas de ma façon, pour vous et maman

« Marguerite, un bonnet pour Domingue,
 « et un de mes mouchoirs rouges pour Ma-
 « rie. Je joins à ce paquet des pepins et des
 « noyaux des fruits de mes collations, avec
 « des graines de toutes sortes d'arbres, que
 « j'ai recueillies, à mes heures de récréa-
 « tion, dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajou-
 « té aussi des semences de violettes, de
 « marguerites, de bassinets, de coqueli-
 « cots, de bleuets, de scabienses, que j'ai
 « ramassées dans les champs. Il y a dans
 « les prairies de ce pays de plus belles fleurs
 « que dans les nôtres; mais personne ne
 « s'en soucie. Je suis sûre que vous et ma-
 « man Marguerite serez plus contentes de
 « ce sac de graines que du sac de piastres
 « qui a été la cause de notre séparation et
 « de mes larmes. Ce sera une grande joie
 « pour moi si vous avez un jour la satisfac-
 « tion de voir des pommiers croître auprès
 « de nos bananiers, et des hêtres mêler leurs
 « feuillages à celui de nos cocotiers. Vous

« vous croirez dans la Normandie, que vous
« aimez tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander
« mes joies et mes peines. Je n'ai plus de
« joies loin de vous : pour mes peines, je
« les adoucis en pensant que je suis dans
« un poste où vous m'avez mise par la vo-
« lonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin
« que j'y éprouve est que personne ne me
« parle ici de vous, et que je n'en puis par-
« ler à personne. Mes femmes-de-chambre,
« ou plutôt celles de ma grand'tante, car
« elles sont plus à elles qu'à moi, me disent,
« lorsque je cherche à amener la conversa-
« tion sur des objets qui me sont si chers :
« Mademoiselle, souvenez-vous que vous
« êtes Françoise, et que vous devez oublier
« le pays des sauvages. Ah ! je m'oublierois
« plutôt moi-même que d'oublier le lieu
« où je suis née, et où vous vivez ! C'est ce
« pays-ci qui est pour moi un pays de sau-
« vages ; car j'y vis seule, n'ayant personne

« à qui je puisse faire part de l'amour que
« vous portera jusqu'au tombeau,

« Très chère et bien aimée maman,

« Votre obéissante et tendre fille,

« VIRGINIE DE LA TOUR. »

« Je recommande à vos bontés Marie et
« Domingue, qui ont pris tant de soin de
« mon enfance ; caressez pour moi Fidèle,
« qui m'a retrouvée dans les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie
ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit
pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien
de la maison : mais il ne savoit pas que,
quelque longue que soit la lettre d'une fem-
me, elle n'y met jamais sa pensée la plus
chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum Virginie recom-
mandoit particulièrement à Paul deux espé-

ces de graines, celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer.

« La violette, lui mandoit-elle, produit une
 « petite fleur d'un violet foncé, qui aime à
 « se cacher sous les buissons; mais son char-
 « mant parfum l'y fait bientôt découvrir. »
 Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord
 de la fontaine, au pied de son cocotier.
 « La scabieuse, ajoutoit-elle, donne une jolie
 « fleur d'un bleu mourant, et à fond noir
 « piqué de blanc. On la croiroit en deuil.
 « On l'appelle aussi, pour cette raison,
 « fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux
 « après et battus des vents. » Elle le prioit
 de la semer sur le rocher où elle lui avoit
 parlé la nuit, la dernière fois, et de donner
 à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du
 ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans
 une petite bourse dont le tissu étoit fort sim-

ple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux, qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir

promptement. Il la supplioit de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et sur-tout celles de violettes et de scabienses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avoit si particulièrement recommandées; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoit apporté la lettre de Virginie assuroient

qu'elle étoit sur le point de se marier : ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser; quelques uns même disoient que la chose étoit faite, et qu'ils en avoient été témoins. D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie; et, comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de La Tour ne vint à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de

six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfants, et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs, ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la soli-

tude et au célibat. Tels ont été les Égyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire; et tels sont, de nos jours, les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais, dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature, et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond

de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie; tels sont les brames de l'Inde. Enfin je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable, de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul: il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfai-

tement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté: ils me

présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde; mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit, toute sa vie, ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de

l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais, voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur: ils blâmoient ma vie solitaire; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, et ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se com-

battent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au-dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal om-

brage d'arbres de toute sorte de feuillages: il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive, et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues, et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensi-

ble, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres, rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandois. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire; quelques uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements, et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses

eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants: à mille pas de là elle se précipite de différents étages de rocher, et forme, à sa chute, une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses, et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à-la-fois, et assourdissent, comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur

vue, de leur fraîcheur, et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, diner à l'ombre de ce rocher, madame de La Tour, Marguerite, Virginie, Paul, et moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mit en terre les noyaux ou les pepins. « Il en viendra, » disoit-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à « un oiseau. » Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit une femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genoux de Virginie à son départ; mais, comme il croit vite, deux ans après il avoit vingt pieds de hauteur, et son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs.

Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie; et en même temps il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible: mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parcequ'il lui rendoit trop sensible la longueur du

temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc, et lui adressoit des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin

que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit:

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de La Tour est partie depuis deux ans et deux mois; et depuis huit mois et demi elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche; je suis pauvre: elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer: j'irai en France, j'y servirai le roi, j'y ferai fortune; et la grand'tante de mademoiselle de La Tour me donnera sa petite-nièce en mariage quand je serai devenu grand seigneur.

LE VIEILLARD.

« O mon ami! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance?

PAUL.

« Ma mère me l'a dit; car, pour moi, je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins

« qu'un autre, ni que les autres en eussent
« plus que moi.

LE VIEILLARD.

« Le défaut de naissance vous ferme en
« France le chemin aux grands emplois. Il
« y a plus; vous ne pouvez même être admis
« dans aucun corps distingué.

PAUL.

« Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une
« des causes de la grandeur de la France
« étoit que le moindre sujet pouvoit y par-
« venir à tout, et vous m'avez cité beau-
« coup d'hommes célèbres qui, sortis de
« petits états, avoient fait honneur à leur
« patrie. Voulez-vous donc tromper mon
« courage?

LE VIEILLARD.

« Mon fils, jamais je ne l'abattraï. Je vous
« ai dit la vérité sur les temps passés; mais
« les choses sont bien changées à présent:
« tout est devenu vénal en France; tout y
« est aujourd'hui le patrimoine d'un petit

« nombre de familles, ou le partage des
« corps. Le roi est un soleil que les grands
« et les corps environnent comme des nua-
« ges; il est presque impossible qu'un de ses
« rayons tombe sur vous. Autrefois, dans
« une administration moins compliquée,
« on a vu ces phénomènes. Alors les talents
« et le mérite se sont développés de toutes
« parts, comme des terres nouvelles qui,
« venant à être défrichées, produisent avec
« tout leur suc. Mais les grands rois qui sa-
« vent connoître les hommes et les choisir
« sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse
« aller qu'aux impulsions des grands et des
« corps qui les environnent.

PAUL.

« Mais je trouverai peut-être un de ces
« grands qui me protégera?

LE VIEILLARD.

« Pour être protégé des grands il faut
« servir leur ambition ou leurs plaisirs.
« Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes

« sans naissance , et vous avez de la pro-
« bité.

PAUL.

« Mais je ferai des actions si courageu-
« ses , je serai si fidele à ma parole , si
« exact dans mes devoirs , si zélé et si con-
« stant dans mon amitié , que je mériterai
« d'être adopté par quelqu'un d'eux , com-
« me j'ai vu que cela se pratiquoit dans
« les histoires anciennes que vous m'avez
« fait lire.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! chez les Grecs et chez les
« Romains , même dans leur décadence ,
« les grands avoient du respect pour la
« vertu ; mais nous avons eu une foule
« d'hommes célèbres en tout genre , sortis
« des classes du peuple , et je n'en sache
« pas un seul qui ait été adopté par une
« grande maison . La vertu , sans nos rois ,
« seroit condamnée en France à être éter-
« nellement plébéienne . Comme je vous

« l'ai dit , ils la mettent quelquefois en hon-
« neur lorsqu'ils l'aperçoivent ; mais au-
« jourd'hui les distinctions qui lui étoient
« réservées ne s'accordent plus que pour de
« l'argent.

PAUL.

« Au défaut d'un grand , je chercherai à
« plaire à un corps . J'épouserai entièrement
« son esprit et ses opinions ; je m'en ferai
« aimer.

LE VIEILLARD.

« Vous ferez donc comme les autres hom-
« mes , vous renoncerez à votre conscience
« pour parvenir à la fortune ?

PAUL.

« Oh non , je ne chercherai jamais que la
« vérité.

LE VIEILLARD.

« Au lieu de vous faire aimer , vous pour-
« riez bien vous faire haïr . D'ailleurs les
« corps s'intéressent fort peu à la décou-
« verte de la vérité . Toute opinion est in-

« différente aux ambitieux, pourvu qu'ils
« gouvernent.

PAUL.

« Que je suis infortuné ! tout me repousse.
« Je suis condamné à passer ma vie dans un
« travail obscur, loin de Virginie. » Etil sou-
«pira profondément.

LE VIEILLARD.

« Que Dieu soit votre unique patron, et
« le genre humain votre corps. Soyez con-
« stamment attaché à l'un et à l'autre. Les
« familles, les corps, les peuples, les rois,
« ont leurs préjugés et leurs passions; il faut
« souvent les servir par des vices. Dieu et le
« genre humain ne nous demandent que
« des vertus.

« Mais pourquoi voulez-vous être distin-
« gué du reste des hommes ? C'est un senti-
« ment qui n'est pas naturel, puisque, si cha-
« cun l'avoit, chacun seroit en état de guerre
« avec son voisin. Contentez-vous de remplir
« votre devoir dans l'état où la Providence

« vous a mis ; bénissez votre sort, qui vous
« permet d'avoir une conscience à vous, et
« qui ne vous oblige pas, comme les grands,
« de mettre votre bonheur dans l'opinion des
« petits ; et, comme les petits, de ramper sous
« les grands pour avoir de quoi vivre. Vous
« êtes dans un pays et dans une condition
« où, pour subsister, vous n'avez besoin ni
« de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir,
« comme font la plupart de ceux qui cher-
« chent la fortune en Europe ; où votre état
« ne vous interdit aucune vertu ; où vous
« pouvez être impunément bon, vrai, sin-
« cère, instruit, patient, tempérant, chaste,
« indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule
« vienne flétrir votre sagesse, qui n'est en-
« core qu'en fleur. Le ciel vous a donné de la
« liberté, de la santé, une bonne conscience,
« et des amis : les rois, dont vous ambition-
« nez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

« Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle je

« n'ai rien ; avec elle j'aurois tout. Elle seule
 « est ma naissance, ma gloire, et ma for-
 « tune. Mais, puisque enfin sa parente veut
 « lui donner pour mari un homme d'un
 « grand nom, avec l'étude et des livres on
 « devient savant et célèbre : je m'en vais étu-
 « dier. J'acquerrai de la science ; je servirai
 « utilement ma patrie par mes lumières,
 « sans nuire à personne, et sans en dépen-
 « dre ; je deviendrai fameux, et ma gloire
 « n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

« Mon fils, les talents sont encore plus
 « rares que la naissance et que les riches-
 « ses ; et sans doute ils sont de plus grands
 « biens, puisque rien ne peut les ôter, et
 « que par-tout ils nous concilient l'estime
 « publique : mais ils coûtent cher. On ne
 « les acquiert que par des privations en tout
 « genre, par une sensibilité exquise qui
 « nous rend malheureux au-dedans, et au-
 « dehors par les persécutions de nos con-

« temporains. L'homme de robe n'envie
 « point en France la gloire du militaire,
 « ni le militaire celle de l'homme de mer ;
 « mais tout le monde y traversera votre
 « chemin, parceque tout le monde s'y pique
 « d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hom-
 « mes, dites-vous ? Mais celui qui fait pro-
 « duire à un terrain une gerbe de blé de
 « plus leur rend un plus grand service que
 « celui qui leur donne un livre.

PAUL.

« Oh ! celle qui a planté ce papayer a fait
 « aux habitants de ces forêts un présent plus
 « utile et plus doux que si elle leur avoit
 « donné une bibliothèque. » Et en même
 « temps il saisit cet arbre dans ses bras, et
 « le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche
 « que l'égalité, l'amitié, l'humanité, et la
 « concorde, l'Évangile, a servi pendant des
 « siècles de prétexte aux fureurs des Euro-

« péens. Combien de tyrannies publiques
 « et particulières s'exercent encore en son
 « nom sur la terre ! Après cela, qui se flat-
 « tera d'être utile aux hommes par un livre ?
 « Rappelez-vous quel a été le sort de la plu-
 « part des philosophes qui leur ont prêché
 « la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de
 « vers si beaux, demandoit l'aumône pen-
 « dant sa vie. Socrate, qui en donna aux
 « Athéniens de si aimables leçons par ses
 « discours et par ses mœurs, fut empoison-
 « né juridiquement par eux. Son sublime
 « disciple Platon fut livré à l'esclavage par
 « l'ordre du prince même qui le protégeoit :
 « et avant eux Pythagore, qui étendoit l'hu-
 « manité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif
 « par les Crotoniates. Que dis-je ? la plupart
 « même de ces noms illustres sont venus à
 « nous défigurés par quelques traits de sa-
 « tire qui les caractérisent, l'ingratitude
 « humaine se plaisant à les reconnoître là ;
 « et, si dans la foule la gloire de quelques

« uns est venue nette et pure jusqu'à nous,
 « c'est que ceux qui les ont portés ont vécu
 « loin de la société de leurs contemporains :
 « semblables à ces statues qu'on tire en-
 « tières des champs de la Grèce et de l'Italie,
 « et qui, pour avoir été ensevelies dans le
 « sein de la terre, ont échappé à la fureur
 « des barbares.

« Vous voyez donc que pour acquérir la
 « gloire orageuse des lettres il faut bien de la
 « vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie.
 « D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire
 « intéresse en France les gens riches ? Ils se
 « soucient bien des gens de lettres, auxquels
 « la science ne rapporte ni dignité dans la
 « patrie, ni gouvernement, ni entrée à la
 « cour. On persécute peu dans ce siècle in-
 « différent à tout, hors à la fortune et aux
 « voluptés ; mais les lumières et la vertu n'y
 « mènent à rien de distingué, parceque tout
 « est dans l'état le prix de l'argent. Autrefois
 « elles trouvoient des récompenses assurées

« dans les différentes places de l'église, de
 « la magistrature, et de l'administration ;
 « aujourd'hui elles ne servent qu'à faire des
 « livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens
 « du monde, est toujours digne de son
 « origine céleste. C'est à ces mêmes livres
 « qu'il est réservé particulièrement de don-
 « ner de l'éclat à la vertu obscure, de con-
 « soler les malheureux, d'éclairer les na-
 « tions, et de dire la vérité même aux rois.
 « C'est, sans contredit, la fonction la plus
 « auguste dont le ciel puisse honorer un
 « mortel sur la terre. Quel est l'homme qui
 « ne se console de l'injustice ou du mépris
 « de ceux qui disposent de la fortune, lors-
 « qu'il pense que son ouvrage ira, de siècle
 « en siècle et de nations en nations, ser-
 « vir de barrière à l'erreur et aux tyrans ;
 « et que, du sein de l'obscurité où il a
 « vécu, il jaillira une gloire qui effacera
 « celle de la plupart des rois, dont les mo-
 « numents périssent dans l'oubli, malgré

« les flatteurs qui les élèvent et qui les
 « vantent ?

PAUL.

« Ah ! je ne voudrais cette gloire que
 « pour la répandre sur Virginie, et la rendre
 « chère à l'univers. Mais, vous qui avez tant
 « de connoissances, dites-moi si nous nous
 « marierons. Je voudrais être savant, au
 « moins pour connoître l'avenir.

LE VIEILLARD.

« Qui voudroit vivre, mon fils, s'il con-
 « noissoit l'avenir ? Un seul malheur prévu
 « nous donne tant de vaines inquiétudes ! la
 « vue d'un malheur certain empoisonneroit
 « tous les jours qui le précédroient. Il ne
 « faut pas même trop approfondir ce qui
 « nous environne ; et le ciel, qui nous donna
 « la réflexion pour prévoir nos besoins, nous
 « a donné les besoins pour mettre des bor-
 « nes à notre réflexion.

PAUL.

« Avec de l'argent, dites-vous, on ac-

« quiert en Europe des dignités et des hon-
 « neurs. J'irai m'enrichir au Bengale pour
 « aller épouser Virginie à Paris. Je vais
 « m'embarquer.

LE VIEILLARD.

« Quoi! vous quitteriez sa mère et la
 « vôtre?

PAUL.

« Vous m'avez vous-même donné le con-
 « seil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

« Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes
 « maintenant l'unique soutien de votre mère
 « et de la sienne.

PAUL.

« Virginie leur fera du bien par sa riche
 « parente.

LE VIEILLARD.

« Les riches n'en font guère qu'à ceux qui
 « leur font honneur dans le monde. Ils ont
 « des parents bien plus à plaindre que ma-
 « dame de La Tour, qui, faute d'être secou-

« rus par eux, sacrifient leur liberté pour
 « avoir du pain, et passent leur vie renfer-
 « més dans des couvents.

PAUL.

« Quel pays quel'Europe! Oh! il faut que
 « Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin
 « d'avoir une parente riche? Elle étoit si con-
 « tente sous ces cabanes, si jolie et si bien pa-
 « rée avec un mouchoir rouge ou des fleurs
 « autour de sa tête! Reviens, Virginie! quitte
 « tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans
 « ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos
 « cocotiers. Hélas! tu es peut-être mainte-
 « nant malheureuse!... » Et il se mettoit à
 « pleurer. « Mon père, ne me cachez rien:
 « si vous ne pouvez me dire si j'épouserai
 « Virginie, au moins apprenez-moi si elle
 « m'aime encore, au milieu de ces grands
 « seigneurs qui parlent au roi, et qui la
 « vont voir.

LE VIEILLARD.

« O mon ami! je suis sûr qu'elle vous
 15.

« aime, par plusieurs raisons, mais sur-
 « tout parcequ'elle a de la vertu. » A ces
 « mots, il me sauta au cou, transporté de
 « joie.

PAUL.

« Mais croyez-vous les femmes d'Europe
 « fausses, comme on les représente dans les
 « comédies et dans les livres que vous m'a-
 « vez prêtés?

LE VIEILLARD.

« Les femmes sont fausses dans les pays
 « où les hommes sont tyrans. Par-tout la
 « violence produit la ruse.

PAUL.

« Comment peut-on être tyran des
 « femmes?

LE VIEILLARD.

« En les mariant sans les consulter, une
 « jeune fille avec un vieillard, une femme
 « sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

« Pourquoi ne pas marier ensemble ceux

« qui se conviennent, les jeunes avec les
 « jeunes, les amants avec les amantes?

LE VIEILLARD.

« C'est que la plupart des jeunes gens, en
 « France, n'ont pas assez de fortune pour se
 « marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en de-
 « venant vieux. Jeunes, ils corrompent les
 « femmes de leurs voisins; vieux, ils ne peu-
 « vent fixer l'affection de leurs épouses. Ils
 « ont trompé étant jeunes; on les trompe à
 « leur tour étant vieux. C'est une des réac-
 « tions de la justice universelle qui gouverne
 « le monde. Un excès y balance toujours un
 « autre excès. Ainsi la plupart des Euro-
 « péens passent leur vie dans ce double dés-
 « ordre, et ce désordre augmente dans une
 « société à mesure que les richesses s'y ac-
 « cumulent sur un moindre nombre de té-
 « tes. L'état est semblable à un jardin, où
 « les petits arbres ne peuvent venir s'il y en
 « a de trop grands qui les ombragent; mais
 « il y a cette différence que la beauté d'un

« jardin peut résulter d'un petit nombre de
 « grands arbres, et que la prospérité d'un
 « état dépend toujours de la multitude et
 « de l'égalité des sujets, et non pas d'un
 « petit nombre de riches.

PAUL.

« Mais qu'est-il besoin d'être riche pour
 « se marier?

LE VIEILLARD.

« Afin de passer ses jours dans l'abon-
 « dance sans rien faire.

PAUL.

« Et pourquoi ne pas travailler? je tra-
 « vaille bien, moi.

LE VIEILLARD.

« C'est qu'en Europe le travail des mains
 « déshonore. On l'appelle travail mécani-
 « que. Celui même de labourer la terre y
 « est le plus méprisé de tous. Un artisan y
 « est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

« Quoi! l'art de nourrir les hommes est

« méprisé en Europe. Je ne vous comprends
 « pas.

LE VIEILLARD.

« Oh! il n'est pas possible à un homme
 « élevé dans la nature de comprendre les
 « dépravations de la société. On se fait une
 « idée précise de l'ordre, mais non pas du
 « désordre. La beauté, la vertu, le bonheur,
 « ont des proportions; la laideur, le vice, et
 « le malheur, n'en ont point.

PAUL.

« Les gens riches sont donc bien heureux!
 « Ils ne trouvent d'obstacles à rien; ils peu-
 « vent combler de plaisirs les objets qu'ils
 « aiment.

LE VIEILLARD.

« Ils sont la plupart usés sur tous les plai-
 « sirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent
 « aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé
 « que le plaisir du repos s'achète par la fa-
 « tigue; celui de manger, par la faim; celui
 « de boire, par la soif? Eh bien! celui d'ai-

« mer et d'être aimé ne s'acquiert que par
 « une multitude de privations et de sacri-
 « fices. Les richesses ôtent aux riches tous
 « ces plaisirs-là en prévenant leurs besoins.
 « Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'or-
 « gueil qui naît de leur opulence, et que la
 « moindre privation blesse, lors même que
 « les plus grandes jouissances ne le flattent
 « plus. Le parfum de mille roses ne plaît
 « qu'un instant; mais la douleur que cause
 « une seule de leurs épines dure long-temps
 « après sa piqure. Un mal au milieu des
 « plaisirs est pour les riches une épine au
 « milieu des fleurs. Pour les pauvres, au
 « contraire, un plaisir au milieu des maux
 « est une fleur au milieu des épines; ils
 « en goûtent vivement la jouissance. Tout
 « effet augmente par son contraste. La na-
 « ture a tout balancé. Quel état, à tout
 « prendre, croyez-vous préférable, de n'a-
 « voir presque rien à espérer et tout à crain-
 « dre, ou presque rien à craindre et tout

« à espérer? Le premier état est celui des
 « riches, et le second celui des pauvres.
 « Mais ces extrêmes sont également diffi-
 « ciles à supporter aux hommes, dont le
 « bonheur consiste dans la médiocrité et la
 « vertu.

PAUL.

« Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

« Mon fils! vous qui soutenez vos parents
 « par vos travaux, vous n'avez pas besoin
 « qu'on vous la définisse. La vertu est un
 « effort fait sur nous-mêmes pour le bien
 « d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu
 « seul.

PAUL.

« Oh! que Virginie est vertueuse! C'est
 « par vertu qu'elle a voulu être riche, afin
 « d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle
 « est partie de cette île: la vertu l'y ramè-
 « nera.»

L'idée de son retour prochain allumant

l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit point écrit, parcequ'elle alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent! Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux : les constructeurs étoient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles! Il parloit des arrangements qu'il alloit faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il alloit bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour quand elle seroit sa femme. Sa femme!... cette idée le ravisoit. Au moins, mon père, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous

réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : « Virginie ne m'écrit
« point. Si elle étoit partie d'Europe, elle
« m'auroit mandé son départ. Ah! les bruits
« qui ont couru d'elle ne sont que trop fon-
« dés! Sa tante l'a mariée à un grand sei-
« gneur. L'amour des richesses l'a perdue,
« comme tant d'autres. Dans ces livres qui
« peignent si bien les femmes la vertu n'est
« qu'un sujet de roman. Si Virginie avoit eu
« de la vertu, elle n'auroit pas quitté sa pro-
« pre mère et moi. Pendant que je passe ma
« vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'aff-
« lige, et elle se divertit. Ah! cette pensée
« me désespère. Tout travail me déplaît ;
« toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la

« guerre fût déclarée dans l'Inde ! j'irois y
« mourir.

« Mon fils, lui répondis-je, le courage qui
« nous jette dans la mort n'est que le courage
« d'un instant. Il est souvent excité par les
« vains applaudissements des hommes. Il en
« est un plus rare et plus nécessaire qui nous
« fait supporter, chaque jour, sans témoin et
« sans éloge, les traverses de la vie ; c'est la
« patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion
« d'autrui ou sur l'impulsion de nos pas-
« sions, mais sur la volonté de Dieu. La
« patience est le courage de la vertu. »

« Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de
« vertu ! Tout m'accable et me désespère. —

« La vertu, repris-je, toujours égale, con-
« stante, invariable, n'est pas le partage de
« l'homme. Au milieu de tant de passions
« qui nous agitent, notre raison se trouble
« et s'obscurcit : mais il est des phares où
« nous pouvons en rallumer le flambeau ;
« ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un secours
« du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse
« qui gouverne l'univers, que l'homme, in-
« spiré par un art céleste, a appris à fixer
« sur la terre. Semblables aux rayons du so-
« leil, elles éclairent, elles réjouissent, elles
« échauffent ; c'est un feu divin. Comme le
« feu, elles approprient toute la nature à
« notre usage. Par elles nous réunissons au-
« tour de nous les choses, les lieux, les
« hommes, et les temps. Ce sont elles qui
« nous rappellent aux règles de la vie hu-
« maine. Elles calment les passions ; elles
« répriment les vices ; elles excitent les ver-
« tus par les exemples augustes des gens
« de bien qu'elles célèbrent, et dont elles
« nous présentent les images toujours hono-
« rées. Ce sont des filles du ciel qui descen-
« dent sur la terre pour charmer les maux
« du genre humain. Les grands écrivains
« qu'elles inspirent ont toujours paru dans
« les temps les plus difficiles à supporter à

« toute société, les temps de barbarie et
 « ceux de dépravation. Mon fils, les lettres
 « ont consolé une infinité d'hommes plus
 « malheureux que vous : Xénophon, exilé
 « de sa patrie après y avoir ramené dix mille
 « Grecs; Scipion l'Africain, lassé des calom-
 « nies des Romains; Lucullus, de leurs bri-
 « gues; Catinat, de l'ingratitude de sa cour.
 « Les Grecs, si ingénieux, avoient réparti à
 « chacune des Muses qui président aux let-
 « tres une partie de notre entendement,
 « pour le gouverner : nous devons donc
 « leur donner nos passions à régir, afin
 « qu'elles leur imposent un joug et un frein.
 « Elles doivent remplir, par rapport aux
 « puissances de notre ame, les mêmes fonc-
 « tions que les Heures qui atteloient et con-
 « duisoient les chevaux du Soleil.

« Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont
 « écrit avant nous sont des voyageurs qui
 « nous ont précédés dans les sentiers de
 « l'infortune, qui nous tendent la main, et

« nous invitent à nous joindre à leur com-
 « pagnie lorsque tout nous abandonne. Un
 « bon livre est un bon ami. »

« Ah! s'écrioit Paul, je n'avois pas besoin
 « de savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle
 « n'avoit pas plus étudié que moi; mais
 « quand elle me regardoit en m'appelant
 « son ami, il m'étoit impossible d'avoir du
 « chagrin. »

« Sans doute, lui disois-je, il n'y a point
 « d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui
 « nous aime. Il y a de plus dans la femme
 « une gaieté légère qui dissipe la tristesse
 « de l'homme. Ses graces font évanouir les
 « noirs fantômes de la réflexion. Sur son vi-
 « sage sont les doux attraits et la confiance.
 « Quelle joie n'est rendue plus vive par sa
 « joie? quel front ne se déride à son sou-
 « rire? quelle colère résiste à ses larmes?
 « Virginie reviendra avec plus de philoso-
 « phie que vous n'en avez. Elle sera bien
 « surprise de ne pas trouver le jardin tout-

« à-fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'em-
bellir, malgré les persécutions de sa pa-
rente, loin de sa mère et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie re-
nouveloit le courage de Paul, et le rame-
noit à ses occupations champêtres. Heu-
reux, au milieu de ses peines, de proposer à
son travail une fin qui plaisoit à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'étoit le
24 décembre 1744), Paul, en se levant, aper-
çut un pavillon blanc arboré sur la mon-
tagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le
signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en
mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il
n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il
y resta jusqu'au retour du pilote du port,
qui s'étoit embarqué pour aller le recon-
noître, suivant l'usage. Cet homme ne re-
vint que le soir. Il rapporta au gouverneur
que le vaisseau signalé étoit le Saint-Géran,
du port de sept cents tonneaux, commandé
par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il

étoit à quatre lieues au large, et qu'il ne
mouilleroit au Port-Louis que le lendemain
dans l'après-dîner, si le vent étoit favorable.
Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote
remit au gouverneur les lettres que ce vais-
seau apportoit de France. Il y en avoit une
pour madame de La Tour, de l'écriture de
Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa
avec transport, la mit dans son sein, et cou-
rut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut
la famille, qui attendoit son retour sur le
rocher des Adieux, il eleva la lettre en l'air,
sans pouvoir parler; et aussitôt tout le mon-
de se rassembla chez madame de La Tour
pour en entendre la lecture. Virginie man-
doit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beau-
coup de mauvais procédés de la part de sa
grand'tante, qui l'avoit voulu marier mal-
gré elle, ensuite déshéritée, et enfin ren-
voyée dans un temps qui ne lui permettoit
d'arriver à l'Île-de-France que dans la sai-
son des ouragans; qu'elle avoit essayé en

vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'étoit opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue que toute la famille, transportée de joie, s'écria: « Virginie est arrivée! » Maitresse et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul: « Mon fils, allez prévenir notre « voisin de l'arrivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers leur habitation.

« est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise. » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de la Poudre-d'or, au-devant de Virginie; il n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée; on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'île, et venoient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentit pas le moindre vent à terre. Chemin faisant nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les

échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable; ils en couvroient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plu-

sieurs habitants s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'île par les courants; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer étoit si mauvaise qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que, bientôt après, il avoit cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis; que, si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avoit traversé

plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte; qu'il l'avoit sondé, que la tenure et le mouillage en étoient très bons, et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port: « J'y mettrois toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirois aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre, en sorte que, si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large, ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des Créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs étoit couverte de brume: nous

n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevoit dans ce séjour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours: c'étoit le gouverneur, M. de La Bourdonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fut faite que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous

aperçûmes alors à travers le brouillard le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois VIVE LE ROI! car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies: comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Géran aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles, et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs

noirs, chargés de provisions et d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre-d'or, du quartier de Flacque, et de la rivière du Rempart. Un de ces plus anciens habitants s'approcha du gouverneur, et lui dit : « Monsieur, on a entendu, toute la nuit, des bruits sourds dans la montagne, dans les bois les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse du vent; les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent un ouragan. — Eh bien ! mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des paille-en-cus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui malgré l'obscurité de l'atmosphère, venoient,

de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en-deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue

se soulevoit tout entière, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage, dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque et affreux.

La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'a-

massoient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayoit la surface, les portoit, par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demilieu dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête; la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevoit aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer, et des cieus.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'étoit plus

retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élançer à la mer, lorsque je le saisis par le bras : « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ? — Que j'aïlle à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisimes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avoit l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied ; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voutes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carène, et rejetoient bien loin sur le rivage le mal-

heureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit et retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables, et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer.

Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect: nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs: « Sauvez-la, sauvez-la; ne « la quittez pas! » Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçoit de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une

partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant: « O mon Dieu! vous m'a-
« vez sauvé la vie; mais je l'aurois donnée
« de bon cœur pour cette digne demoiselle
« qui n'a jamais voulu se déshabiller comme
« moi. » Domingue et moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie: mais, le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu,

accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles et si peu mérités que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où

nous l'avions vue périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés; mais la sérénité étoit encore sur son front: seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte: mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se fraploit la poitrine, et perceoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste

office nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de La Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de La Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où est ma fille, ma chère fille, mon « enfant ? » Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout-à-coup d'étouffement et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon « fils ? je ne vois point mon fils ! » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, et que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissements. Madame de La Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; et, par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune dou-

leur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres ; elle paroisoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortoit de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

Dès le matin on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de La Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent ; et leurs larmes, qui avoient été suspendues

jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de La Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, et que de là on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitants de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiroient du canon par de longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi; ils portoient leurs fusils baissés.

Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, et on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfants le suivoit en chantant des hymnes: après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-temps le bonheur, et que sa

mort remplissoit maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée : les hymnes et les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets, et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi constantes ; les pauvres, une amie aussi tendre, les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de la sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mosambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffe aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays ; des Indiennes du Bengale et de la côte du Malabare apportèrent des cages pleines d'oi-

seaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations ! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitants, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, près d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimoit à se reposer assise à côté de celui qu'elle appeloit son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de La Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à ma-

dame de La Tour et à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée; et, s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je desirois, lui dit-il, votre « bonheur et celui de votre famille; Dieu « m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en « France; je vous y ferai avoir du service. « Dans votre absence j'aurai soin de votre « mère comme de la mienne; » et en même temps il lui présenta la main: mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, et il ne

répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de La Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent: « Mon « fils, tant que je vous verrai, je croirai voir « ma chère Virginie. » A ce nom de Virginie il tressailloit, et s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mère, qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, et s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qui lui plairoit, sans le contrarier en rien; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, et

je dis à Domingue de prendre des vivres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie et ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplémousses; et, quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée; là il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui

demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit: « Nous y avons été si souvent! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai, par mon exemple, à prendre quelque nourriture; ensuite nous dormîmes sur l'herbe au pied d'un arbre. Le lendemain je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplémousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes, sur le milieu du jour, au quartier de la Poudre-d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Géran. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni

comme un miroir, il s'écria : « Virginie! ô ma chère Virginie! » et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais, l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels souvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la Rivière-noire; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-mamelles, où elle s'assit, ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée; la rivière de la Montagne-longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer

qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour-à-tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie! ô ma chère Virginie! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture et le commerce répandoient dans cette partie de l'île beaucoup

de mouvement et de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui écarraisoient des bois, et d'autres qui les scioient en planches; des voitures alloient et venoient le long de ses chemins; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissoient dans de vastes pâturages, et la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'aperçoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du

Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams qu'un vaste promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, et du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne put l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je de-

mandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams, « Où irons-nous maintenant ? » il se tournoit vers le nord, et me disoit, « Voilà nos montagnes, retournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, et qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc : « Oui, voilà les montagnes où demeurait votre chère Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en mourant elle portoit sur son cœur, dont les derniers mouvements ont encore été pour vous. » Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglants des

larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi, qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui, au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidents imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume ? est-ce votre malheur ? est-ce celui de Virginie ? »

« Votre malheur ? Oui, sans doute, il est grand. Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui auroit été la plus digne des femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avoit préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur n'eût pas été pour vous la source d'une infinité de peines ? Elle étoit sans bien, et déshéritée; vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse par son malheur même, »

« vous l'aurez vue chaque jour succomber,
 « en s'efforçant de partager vos fatigues.
 « Quand elle vous auroit donné des enfants,
 « ses peines et les vôtres auroient augmenté,
 « par la difficulté de soutenir seule avec vous
 « de vieux parents, et une famille naissante.

« Vous me direz : Le gouverneur nous
 « auroit aidés. Que savez-vous si, dans une
 « colonie qui change si souvent d'adminis-
 « trateurs, vous aurez souvent des La Bour-
 « donnais? s'il ne viendra pas ici des chefs
 « sans mœurs et sans morale? si, pour obte-
 « nir quelque misérable secours, votre épou-
 « se n'eût pas été obligée de leur faire sa
 « cour? Ou elle eût été foible, et vous eussiez
 « été à plaindre; ou elle eût été sage, et vous
 « fussiez resté pauvre : heureux si, à cause
 « de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez
 « pas été persécuté par ceux mêmes de qui
 « vous espériez de la protection.

« Il me fut resté, me direz-vous, le bon-
 « heur, indépendant de la fortune, de proté-

« ger l'objet aimé qui s'attache à nous à pro-
 « portion de sa foiblesse même, de le conso-
 « ler par mes propres inquiétudes, de le ré-
 « jouir de ma tristesse, et d'accroître notre
 « amour de nos peines mutuelles. Sans doute
 « la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs
 « amers. Mais elle n'est plus, et il vous reste
 « ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa
 « mère et la vôtre, que votre douleur incon-
 « solable conduira au tombeau. Mettez vo-
 « tre bonheur à les aider, comme elle l'y
 « avoit mis elle-même. Mon fils, la bienfai-
 « sance est le bonheur de la vertu; il n'y en
 « a point de plus assuré et de plus grand sur
 « la terre. Les projets de plaisirs, de repos,
 « de délices, d'abondance, de gloire, ne sont
 « point faits pour l'homme, foible, voya-
 « geur, et passager. Voyez comme un pas
 « vers la fortune nous a précipités tous d'a-
 « byme en abyme. Vous vous y êtes opposé,
 « il est vrai; mais qui n'eût pas cru que le
 « voyage de Virginie devoit se terminer par

« son bonheur et par le vôtre? Les invita-
 « tions d'une parente riche et âgée, les con-
 « seils d'un sage gouverneur, les applaudis-
 « sements d'une colonie, les exhortations et
 « l'autorité d'un prêtre, ont décidé du mal-
 « heur de Virginie. Ainsi nous courons à no-
 « tre perte, trompés par la prudence même
 « de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux
 « valu sans doute ne pas les croire, ni se fier
 « à la voix et aux espérances d'un monde
 « trompeur. Mais enfin, de tant d'hommes
 « que nous voyons si occupés dans ces plai-
 « nes, de tant d'autres qui vont chercher la
 « fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de
 « chez eux, jouissent en repos, en Europe,
 « des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun
 « qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il
 « chérit le plus, grandeurs, fortune, femme,
 « enfants, amis. La plupart auront à join-
 « dre à leur perte le souvenir de leur propre
 « imprudence. Pour vous, en rentrant en
 « vous-même, vous n'avez rien à vous repro-

« cher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous
 « avez eu, à la fleur de la jeunesse, la pru-
 « dence d'un sage, en ne vous écartant pas
 « du sentiment de la nature. Vos vœux seuls
 « étoient légitimes, parcequ'elles étoient pu-
 « res, simples, désintéressées, et que vous
 « aviez sur Virginie des droits sacrés qu'au-
 « cune fortune ne pouvoit balancer. Vous
 « l'avez perdue, et ce n'est ni votre impru-
 « dence, ni votre avarice, ni votre fausse sa-
 « gesse, qui vous l'ont fait perdre; mais Dieu
 « même, qui a employé les passions d'au-
 « trui pour vous ôter l'objet de votre amour;
 « Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout
 « ce qui vous convient, et dont la sagesse
 « ne vous laisse aucun lieu au repentir et
 « au désespoir, qui marchent à la suite des
 « maux dont nous avons été la cause.
 « Voilà ce que vous pouvez vous dire dans
 « votre infortune: Je ne l'ai pas méritée.
 « Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin,
 « son état présent, que vous déplorez? Elle

« a subi le sort réservé à la naissance, à la
 « beauté, et aux empires mêmes. La vie de
 « l'homme, avec tous ses projets, s'élève
 « comme une petite tour, dont la mort est le
 « couronnement. En naissant, elle étoit con-
 « damnée à mourir. Heureuse d'avoir dé-
 « noué les liens de la vie avant sa mère, avant
 « la vôtre, avant vous, c'est-à-dire de n'être
 « pas morte plusieurs fois avant la dernière!

« La mort, mon fils, est un bien pour tous
 « les hommes; elle est la nuit de ce jour in-
 « quiet qu'on appelle la vie. C'est dans le
 « sommeil de la mort que reposent pour
 « jamais les maladies, les douleurs, les cha-
 « grins, les craintes, qui agitent sans cesse les
 « malheureux vivants. Examinez les hom-
 « mes qui paroissent les plus heureux: vous
 « verrez qu'ils ont acheté leur prétendu
 « bonheur bien chèrement; la considération
 « publique, par des maux domestiques; la
 « fortune, par la perte de la santé; le plaisir
 « si rare d'être aimé, par des sacrifices con-

« tinuels: et souvent, à la fin d'une vie sa-
 « crifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient
 « autour d'eux que des amis faux et des pa-
 « rents ingrats. Mais Virginie a été heureuse
 « jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec
 « nous par les biens de la nature; loin de
 « nous, par ceux de la vertu: et même, dans
 « le moment terrible où nous l'avons vue
 « périr, elle étoit encore heureuse; car, soit
 « qu'elle jetât les yeux sur une colonie en-
 « tière, à qui elle causoit une désolation uni-
 « verselle, ou sur vous, qui couriez avec tant
 « d'intrépidité à son secours, elle a vu com-
 « bien elle nous étoit chère à tous. Elle s'est
 « fortifiée contre l'avenir par le souvenir de
 « l'innocence de sa vie, et elle a reçu alors
 « le prix que le ciel réserve à la vertu, un
 « courage supérieur au danger. Elle a pré-
 « senté à la mort un visage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les
 « événements de la vie à supporter, pour
 « faire voir qu'elle seule peut en faire usage,

« et y trouver du bonheur et de la gloire.
 « Quand il lui réserve une réputation illus-
 « tre, il l'élève sur un grand théâtre, et la
 « met aux prises avec la mort; alors son cou-
 « rage sert d'exemple, et le souvenir de ses
 « malheurs reçoit à jamais un tribut de lar-
 « mes de la postérité. Voilà le monument im-
 « mortel qui lui est réservé sur une terre
 « où tout passe, et où la mémoire même de
 « la plupart des rois est bientôt ensevelie
 « dans un éternel oubli.

« Mais Virginie existe encore. Mon fils,
 « voyez que tout change sur la terre, et que
 « rien ne s'y perd. Aucun art humain ne
 « pourroit anéantir la plus petite particule
 « de matière; et ce qui fut raisonnable, sen-
 « sible, aimant, vertueux, religieux, auroit
 « péri, lorsque les éléments dont il étoit re-
 « vêtu sont indestructibles? Ah! si Virginie a
 « été heureuse avec nous, elle l'est mainte-
 « nant bien davantage. Il y a un Dieu, mon
 « fils: toute la nature l'annonce; je n'ai pas

« besoin de vous le prouver. Il n'y a que la
 « méchanceté des hommes qui leur fasse
 « nier une justice qu'ils craignent. Son sen-
 « timent est dans votre cœur, ainsi que ses
 « ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous
 « donc qu'il laisse Virginie sans récompense?
 « Croyez-vous que cette même puissance,
 « qui avoit revêtu cette ame si noble d'une
 « forme si belle, où vous sentiez un art divin,
 « n'auroit pu la tirer des flots? que celui qui
 « a arrangé le bonheur actuel des hommes
 « par des lois que vous ne connoissez pas, ne
 « puisse en préparer un autre à Virginie par
 « des lois qui vous sont également incon-
 « nues? Quand nous étions dans le néant, si
 « nous eussions été capables de penser, au-
 « rions-nous pu nous former une idée de
 « notre existence? Et maintenant que nous
 « sommes dans cette existence ténébreuse et
 « fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a
 « au-delà de la mort, par où nous en devons
 « sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme,

« du petit globe de notre terre pour servir
 « de théâtre à son intelligence et à sa bonté?
 « et n'a-t-il pu propager la vie humaine
 « que dans les champs de la mort? Il n'y a
 « pas dans l'Océan une seule goutte d'eau
 « qui ne soit pleine d'êtres vivants qui ressor-
 « tissent à nous; et il n'existeroit rien pour
 « nous parmi tant d'astres qui roulent sur
 « nos têtes! Quoi! il n'y auroit d'intelligence
 « suprême et de bonté divine précisément
 « que là où nous sommes; et, dans ces glo-
 « bes rayonnants et innombrables, dans ces
 « champs infinis de lumière qui les environ-
 « nent, que ni les orages ni les nuits n'obscur-
 « cissent jamais, il n'y auroit qu'un espace
 « vain et un néant éternel! Si nous, qui ne
 « nous sommes rien donné, osions assigner
 « des bornes à la puissance de laquelle nous
 « avons tout reçu, nous pourrions croire
 « que nous sommes ici sur les limites de son
 « empire, où la vie se débat avec la mort, et
 « l'innocence avec la tyrannie.

« Sans doute il est quelque part un lieu
 « où la vertu reçoit sa récompense. Virginie
 « maintenant est heureuse. Ah! si du séjour
 « des anges elle pouvoit se communiquer à
 « vous, elle vous diroit, comme dans ses
 « adieux: O Paul! la vie n'est qu'une épreu-
 « ve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la
 « nature, de l'amour, et de la vertu. J'ai tra-
 « versé les mers pour obéir à mes parents;
 « j'ai renoncé aux richesses pour conserver
 « ma foi; et j'ai mieux aimé perdre la vie
 « que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé
 « ma carrière suffisamment remplie. J'ai
 « échappé pour toujours à la pauvreté, à la
 « calomnie, aux tempêtes, au spectacle des
 « douleurs d'autrui. Aucun des maux qui
 « effraient les hommes ne peut plus désor-
 « mais m'atteindre; et vous me plaignez! Je
 « suis pure et inaltérable comme une parti-
 « cule de lumière; et vous me rappelez dans
 « la nuit de la vie! O Paul! ô mon ami! sou-
 « viens-toi de ces jours de bonheur, où dès le

« matin nous goûtions la volupté des cieux,
 « se levant avec le soleil sur les pitons de
 « ces rochers, et se répandant avec ses rayons
 « au sein de nos forêts. Nous éprouvions un
 « ravissement dont nous ne pouvions com-
 « prendre la cause. Dans nos souhaits inno-
 « cents nous désirions être tout vue, pour
 « jouir des riches couleurs de l'aurore; tout
 « odorat, pour sentir les parfums de nos
 « plantes; tout ouïe, pour entendre les con-
 « certs de nos oiseaux; tout cœur, pour re-
 « connoître ces bienfaits. Maintenant à la
 « source de la beauté d'où découle tout ce
 « qui est agréable sur la terre, mon ame voit,
 « goûte, entend, touche immédiatement ce
 « qu'elle ne pouvoit sentir alors que par de
 « foibles organes. Ah! quelle langue pourroit
 « décrire ces rivages d'un orient éternel que
 « j'habite pour toujours? Tout ce qu'une
 « puissance infinie et une bonté céleste ont
 « pu créer pour consoler un être malheu-
 « reux; tout ce que l'amitié d'une infinité

« d'êtres, réjouis de la même félicité, peut
 « mettre d'harmonie dans des transports
 « communs, nous l'éprouvons sans mélan-
 « ge. Soutiens donc l'épreuve qui t'est don-
 « née, afin d'accroître le bonheur de ta
 « Virginie par des amours qui n'auront plus
 « de terme, par un hymen dont les flam-
 « beaux ne pourront plus s'éteindre. Là j'a-
 « paierai tes regrets; là j'essuierai tes lar-
 « mes. O mon ami! mon jeune époux! élève
 « ton ame vers l'infini pour supporter des
 « peines d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon dis-
 cours. Pour Paul, me regardant fixement,
 il s'écria : « Elle n'est plus! elle n'est plus! »
 et une longue foiblesse succéda à ces dou-
 loureuses paroles. Ensuite, revenant à lui,
 il dit : « Puisque la mort est un bien, et que
 « Virginie est heureuse, je veux aussi mou-
 « rir pour me rejoindre à Virginie. » Ainsi
 mes motifs de consolations ne servirent qu'à
 nourrir son désespoir. J'étois comme un

homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de La Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit: « O mon bon voisin! il m'a semblé, cette nuit, voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle m'a dit: Je jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de retenir mon fils, j'ai senti que je quittois moi-même la terre, et que je le suivais

« avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie; aussitôt je l'ai vue qui nous suivoit avec Marie et Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que madame de La Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis: « Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité. »

Madame de La Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable, qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vint à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont

ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons, et Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'ancien et le nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin, à cet égard, que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de

royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse, qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin, huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de LaTour, « dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et

« éternelle réunion. La mort est le plus grand des biens, ajouta-t-elle; on doit la désirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin; si c'est une épreuve, on doit la demander courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas long-temps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de La Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que le malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui

pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, et la perte de sa mère, qui s'en étoit suivie. Tantôt elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli: « Que n'en voit-on, s'écrioit-elle, ces fainéants périr dans nos colonies? » Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étoient que

des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeoient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune: comme si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux pouvoient plaire au père des hommes! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentés, où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, et elle imaginoit contre elle-même des tortures et des supplices; car le ciel, le juste ciel, envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable exist-

tence fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentiments de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parents qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquelles elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses même achevèrent sa perte; et, comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les desiroient. Elle mourut donc, et, ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur

leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais, si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu glorieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amants une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail, et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monuments élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois

lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de

ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN DE PAUL ET VIRGINIE.

LA CHAUMIÈRE

INDIENNE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

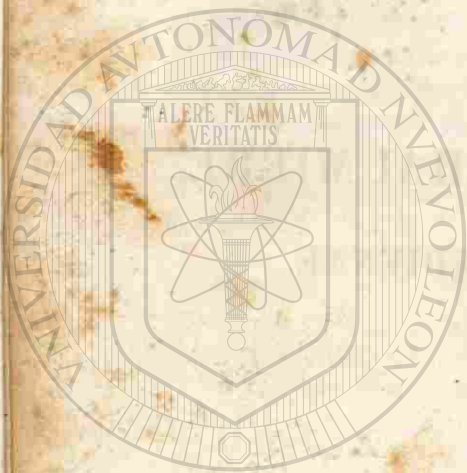
FIN DE PAUL ET VIRGINIE.

LA CHAUMIÈRE

INDIENNE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



AVANT-PROPOS.

Voici un petit conte indien qui renferme plus de vérités que bien des histoires. Je l'avois destiné à augmenter la relation d'un voyage à l'Île-de-France, publiée en 1773, et que je me propose de faire réimprimer avec des additions. Comme j'y parle des Indiens qui sont dans cette île, j'avois voulu y joindre un tableau des mœurs de ceux qui sont dans l'Inde, d'après des notes assez intéressantes que je m'étois procurées. J'en avois donc formé un épisode que j'avois lié à une anecdote historique qui en fait le commencement. C'est à l'occasion d'une compagnie de savants anglois, envoyés, il y a une trentaine d'années, dans diverses parties du monde, pour y recueillir des lumières sur plusieurs objets des sciences :

j'y parle d'un d'entre eux, qui vint aux Indes pour concourir aux progrès de la vérité. Mais comme cet épisode formoit un hors-d'œuvre dans mon ouvrage, j'ai jugé à-propos de le publier séparément.

Je proteste ici que je n'ai eu aucune intention de jeter quelque ridicule sur les académies, quoique j'aie beaucoup à m'en plaindre, non par rapport à ma personne, mais à cause des intérêts de la vérité (1), qu'elles persécutent souvent quand elle contrarie leurs systèmes. Je suis d'ailleurs trop redevable à plusieurs savants anglois qui, sans me connoître, et par le seul amour des sciences, ont honoré mes *Études de la nature* de leurs plus glorieux suffrages, qu'ils n'ont pas craint de publier, comme on peut le voir, entre autres, dans un extrait de leurs journaux, rapporté par

(1) Voyez la note première à la fin de ce volume.

le Moniteur français, le 9 février 1790. Le caractère que j'ai donné à un de leurs confrères est une preuve non équivoque de mon estime pour eux. Certainement j'ai dû regarder comme une démarche qui mérite toute la reconnoissance de leur nation, d'avoir cherché à importer des lumières des pays étrangers en Angleterre, ainsi que je considère celle d'en avoir exporté d'Angleterre dans des pays sauvages, par les voyages de Cook et de Banks, comme digne de toute celle du genre humain. La première a été imitée depuis par le Danemarck, et la seconde par la France (1); mais toutes deux bien malheureusement, puisque de douze savants voyageurs danois, il n'en est revenu qu'un seul dans sa patrie, et que l'on n'a aucune nouvelle des deux vaisseaux de guerre français, em-

(1) Voyez la note seconde à la fin de ce volume.

ployés à cette mission d'humanité, et commandés par l'infortuné de La Peyrouse. Ce n'est donc pas la science en elle-même que je blâme; mais j'ai voulu faire voir que les corps savants, par leur ambition, leur jalousie, et leurs préjugés, ne servent que trop souvent d'obstacles à ses progrès.

Je me suis proposé un but encore plus utile, c'est de remédier aux maux dont l'humanité est affligée aux Indes. Ma devise est de secourir les malheureux, et j'étends ce sentiment à tous les hommes. Si la philosophie est venue autrefois des Indes en Europe, pourquoi ne retourneroit-elle pas aujourd'hui de l'Europe civilisée aux Indes devenues barbares à leur tour? Il vient de se former à Calcutta une société de savants anglois, qui détruiront peut-être un jour les préjugés de l'Inde, et, par ce bienfait, compenseront les maux qu'y ont apportés les guerres et le commerce des Européens. Pour moi, qui n'influe sur rien, afin de

donner plus de faveur et de grâces à mes arguments, j'ai tâché de les revêtir de celles d'un conte. C'est avec des contes qu'on rend par-tout les hommes attentifs à la vérité.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et moi-même,
 Au moment que je fais cette moralité,
 Si Peau-d'Ane m'étoit conté,
 J'y prendrois un plaisir extrême.

LA FONTAINE, liv. VIII, fab. IV.

On a dit, avec plus d'esprit que de raison, que la fable étoit née dans les pays despotiques de l'Orient, et qu'on y avoit voilé la vérité, afin qu'elle pût s'approcher des tyrans. Mais je demande si un sultan ne se trouveroit pas plus offensé de se voir peint sous l'emblème d'un chat-huant ou d'un léopard, que d'après nature; et si des vérités de réflexion ne le blesseroient pas pour le moins autant que des vérités directes. Thomas Rhoé, ambassadeur d'Angleterre auprès de Sélim-Schah, empereur du

Mogol, rapporte que ce prince très despotique, ayant fait ouvrir devant lui des coffres qui arrivoient d'Angleterre, afin d'y prendre quelques présents qui lui étoient destinés, fut fort surpris d'y trouver un tableau représentant un Satyre qu'une Vénus menoit par le nez. « Il s'imagina, dit-il, que cette peinture étoit faite en dérision des peuples de l'Asie; qu'ils y étoient figurés par le Satyre noir et cornu, comme étant d'une même complexion, et que la Vénus qui menoit le Satyre par le nez représentoit le grand empire que les femmes de ce pays-là ont sur les hommes. »

Thomas Rhœé, à qui ce tableau étoit adressé, eut bien de la peine à en détruire l'effet dans l'esprit du mogol, en lui donnant une idée de nos fables. Il recommande à cette occasion bien expressément aux directeurs de la compagnie des Indes, en Angleterre, de n'envoyer à l'avenir aucune peinture allégorique aux Indes, parceque

les princes, dit-il, y sont très soupçonneux. C'est en effet le caractère des despotes. Je crois donc que nulle part les fables n'ont été imaginées pour eux, si ce n'est pour les flatter.

En général, le goût pour les fables est répandu par toute la terre, mais bien plus dans les pays libres que dans les despotiques. Les peuples sauvages fondent leurs traditions sur des fables : il n'y a point de pays où elles aient été plus communes que dans la Grèce, où tous les objets de la nature, de la politique, et de la religion, n'étoient que des résultats de quelques métamorphoses. Il n'y avoit guère de famille illustre qui n'eût quelque animal au nombre de ses ancêtres, et qui ne comptât parmi ses cousins ou ses cousines, des taureaux, des cygnes, des rossignols, des tourterelles, des corneilles, ou des pies. On peut observer que les Anglois, dans leur littérature, ont un goût particulier pour l'allégo-

rie, quoique la vérité puisse se dire chez eux fort librement. Les Asiatiques ont été dans le même cas du temps d'Ésope et de Lokman; mais on ne trouve plus aujourd'hui chez eux de fabulistes, quoique leur pays soit rempli de sultans.

Ce sont les peuples les plus rapprochés de la nature, et par conséquent les plus libres, qui ont le plus aimé à orner la vérité de fables: c'est par un effet de l'amour même de la vérité, qui est le sentiment des lois de la nature. La vérité est la lumière de l'ame, comme la lumière physique est la vérité des corps. L'une et l'autre réunies donnent la science de ce qui est: celle-ci éclaire les objets, celle-là nous en montre les convenances; et, comme dans le principe toute lumière tire son origine du soleil, toute vérité tire la sienne de Dieu, dont cet astre est la plus sensible image. Peu d'hommes peuvent supporter la lumière pure du soleil. C'est à cause de la foiblesse de nos yeux que

la nature nous a donné des paupières pour les voiler au degré qui nous convient; qu'elle a planté la terre de forêts, dont les feuillages verts nous offrent des ombrages doux et transparents; et qu'elle répand dans les cieus des vapeurs et des nuages, pour affoiblir les rayons trop vifs de l'astre du jour. Peu d'hommes aussi peuvent saisir les vérités purement métaphysiques. C'est à cause de la foiblesse de notre intelligence que la nature nous a donné l'ignorance, pour servir de paupière à notre ame; c'est par son moyen que l'ame s'ouvre par degrés à la vérité, qu'elle n'en admet que ce qu'elle en peut supporter, qu'elle s'entoure de fables, qui sont comme autant de berceaux à l'ombre desquels elle la contemple; et lorsqu'elle veut s'élever jusqu'à la Divinité même, elle la voile d'allégories et de mystères pour en soutenir l'éclat.

Nous ne verrions pas la lumière du soleil, si elle ne s'arrêtoit sur des corps ou au

moins sur des nuages. Elle nous échappe hors de notre atmosphère, et nous éblouit à sa source. Il en est de même de la vérité; nous ne la saisissons pas, si elle ne se fixe sur des événements sensibles, ou au moins sur des métaphores et des comparaisons qui la réfléchissent; il lui faut un corps qui la renvoie. Notre entendement n'a point de prise sur les vérités purement métaphysiques; il est ébloui par celles qui émanent de la Divinité, et il ne peut saisir celles qui ne se reposent pas sur ses ouvrages. C'est par cette dernière raison que le langage des peuples civilisés ne peint rien, parcequ'il est plein d'idées vagues et d'abstractions, et que celui des peuples simples et naturels est très expressif, parcequ'il est rempli de similitudes et d'images. Les premiers sont habitués à cacher leurs sentiments, les seconds à les étendre. Mais comme souvent les nuages, dispersés sous mille formes fantastiques, décomposent les rayons du soleil

en teintes plus riches et plus variées que celles qui colorent les ouvrages réguliers de la nature; ainsi les fables réfléchissent la vérité avec plus d'étendue que les événements réels: elles la transportent dans tous les règnes; elles l'approprient aux animaux, aux arbres, aux éléments, et en font jaillir mille reflets. Ainsi les rayons du soleil se jouent, sans s'éteindre, au fond des eaux, y reflètent les objets de la terre et des cieus, et redoublent leurs beautés par des consonances.

L'ignorance est donc aussi nécessaire à la vérité que l'ombre l'est à la lumière, puisque c'est des premières que se forment les harmonies de notre intelligence, comme des secondes se composent celles de notre vue.

Les moralistes, comme je l'ai déjà observé dans mes Études, ont presque toujours confondu l'ignorance avec l'erreur. L'ignorance, à la considérer seule et sans la vérité avec laquelle elle a de si douces harmonies,

est le repos de notre intelligence; elle nous fait oublier les maux passés, nous dissimule les présents, et nous cache ceux de l'avenir; enfin elle est un bien, puisque nous la tenons de la nature. L'erreur, au contraire, est l'ouvrage de l'homme; elle est toujours un mal: c'est une fausse lumière, qui luit pour nous égarer. Je ne puis mieux la comparer qu'à la lueur d'un incendie, qui dévore les habitations qu'elle éclaire. Il est remarquable qu'il n'y a pas un seul mal moral ou physique qui n'ait pour principe une erreur. Les tyrannies, l'esclavage, les guerres, sont fondés sur des erreurs politiques et même sacrées; car les tyrans, qui les ont répandues pour établir leur puissance, les ont toujours dérivées de la Divinité ou de quelque vertu, afin de les faire respecter des hommes.

Il est cependant bien facile de distinguer l'erreur de la vérité. La vérité est une lumière naturelle qui luit d'elle-même par

toute la terre, parcequ'elle vient de Dieu: l'erreur est une lueur artificielle qui a besoin sans cesse d'être alimentée, et qui ne peut jamais être universelle, parcequ'elle n'est que l'ouvrage des hommes. La vérité est utile à tous les hommes; l'erreur n'est profitable qu'à quelques uns, et est nuisible à tous, parceque l'intérêt particulier est l'ennemi de l'intérêt général, quand il s'en sépare.

Il faut bien prendre garde de confondre la fable avec l'erreur. La fable est le voile de la vérité, et l'erreur en est le fantôme. Ce fut souvent pour le dissiper que la fable fut imaginée; cependant, quelque innocente qu'elle soit dans son principe, elle devient dangereuse lorsqu'elle prend le caractère principal de l'erreur, c'est-à-dire lorsqu'elle tourne au profit particulier de quelques hommes. Par exemple, il importoit peu qu'on eût fait jadis de la lune, sous le nom de Diane, une déesse toujours vierge,

qui présidoit à la chasse. Cette allégorie signifioit que la lumière de la lune étoit favorable aux chasseurs pour tendre des pièges aux bêtes fauves, et que l'exercice de la chasse détruisoit la passion de l'amour.

Il n'y eut pas un grand mal quand on lui dédia le pin (1) dans les forêts; cet arbre devint un rendez-vous de chasse. Il n'y eut pas encore un grand mal quand un chasseur, pour s'attirer la protection de Diane, y suspendit la tête d'un loup. Mais quand il y mit la peau tout entière, il se trouva des gens qui songèrent à en profiter; ils bâtirent à la déesse une chapelle, où l'on offrit non seulement la peau d'un loup, mais des moutons, afin de préserver des loups le reste du troupeau. Les offrandes s'y multiplièrent à l'occasion de la hure de quelque monstrueux sanglier qui avoit

(1) Voyez la note troisième à la fin de ce volume.

bouleversé les vignes, et qui avoit mis à ses trousses tous les chiens et toute la jeunesse du voisinage. Les chasseurs y attirèrent les pèlerins, et les pèlerins les marchands. Il se forma bientôt un bourg autour de la chapelle, qui, parmi tant de gens crédules, ne tarda pas d'avoir ses oracles. Comme on y prédisoit des victoires, les rois y envoyèrent des présents; alors la chapelle devint un temple, et le bourg une ville qui eut des pontifes, des magistrats, des territoires. Bientôt on leva des impôts sur les peuples, pour lui bâtir des temples magnifiques comme celui d'Éphèse; et comme la crainte a encore plus de pouvoir que la confiance sur l'esprit humain, pour rendre le culte de Diane redoutable, on lui sacrifia des hommes dans la Tauride. Ainsi concourut au malheur des peuples une allégorie imaginée pour leur bonheur, parcequ'elle tourna au profit d'une ville ou d'un temple.

La vérité même est funeste aux hommes

quand elle devient le patrimoine d'une tribu. Il y a certainement bien loin de la tolérance de l'Évangile à l'intolérance de l'inquisition, et du précepte donné par Jésus à ses apôtres, de secouer de leurs pieds la poussière des maisons où on refusoit de les recevoir, et de son indignation lorsqu'ils lui proposèrent d'y faire tomber le feu du ciel, à la destruction des anciens Indiens de l'Amérique et aux bûchers des auto-da-fé.

Il y a à la galerie des Tuileries, à droite en entrant dans le jardin, une colonne ionique, que le célèbre Blondel, professeur d'architecture, montrait comme un modèle à ses élèves; il leur faisait observer que toutes celles qui la suivoient alloient en diminuant de plus en plus en beauté. La première, disoit-il, est l'ouvrage d'un fameux sculpteur, et les autres ont été faites successivement par des artistes qui se sont écartés de ses graces et proportions, à mesure qu'ils s'en éloignoient. Celui qui a sculpté la seconde

a assez bien imité la première; mais celui qui a fait la troisième, ne copioit plus que la seconde. Ainsi, de copie en copie, la dernière se trouve fort au-dessous de l'original. J'ai comparé bien des fois l'Évangile à cette belle colonne des Tuileries, et les ouvrages des commentateurs anciens à celles du reste de la galerie. Mais, si on mettoit de suite les commentateurs modernes jusqu'à nos jours, quelles colonnes informes offreroient leurs volumes! et qui, dans les tempêtes de la vie, oseroit s'y appuyer?

Puisque la vérité est un rayon de la lumière céleste, elle luira toujours pour tous les hommes, pourvu qu'on ne mette pas d'impôts sur leurs fenêtres; mais, dans tous les genres, combien de corps fondés pour la propager, par cela même qu'elle tourne à leur profit, y substituent celle de leurs bougies ou de leurs lanternes! Ils en viennent bientôt, quand ils sont puissants, à persécuter ceux qui la trouvent; et quand

ils ne le sont pas, ils leur opposent une force d'inertie qui les empêche de la répandre: voilà pourquoi ceux qui l'aiment s'éloignent souvent des hommes et des villes. Telle est la vérité que j'ai voulu prouver dans ce petit ouvrage. Heureux si je puis contribuer, dans ma patrie, au bonheur d'un seul infortuné, en peignant aux Indes celui d'un paria dans sa chaumière!

Ce n'est qu'à vous, auguste assemblée des représentants de la France, qu'il appartient de faire du bien à tous les hommes, en détruisant les obstacles qui s'opposent à la vérité, puisqu'elle est la source de tous les biens, et qu'elle se répand par toute la terre. Rome et Athènes ne défendirent que leur liberté. Les peuples modernes n'ont combattu que pour étendre leur religion et leur commerce. Tous ont opprimé l'univers; vous seule avez défendu ses droits en sacrifiant vos privilèges. Un jour il s'intéressera à votre bonheur, comme vous vous

êtes intéressée à ses destins. Puisse le monarque vertueux qui vous a convoquée, et a sanctionné vos laborieux travaux, en partager la gloire à jamais! Son nom sera immortel comme vos lois. Les peuples anciens ont fixé leur principale époque à celle qui importoit le plus à leurs plaisirs, à leur puissance, ou à leur liberté; les Grecs, si amoureux des fêtes, à leurs olympiades; les Romains, si patriotes, à la fondation de Rome; les peuples opprimés, à la naissance de leurs religions: mais les peuples que vous rappelez au bonheur auquel la nature les destinoit, dateront les droits de l'homme, aussi anciens que le monde, du règne de Louis XVI.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PRÉAMBULE.

Le début de ce petit ouvrage a été marqué par trois sortes de succès.

Le premier, c'est que, dès qu'il a été publié sous format in-18, il en a paru plusieurs contrefaçons au Palais-Royal. C'est sans doute me faire beaucoup d'honneur; mais aussi c'est me le faire payer assez cher, et tromper le public en lui présentant des éditions fautives.

Le second succès de la Chaumière Indienne, est de m'avoir attiré des éloges des journalistes les plus distingués, et des lettres pleines d'intérêt de beaucoup de mes lecteurs. Rien n'est agréable comme une amitié nouvelle. Toutes les primeurs plaisent, et sur-tout celles du cœur. Quelque sensible que j'y sois, il ne m'est pas possible de les cultiver toutes. Parmi les personnes qui me font l'honneur de rechercher ma correspondance, il y en a, et ce ne sont pas

toujours des dames, qui, de peur, disent-elles, de m'importuner, m'écrivent de petites lettres qui demandent de grandes réponses : le contraire m'arrangeroit beaucoup mieux. C'est sans doute la plus douce de mes jouissances de voir les sentiments sortis de mon ame y retourner avec ceux des amis qu'ils m'ont conciliés; mais c'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir suffire à des relations si intéressantes. Je suis seul, ma santé est mauvaise, et je ne puis écrire que quelques heures de la matinée; j'ai des matériaux considérables à arranger, que je n'ai ni la force, ni le temps de mettre en ordre : ma fortune même est un obstacle à mes correspondances, car beaucoup de ces lettres m'arrivent de fort loin sans être affranchies. J'espère que ces considérations, qui me forcent de tant de manières au laconisme ou au silence, me serviront d'excuses auprès de la plupart de mes lecteurs, dont les suffrages d'ailleurs sont la plus agréable récompense de mes travaux.

Le troisième succès de la Chaumière Indienne, est d'avoir excité l'envie. Des journalistes m'ont attaqué dans leurs feuilles. Un abbé, déguisé sous le nom d'un Anglois, a prétendu, dans son journal, que, sous le nom de brames, je voulois tourner nos prêtres en ridicule. A la vérité, il a dit à une dame de ses souscripteurs, qui lui en faisoit des reproches, que s'il avoit su qu'elle fût de mes amies, il n'auroit pas publié cette lettre : tant il est vrai que c'est l'intérêt et non la vérité qui guide un écrivain mercenaire!

Un journaliste académicien s'est plaint avec amertume d'une note de mon avant-propos, où je parle de l'aplatissement des pôles comme d'une erreur. Un autre journaliste du même ordre n'ayant rien à voir ni à ma religion, ni aux pôles du monde, a senti réveiller sa jalousie naturelle par des succès qu'il n'avoit pas préparés. N'ayant rien à reprendre dans ma Chaumière Indienne, il a attaqué avec amertume mes Principes sur l'Éducation. Accoutumé à ne

répéter que les idées d'autrui, il ne veut pas que j'aie les miennes; il me blâme d'interdire l'ambition aux enfants, qu'il veut élever, comme lui, avec des hochets académiques. Il trouve mauvais que je leur défende de chercher à être les premiers; que je substitue, dans leurs jeunes âmes, l'amour de l'humanité à l'amour de soi, l'intérêt général à l'intérêt particulier, et que je les fasse vivre en paix dans l'âge de l'innocence, afin de les disposer à la concorde dans celui des passions. Certainement si j'avois besoin de quelque preuve bien frappante des mauvais effets de l'éducation ancienne pour rendre les hommes jaloux, injurieux, à grandes prétentions et à petit talent, je ne voudrois pas lui en alléguer d'autre exemple que lui-même.

Il y a des êtres méchants sans nécessité. J'ai vu des pies tourner autour des cages des pigeons, uniquement pour leur crever les yeux. Ces oiseaux babillards et malfaisants se saisissent de tout ce qui brille pour le cacher dans leurs trous. J'ai balancé si je

ne mettrois pas les détracteurs de mes ouvrages dans le préambule de ma Chaudière, comme on cloue des pies sur la porte d'un colombier; mais je me suis ressouvenu de ce précepte de Pythagore: « Ne charge pas tes enfants de ta vengeance. » Pensées de ma solitude, filles de la Nature! vous n'êtes point renfermées dans des cages, et l'Envie ne pourra vous crever les yeux; libres comme votre mère, vous parcourrez un jour les diverses régions de la terre, vous reposant près des cœurs sensibles, et leur portant, comme des colombes, l'amour et la paix.

En défendant la vérité de mes ennemis, je tairai donc leurs noms, quoique, dans leurs journaux, ils aient nommé ou désigné le mien. Ces trompettes de différents partis se sont rendus les dispensateurs de la louange et du blâme; mais ils ne sont redoutables qu'aux âmes énervées par notre éducation ambitieuse. On ne donne à un homme le pouvoir de nous déshonorer que quand on lui a donné celui de nous hono-

rer. Tout flatteur est calomniateur. Pour moi, je n'attends mon jugement que de l'opinion publique; c'est à elle à faire justice de ces petits tribunaux qui s'élèvent de leur propre autorité pour lui donner des lois. Elle a détruit des aristocraties qui s'étoient emparées de l'honneur, de la justice, de la conscience des peuples; c'est à elle à réformer celles qui ont envahi les arts, les sciences, les lettres, et les plus nobles facultés de la raison humaine, le tout souvent pour le profit d'un entrepreneur, qui trafique de leur politique, de leur philosophie, et de leur théologie.

Mettant donc à part tout ce qui m'est personnel, je ne répondrai qu'à quelques objections faites contre des vérités morales, qui sont les premiers principes de l'amour que nous devons à Dieu et aux hommes. Cette réponse servira de suite aux Études de la Nature, et aux Vœux d'un Solitaire, dans lesquels je me suis particulièrement occupé des bases fondamentales de la société humaine, relativement à notre nou-

velle constitution. Quant aux vérités physiques, d'où dépendent, selon moi, les premières connoissances du globe, je veux dire l'allongement de ses pôles, et la circulation de ses mers qui en découlent tour-à-tour, je les réserve pour un autre ouvrage, où j'espère, grâces à Dieu, après avoir réfuté les systèmes contraires, ajouter de nouvelles preuves à ma théorie, et les mettre avec les anciennes dans un ordre qui ne laissera rien à désirer.

En attendant, je répondrai à ceux qui m'accusent d'avoir voulu, dans ma Chaumière Indienne, faire la satire de nos prêtres sous le nom de brames: que si c'eût été mon intention, j'aurois fait voyager le docteur anglois, non chez les brames, mais chez le Dalai-Lama, l'image vivante du Dieu Fo, dont le clergé a une hiérarchie, des cérémonies, et des dogmes si semblables à ceux de l'église romaine, que les missionnaires jésuites Grebner, Désidéri, Gerbillon, et le P. Horace de la Penna, capucin, qui y ont voyagé, et nous en ont donné des

relations, croient que le christianisme y a été autrefois prêché. On peut consulter sur ces conformités, le septième tome de l'Histoire générale de l'abbé Prévost; mais, suivant l'observation même de ce rédacteur, les usages religieux des prêtres Lamas paroissent beaucoup plus anciens, puisque Fo ou La, le fondateur de leur religion, est né 1026 ans avant Jésus-Christ. Je n'ai donc voulu peindre dans les brames que les brames; et c'est ce que savent tous ceux qui ont été dans l'Inde, ou qui en ont lu les relations.

Il y a bien plus; c'est que, loin d'avoir voulu attaquer la religion chrétienne, j'ai représenté un homme rempli de son esprit, dans le respectable habitant de la Chaumière Indienne. Le paria est l'homme de l'Évangile; il aime tous les hommes, et il ne se fie qu'à Dieu seul. A la vérité, il n'a point de foi aux livres; en quoi il est fort excusable, puisqu'il ne sait point lire. Mais ce n'étoit point avec des livres que Jésus, qui n'en a jamais fait, appeloit ses apôtres,

qui n'étoient guère plus savants que le paria: c'étoit par sa bonté, sa charité, et la sublimité de sa morale, dont les premières lois ne sont point imprimées dans des livres, mais dans le cœur humain, et dont la lumière éclaire, suivant saint Jean, tout homme venant en ce monde. Jésus n'a rien écrit qu'à l'occasion des docteurs de la loi, qui accusoient la femme adultère. On a supposé, avec vraisemblance, que c'étoient leurs propres péchés; mais il est digne de remarque qu'il ne les écrivit que sur le sable. J'ai donc tâché, par l'exemple du paria, et conformément à la doctrine de Jésus, de rapprocher les infortunés de Dieu et des hommes, en leur montrant que Dieu a mis dans leur propre cœur une source de vérités éternelles, où chacun d'eux peut puiser pour ses besoins, et que les méchants ne peuvent troubler. C'est à ce sujet que le paria, interrogé par le docteur anglois s'il faut dire la vérité aux hommes, répond, comme Jésus, qu'il ne faut pas la dire aux méchants; et, se servant d'une similitude

semblable, il compare la vérité à une perle fine, et le méchant au crocodile. « Ne jetez pas, dit Jésus, les perles devant les pour-
« ceux, de peur qu'ils ne les foulent aux
« pieds, et que, se tournant contre vous,
« ils ne vous déchirent. » (*Matth.* ch. 7,
vers. 6.) Enfin, c'est aux hommes sembla-
bles au paria, pauvres d'esprit, doux, affli-
gés, victimes de l'injustice, charitables,
purs, pacifiques, et persécutés, que Jésus
a promis les huit béatitudes de la terre et
du ciel, quoiqu'ils ne sachent pas lire; tan-
dis qu'il menace des huit malédictions de
l'enfer ceux qui, prenant le nom de doc-
teur, qu'il interdit à ses disciples, ferment
aux hommes le royaume des cieus, dévo-
rent les maisons des veuves sous prétexte
de leurs prières, courent la mer et la terre
pour faire des prosélytes, dispensent des
serments, sacrifient la justice, la miséri-
corde, et la confiance en Dieu, à de simples
réglements de discipline, ne nettoient que
les dehors de leur coupe, sont semblables à
des sépulcres blanchis, et élèvent avec faste

des monuments religieux, pour en imposer
aux hommes (*Matt.* ch. 5 et 23.)

Je ne dissimulerai pas qu'en venant au
secours des malheureux, suivant la devise
de mes écrits, j'ai tâché de renverser leurs
tyrans, de quelque espèce qu'ils puissent
être. Celle de leurs maximes plus univer-
sellement répandue, est que les enfants
sont héritiers des vertus et des vices de leurs
pères. C'est ainsi que l'ambition a tendu
ses chaînes, non seulement dans le pré-
sent, mais dans le passé et dans l'avenir.
Toute tyrannie est fondée sur une erreur
souvent consacrée par la religion; c'est à
l'influence prétendue de la naissance que
sont attachés la plupart des maux du genre
humain. C'est sur elle que sont fondés,
d'un côté, la haine et le mépris qui acca-
blent une foule d'hommes utiles, et même
des peuples entiers, l'esclavage des Nègres,
les persécutions faites aux Juifs, l'ancienne
servitude féodale de nos paysans, l'oppres-
sion des Guébres, chez les Turcs, l'infamie
des parias chez les Indiens; etc.; et, d'un

autre côté, les prérogatives et les respects accordés aux castes nobles et religieuses de l'Asie et de l'Europe, telles que les naires, les brames, etc. Cette opinion fait irrévocablement le malheur des hommes, lorsqu'elle se combine avec la religion; car elle inspire aux uns un orgueil intolérable, en leur persuadant qu'ils sont revêtus d'une origine et d'une puissance céleste, et elle jette les autres dans le désespoir, en les empêchant d'oser lever les yeux vers une divinité implacable dont ils se croient les victimes de père en fils.

Si les armes de la raison m'eussent manqué pour combattre une erreur si injurieuse à Dieu et si funeste aux hommes, j'en eusse trouvé dans les livres mêmes dont les docteurs de mauvaise foi se sont servis pour l'établir parmi nous. Du temps du prophète Ézéchiel, les Israélites, accablés de maux, accusoient d'injustice Dieu, qui, selon eux, leur faisoit porter la peine des fautes de leurs pères. Ils disoient: « Les pères
« ont mangé des raisins verts, et les dents

« des enfants en sont agacées. » Ézéchiel leur répond au nom de Dieu: « Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que cette parabole « ne passera plus parmi vous en proverbe « dans Israël, car toutes les ames sont à « moi: l'ame du fils est à moi comme l'ame « du père. Le fils ne portera point l'iniquité « du père, et le père ne portera point l'iniquité du fils. La justice du juste sera « sur lui, et l'impie de l'impie sera sur « lui. » (Ézéchiel, ch. 18, vers. 2, 3, 20.) On ne peut rien de plus précis pour prouver l'innocence naturelle de l'homme. La même vérité se retrouve dans l'Évangile. Quoique les Juifs fussent alors fort corrompus, Jésus regarde leurs enfants comme innocents. Il dit à ses disciples, qui les repousoient avec des paroles rudes: « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne « les en empêchez point, car le royaume du « ciel est pour ceux qui leur ressemblent. » (Matt. ch. 18, v. 16.) Il dit ailleurs: « Qui « conque reçoit un enfant en mon nom, me « reçoit. » Certainement il n'eût pas parlé

ainsi des enfants, si les vices des pères les eussent entachés.

J'ai fait raisonner le paria comme le prophète Ézéchiel, et je l'ai fait agir comme un disciple de Jésus. L'Évangile n'est que l'expression des lois sublimes de la nature. Quand nous n'aurions pas l'autorité de ce livre sacré, nous avons celle de la nature même. Nous voyons tous les jours les enfants différer essentiellement de leurs pères. Si les qualités morales se transmettoient par la naissance, on verroit des races invariables de Socrates, de Catons, de Nérons, de Tibères; ou plutôt tous les hommes seroient absolument semblables, puisqu'ils sortent tous du premier homme.

C'est cependant sur cette opinion si réfutée par l'expérience, que les aristocraties fondent leurs prérogatives. Dans nos écoles, qui ont flatté toutes les tyrannies, on les soutient par des raisonnements subtils. Tous les hommes, y dit-on, ont été contenus de pères en fils dans le premier homme, comme des gobelets renfermés les uns dans

les autres. Leur naissance n'est que leur développement. Il en est de même de tous les êtres organisés. Chaque individu sort de son premier germe, où il étoit enclos avec toute sa postérité. Le premier gland renfermoit tous les chênes de l'univers. On cite en preuve visible un oignon de tulipe, qui renferme sa fleur déjà toute formée; et si on n'aperçoit pas, dit-on, dans les semences de cette fleur une seconde génération de tulipe, c'est que l'œil de l'homme ne peut pas porter plus loin ses observations. Nos docteurs, non contents de resserrer une quantité infinie de matière dans un espace très petit, étendent avec la même facilité une très petite portion de matière dans un espace infiniment grand. Si vous mettez, disent-ils, un grain de carmin dissoudre dans une pinte d'eau, toute cette eau sera teinte de rouge. Si vous la mêlez à l'eau d'un tonneau, chaque goutte d'eau du tonneau aura une portion d'eau carminée. Si vous videz le tonneau dans un lac, chaque goutte du lac contiendra une por-

tion de l'eau rougie du tonneau. Enfin, si vous faites écouler le lac dans la mer, chaque goutte d'eau de la mer renfermera une portion de l'eau carminée du lac. Ainsi un grain de carmin s'étend dans tout l'Océan. Voilà comme se prouve, selon eux, la divisibilité de la matière à l'infini, en descendant du grand au petit, et en remontant du petit au grand. J'ai passé de beaux jours de ma jeunesse à combattre ces chimères dans nos écoles, dites de philosophie. Quand je rejetois l'incompréhensibilité de ces raisonnements, on m'objectoit l'insuffisance de ma raison. On m'opposoit l'autorité géométrique, en me citant, dans les asymptotes de l'hyperbole, deux lignes qui vont toujours s'approchant de la courbe sans jamais la rencontrer. Ce n'étoit qu'un sophisme de plus. Le mal est que, de cette descendance à l'infini, on tire des conséquences dangereuses pour le malheur de plusieurs tribus, et sur-tout pour celui du genre humain.

J'aurois pu me démontrer la fausseté de

ce principe, d'après l'injustice de ses conséquences; car tout mal a pour racine quelque erreur, comme tout bien émane de quelque vérité. Ainsi Dieu n'est la source de l'intelligence que parcequ'il est celle de la bonté. Mais il s'agissoit moins de régler mon cœur que d'éclairer mon esprit. Il falloit donc le débarrasser des subtilités de l'école. Je ne le croyois pas d'une qualité différente de celui de nos docteurs, qui prétendoient concevoir et expliquer leur mystère; et puisque je voyois des contradictions où ils assuroient apercevoir l'évidence, j'en conclus que leur raison ou la mienne étoit dans l'erreur. Pour rectifier en moi cette règle de nos jugements, je ne l'appliquai pas sur des lois écrites dans des livres, ces ouvrages des hommes sujets comme moi à se tromper, mais sur les lois de la nature, cet ouvrage de Dieu qui ne s'égare jamais. C'est le sentiment de ses lois qui forme l'évidence, ce *nec plus ultra* de la raison humaine.

D'abord il me parut certain que toute

progression infinie descendante devoit se terminer à zéro. Je pris pour comparaison une échelle formée de deux montants inclinés l'un vers l'autre. Il me parut évident que ces deux montants, prolongés du côté où ils se rapprochent, devoient nécessairement se rencontrer, et que les échelons compris entre eux devoient aussi aller toujours en diminuant; de sorte qu'au point où les deux montants se toucheroient, le dernier échelon se trouveroit réduit à rien. Je suppose donc que les deux montants représentent le premier mâle et la première femelle dans chaque espèce d'être, et les échelons, les générations descendantes du père et de la mère; il est clair que ces générations iront en diminuant, puisque la première renferme la seconde, la seconde la troisième, etc... Ainsi la dernière génération, enclose dans le père et la mère, comme le dernier échelon compris entre les deux montants de l'échelle, doit, au bout de quelques degrés, se réduire à rien.

Cette démonstration me parut bien au-

tremement sensible, quand j'eus étudié les lois mêmes de la nature. J'y vis clairement que si Dieu eût renfermé toutes les générations de chaque être dans un premier germe, il eût contrevenu aux lois qu'il a établies lui-même pour engendrer successivement les générations, et les rendre productives à leur tour. Ces lois sont celles de l'amour, qui existent pour les hommes, les animaux, les végétaux, et peut-être pour des êtres d'un autre règne. L'exemple d'un oignon de tulipe, qui renferme sa fleur toute formée, en est une preuve. Cette fleur enclose n'est composée que d'embryons floraux, dont les pétales ont besoin d'être développés par le concours des éléments. Ses anthères ou parties mâles, ont besoin pareillement de devenir fécondantes par l'action du soleil, et les stygmates du pistil ou parties femelles de la fleur, d'être fécondés par les poussières séminales des anthères, pour que les semences renfermées dans l'ovaire puissent produire des tulipes. Ainsi toute l'échelle de cette prétendue descen-

dance infinie de tulipes se termine au premier oignon. D'ailleurs, la semence de la tulipe n'est pas même un oignon, puisque, pour parvenir à cet état, il faut qu'elle soit mise en terre, et que chaque lune la couvre d'une nouvelle couche concentrique, comme les plantes bulbeuses et plusieurs autres racines. En prenant pour exemple un gland, et en supposant qu'on puisse y apercevoir un chêne renfermé, certainement on n'y verroit pas les rudiments de ses noueuses racines, qui doivent percer le lit des rochers, ni ceux de son tronc, ouvrage des siècles, auquel chaque année solaire ajoute un cercle, comme chaque mois lunaire ajoute un cercle aux plantes bulbeuses. Il est d'ailleurs impossible que ce chêne embryon porte actuellement des glands; car la génération de ces glands dépend de la fécondation de leurs fleurs mâles et femelles qui n'existent pas encore, puisqu'elles ne paroissent sur l'arbre même qu'après un certain nombre d'années, lorsqu'il est en quelque sorte adulte. Ainsi la

prétendue suite infinie des chênes, renfermée dans un premier gland, se termine tout au plus à un premier chêne embryon. Il en est de même des générations successives des hommes. En supposant que le premier de tous ait renfermé un embryon humain, cet embryon a eu besoin du sein maternel pour parvenir à la vie élémentaire, et de douze à quatorze ans pour se développer, et former en lui-même les molécules séminales qui doivent renfermer une seconde génération. L'anatomie n'a jamais découvert les molécules séminales dans les enfants morts avant l'âge de puberté; elles n'existent donc pas dans le premier embryon, qui a besoin lui-même du concours de deux sexes pour recevoir la vie élémentaire et développer ses organes. Ainsi la nature n'a pu renfermer toutes les générations de chaque être dans leur premier germe, puisque chaque génération ne peut recevoir l'existence que par l'action combinée d'un père et d'une mère, et qu'elle ne peut la donner à son tour à la génération

suivante que par les mêmes moyens. Dire que tous les chênes étoient renfermés dans le premier gland, et toutes les générations de tous les hommes dans le premier embryon, c'est dire que tous les siècles du monde étoient renfermés dans la première minute. Ainsi un fils n'est pas plus contenu actuellement dans son père, que demain n'est renfermé dans aujourd'hui, et l'année prochaine dans l'année présente. Chaque enfant doit son existence au concours d'un mâle et d'une femelle, comme chaque année doit la sienne au mouvement combiné du soleil et de la terre; et l'enfant, comme l'année, ne devient capable d'engendrer que par une suite périodique de jours et de saisons, que l'astre de la lumière, image de Dieu, produit successivement.

C'est cependant en soutenant que tous les hommes étoient renfermés dans leurs ancêtres, que nos écoles ont égaré les esprits pendant des siècles. Combien de conséquences dangereuses n'a-t-on pas tirées de cette métaphysique pour le malheur

des hommes! car, je le répète, il n'y a point d'erreur qui ne produise de mal, ni de mal qui ne provienne de l'erreur. Des écrivains ont de plus rendu des familles, des tribus, des peuples entiers, infames ou illustres, vicieux ou vertueux, uniquement à cause de leur origine; d'autres, et souvent les mêmes, ont étendu une proscription universelle sur tout le genre humain, sans s'embarrasser même de se contredire par leurs exceptions. Cependant la nature leur faisoit voir que, dans les mêmes familles, il y avoit des hommes bons et méchants: ce qui ne seroit pas arrivé, s'ils avoient tous la même empreinte originelle, comme des pièces de métal frappées au même coin: d'ailleurs, si les vices et les vertus se transmettoient, il en seroit de même des talents, des arts, et des sciences. Un père savant engendreroit des enfants savants, comme on suppose qu'un père vertueux produit un enfant vertueux; mais l'expérience prouve que les lumières et les erreurs, ainsi que les vertus et les vices, sont

les fruits de l'éducation et des habitudes.

Je crois que tous les hommes sont sortis d'un premier homme, mais qu'ils sont formés successivement par le concours des deux sexes. La loi merveilleuse par laquelle on les suppose renfermés les uns dans les autres, ne seroit, au bout du compte, qu'une loi très mécanique; mais celle qui les produit par l'harmonie des amours, est une loi divine.

C'est une loi toujours vivante, toujours aimante, et digne seule de l'auteur de l'univers. Il a engendré autrefois les genres; il engendre encore les individus; il agit à chaque instant; il fait intervenir tour-à-tour les harmonies élémentaires, filiales, végétales, animales, fraternelles, conjugales, maternelles, tributives, nationales, et jusqu'à celles de tout le genre humain, pour former un seul homme. Il fait naître des harmonies physiques, les harmonies morales; des élémentaires, les premiers sentiments d'amour et de haine dans les enfants; des filiales, leur reconnaissance et

leur piété envers leurs parents; des végétales et des animales, l'intelligence de la nature et de son auteur dans les adolescents; des fraternelles, le sentiment de l'amitié et de l'égalité dans les jeunes gens; des conjugales, la foi, la constance, la générosité, et toutes les affections des amants; des paternelles, l'économie, la prudence, la force, et toutes les vertus domestiques qui honorent l'âge viril; des tributives, l'amour de la gloire qui naît du désir de servir ses semblables; des nationales, l'amour de la patrie, qui, dans un âge avancé, étend ses affections à toutes les tribus; et des harmonies du genre humain, la philanthropie qui embrasse toutes les nations, et qui résulte de l'expérience et de la sagesse des vieillards. Toutes ces harmonies physiques et morales sont encore divisées en actives et en passives, en positives, et en négatives; et il résulte de leur accord le concert admirable de l'univers et du genre humain.

Dira-t-on maintenant qu'un homme renferme en lui toute sa postérité? Par la seule

harmonie des sexes, chaque génération se trouve modifiée, de manière que, pour l'ordinaire, les mâles tiennent de la mère, et les filles du père, leur caractère et leur physionomie. Ainsi la nature se perpétue en se variant sans cesse. J'ai présenté, dans mes Études, quelques anneaux de la chaîne admirable de ces harmonies; mais si Dieu me donne un jour, loin des villes, le loisir et la grace de parcourir ce cercle d'amour et de vertu, je ferai voir que c'est à ces lois harmoniques que doivent se fixer toutes les lois sociales, puisque ce sont celles de la nature même. J'espère au moins y attacher celles de l'éducation nationale, car l'éducation ne doit être qu'un apprentissage de la vie humaine.

Nous tenons donc le premier germe de nos corps de nos parents, et souvent notre constitution physique, bonne ou mauvaise; mais il n'en est pas de même de notre constitution morale. Nos âmes nous sont données innocentes et pures, parcequ'elles viennent de Dieu et qu'elles sont à lui seul,

comme le dit Ézéchiël; c'est à nous, avec son aide, à les conserver bonnes et justes. Il avoit tracé, pour les développer, un cercle d'amours et de vertu: si nous en avons été rejetés par les dépravations de la société, nous y reviendrons en rentrant en nous-mêmes: le bonheur d'un seul homme est fondé sur les mêmes lois qui assurent celui du genre humain.

C'est d'après ce sentiment naturel que le Paria se dégage des préjugés de son pays. J'ai regardé souvent comme un des plus grands malheurs de la condition humaine, que la superstition vint envahir, dès l'enfance, une âme innocente, sans qu'elle puisse s'en préserver; mais, considérant combien les superstitieux étoient, par tous pays, opiniâtres, intolérants, durs, et cruels, malgré les moyens que la nature leur présente dans le cours de la vie pour les ramener à la vérité et à la vertu, j'ai reconnu que la superstition étoit, comme l'athéisme, une suite de l'ambition, et que, comme lui, elle en étoit la punition. En effet, on

ne rend point un enfant superstitieux, sans lui inspirer une ambition positive ou négative de sa religion : on commence d'abord par lui en faire peur; bientôt il cherche à en effrayer les autres à son tour. Chacun volontiers fait part de l'objet de sa crainte, et garde pour soi celui de ses espérances (1). Les religions les plus tyranniques ont toujours fait le plus de prosélytes. Il faut donc préparer une ame innocente avec quelque vice étranger, pour y faire mordre une superstition, comme on ronge une laine blanche avec l'alun pour la teindre en noir. Le

(1) Le superstitieux passe souvent à l'athéisme; car ses probabilités de salut étant en très petit nombre, et celles de damnation étant infinies, il s'en suit qu'il a beaucoup plus à craindre qu'à espérer; et, dans cette inquiétude, il se détermine, à la longue, à ne rien croire du tout. Il aime mieux croire que Dieu n'existe pas, que de croire qu'il est un tyran éternel. L'athée passe rarement à la superstition, par la raison qu'un homme ne retombe point en maladie quand une fois il est mort. La vraie religion est entre la superstition et l'athéisme. elle est la santé de l'ame.

paria, en rentrant en lui-même, se dépouille des préjugés des brames, et se retrouve tel que la nature l'a fait, comme un sauvage qui, en déposant l'habit dont les Européens l'avoient revêtu, échappe à-la-fois à la vanité qu'ils lui avoient inspirée, et à la servitude où ils vouloient le réduire.

Plusieurs personnes, considérant les erreurs et les terreurs qui se saisissent de nous dès la naissance, et nous enveloppent pendant tout le cours de notre vie, ont désiré, pour en être préservées, la solitude profonde du Paria sous le beau climat de l'Inde; mais nous en trouverons de plus inaccessibles que les rochers, et de plus douces que les figuiers des Banians, si nous rentrons en nous-mêmes. Le sort pouvoit nous faire naître du temps des druides ou sous la tyrannie des brames, ou, ce qui renferme tous les maux, sous la peau d'un noir d'Afrique, livré en Amérique aux fouets et aux opinions des Européens, et adorant jusqu'aux erreurs qui le rendent misérable; dans toutes ces modifications de la misère

humaine, nous aurons reçu de la nature, pour contre-poids des maux des sociétés, une ame amie de la vérité. Cherchons donc en nous-mêmes, et dans la nature qui ne nous trompe point, la vérité qui doit nous éclairer. O homme, qui croyez qu'il n'y a dans l'univers d'autre livre que celui où on vous a appris à lire, et d'autre clarté que celle de votre lampe, regardez le livre de la nature et l'astre du jour qui l'éclaire pour l'instruction de tous les mortels! Lisez dans la nature, et vous verrez que toutes les vérités viennent de Dieu, comme toutes les lumières du soleil. Que vous faut-il donc pour les recueillir et les conserver? Un cœur pur, qui s'ouvre à la vérité et se ferme aux préjugés. La nature vous l'a donné en naissant, comme elle vous a donné des yeux pour voir la lumière, et des paupières pour les couvrir.

LA CHAUMIÈRE
INDIENNE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

humaine, nous aurons reçu de la nature, pour contre-poids des maux des sociétés, une ame amie de la vérité. Cherchons donc en nous-mêmes, et dans la nature qui ne nous trompe point, la vérité qui doit nous éclairer. O homme, qui croyez qu'il n'y a dans l'univers d'autre livre que celui où on vous a appris à lire, et d'autre clarté que celle de votre lampe, regardez le livre de la nature et l'astre du jour qui l'éclaire pour l'instruction de tous les mortels! Lisez dans la nature, et vous verrez que toutes les vérités viennent de Dieu, comme toutes les lumières du soleil. Que vous faut-il donc pour les recueillir et les conserver? Un cœur pur, qui s'ouvre à la vérité et se ferme aux préjugés. La nature vous l'a donné en naissant, comme elle vous a donné des yeux pour voir la lumière, et des paupières pour les couvrir.

LA CHAUMIÈRE
INDIENNE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LA CHAUMIÈRE

INDIENNE.

Il y a environ trente ans qu'il se forma, à Londres, une compagnie de savants anglois, qui entreprit d'aller chercher, dans diverses parties du monde, des lumières sur toutes les sciences, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux. Elle étoit défrayée par une compagnie de souscripteurs de la même nation, composée de négociants, de lords, d'évêques, d'universités, et de la famille royale d'Angleterre, à laquelle se joignirent quelques souverains du nord de l'Europe. Ces savants étoient au nombre de vingt; et la Société royale de Londres avoit donné à chacun d'eux un

volume contenant l'état des questions dont il devoit rapporter les solutions. Ces questions montoient au nombre de trois mille cinq cents. Quoiqu'elles fussent toutes différentes pour chacun de ces docteurs, et convenables aux pays où ils devoient voyager, elles étoient toutes liées entre elles, en sorte que la lumière répandue sur l'une devoit nécessairement s'étendre sur toutes les autres. Le président de la Société royale, qui les avoit rédigées à l'aide de ses confrères, avoit fort bien senti que l'éclaircissement d'une difficulté dépend souvent de la solution d'une autre, et celle-ci d'une précédente: ce qui mène, dans la recherche de la vérité, bien plus loin qu'on ne pense. Enfin, pour me servir des expressions mêmes employées par le président dans leurs instructions, c'étoit le plus superbe édifice encyclopédique qu'aucune nation eût encore élevé aux progrès des connoissances humaines: ce qui prouve bien, ajoutoit-il,

la nécessité des corps académiques, pour mettre de l'ensemble dans les vérités dispersées par toute la terre.

Chacun de ces savants voyageurs avoit, outre son volume de questions à éclaircir, la commission d'acheter, chemin faisant, les plus anciens exemplaires de la Bible, et les manuscrits les plus rares en tout genre, ou au moins de ne rien épargner pour s'en procurer de bonnes copies. Pour cela, leurs souscripteurs leur avoient procuré, à tous, des lettres de recommandation pour les consuls, ministres, et ambassadeurs de la Grande-Bretagne, qu'ils devoient trouver sur leur route, et, ce qui vaut encore mieux, de bonnes lettres de change, endossées par les plus fameux banquiers de Londres.

Le plus savant de ces docteurs, qui savoit l'hébreu, l'arabe, et l'indou, fut envoyé par terre aux Indes orientales, le berceau de tous les arts et de toutes les sciences. Il prit d'abord son chemin par la Hollande, et

visita successivement la synagogue d'Amsterdam, et le synode de Dordrecht; en France, la Sorbonne et l'Académie des sciences de Paris; en Italie, quantité d'académies, de muséums, et de bibliothèques, entr'autres le muséum de Florence, la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et à Rome, celle du Vatican. Étant à Rome, il balança si, avant de se diriger vers l'orient, il iroit en Espagne consulter la fameuse université de Salamanque; mais, dans la crainte de l'inquisition, il aimait mieux s'embarquer tout droit pour la Turquie. Il passa donc à Constantinople, où, pour son argent, un effendi le mit à même de feuilleter tous les livres de la mosquée de Sainte-Sophie. De là il fut en Égypte, chez les Cophtes; puis chez les Maronites du mont Liban, les moines du mont Carmel; de là à Sana, en Arabie; ensuite à Ispahan, à Kandahar, Delhi, Agra: enfin, après trois ans de courses, il arriva sur les

bords du Gange, à Bénarès, l'Athènes des Indes, où il conféra avec les brames. Sa collection d'anciennes éditions; de livres originaux, de manuscrits rares, de copies, d'extraits, et d'annotations en tout genre, se trouva alors la plus considérable qu'aucun particulier eût jamais faite. Il suffit de dire qu'elle composoit quatre-vingt-dix ballots, pesant ensemble neuf mille cinq cent quarante livres, poids de Troye (1). Il étoit sur le point de s'embarquer pour Londres avec une si riche cargaison de lumières, plein de joie d'avoir surpassé les espérances de la Société royale, lorsqu'une réflexion toute simple vint l'accabler de chagrin.

Il pensa qu'après avoir conféré avec les rabbins juifs, les ministres protestants, les surintendants des églises luthériennes, les

(1) Le poids de Troye, autrement dit livre de Troye ou troyenne (en anglois, pound-Troy), est de douze onces, poids de marc.

docteurs catholiques, les académiciens de Paris, de la Crusca, des Arcades, et de vingt-quatre autres des plus célèbres académies d'Italie; les papas grecs, les molhas tures, les verbiests arméniens, les seidres et les casys persans, les scheics arabes, les anciens parsis, les pandects indiens, loin d'avoir éclairci aucune des trois mille cinq cents questions de la Société royale, il n'avoit contribué qu'à en multiplier les doutes; et comme elles étoient toutes liées les unes aux autres, il s'en suivoit, au contraire de ce qu'avoit pensé son illustre président, que l'obscurité d'une solution obscurcissoit l'évidence d'une autre; que les vérités les plus claires étoient devenues tout-à-fait problématiques, et qu'il étoit même impossible d'en démêler aucune dans ce vaste labyrinthe de réponses et d'autorités contradictoires.

Le docteur en jugeoit par un simple aperçu. Parmi ces questions, il y en avoit à ré-

soudre deux cents sur la théologie des Hébreux; quatre cent quatre-vingts sur celle des diverses communions de l'église grecque et de l'église romaine; trois cent douze sur l'ancienne religion des brames; cinq cent huit sur la langue hanscrit ou sacrée; trois sur l'état actuel du peuple indien; deux cent onze sur le commerce des Anglois aux Indes; sept cent vingt-neuf sur les anciens monuments des îles d'Éléphanta et de Salsette, dans le voisinage de l'île de Bombay; cinq sur l'antiquité du monde; six cent soixante-treize sur l'origine de l'ambre gris, et sur les propriétés de différentes espèces de bézoards; une sur la cause non encore examinée du cours de l'Océan indien, qui flue six mois vers l'orient et six mois vers l'occident; et trois cent soixante-dix-huit sur les sources et les inondations périodiques du Gange. A cette occasion, le docteur étoit invité de recueillir, sur sa route, tout ce qu'il pourroit, touchant les sources et les

inondations du Nil, qui occupoient les savants de l'Europe depuis tant de siècles. Mais il jugea cette matière suffisamment débattue, et étrangère d'ailleurs à sa mission. Or, sur chacune des questions proposées par la Société royale, il apportoit, l'une dans l'autre, cinq solutions différentes; qui, pour les trois mille cinq cents questions, donnoient dix-sept mille cinq cents réponses; et, en supposant que chacun de ses dix-neuf confrères en rapportât autant de son côté, il s'en suivoit que la Société royale auroit trois cent cinquante mille difficultés à résoudre avant de pouvoir établir aucune vérité sur une base solide. Ainsi, toute leur collection, loin de faire converger chaque proposition vers un centre commun, suivant les termes de leur instruction, les feroit au contraire diverger l'une de l'autre, sans qu'il fût possible de les rapprocher. Une autre réflexion faisoit encore plus de peine au docteur, c'est que, quoiqu'il eût

employé dans ses laborieuses recherches tout le sang-froid de son pays, et une politesse qui lui étoit particulière, il s'étoit fait des ennemis implacables de la plupart des docteurs avec lesquels il avoit argumenté. Que deviendra donc, disoit-il, le repos de mes compatriotes, quand je leur aurai rapporté dans mes quatre-vingt-dix ballots, au lieu de la vérité, de nouveaux sujets de doutes et de disputes?

Il étoit au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, plein de perplexité et d'ennui, lorsque les brames de Bénarès lui apprirent que le brame supérieur de la fameuse pagode de Jagrenat, ou Jagernat, située sur la côte d'Orixa, au bord de la mer, près d'une des embouchures du Gange, étoit seul capable de résoudre toutes les questions de la Société royale de Londres. C'étoit en effet le plus fameux pandect, ou docteur, dont on eût jamais ouï parler: on venoit le consulter de toutes les parties de

l'Inde, et de plusieurs royaumes de l'Asie.

Aussitôt le docteur anglois partit pour Calcutta, et s'adressa au directeur de la compagnie angloise des Indes, qui, pour l'honneur de sa nation et la gloire des sciences, lui donna, pour le porter à Jagrenat, un palanquin à tendelets de soie cramoisie, à glands d'or, avec deux relais de vigoureux coulis, ou porteurs, de quatre hommes chacun; deux porte-faix, un porteur d'eau, un porteur de gargoulette, pour le rafraichir; un porteur de pipe, un porteur d'ombrelle, pour le couvrir du soleil le jour; un masalchi, ou porte-flambeau, pour la nuit; un fendeur de bois; deux cuisiniers; deux chameaux et leurs conducteurs, pour porter ses provisions et ses bagages; deux pions, ou coureurs, pour l'annoncer; quatre cipayes, ou réispoutes montés sur des chevaux persans, pour l'escorter; et un porte-étendard, avec son étendard aux armes d'Angleterre. On eût pris

le docteur, avec son bel équipage, pour un commis de la compagnie des Indes. Il y avoit cependant cette différence, que le docteur, au lieu d'aller chercher des présents, étoit chargé d'en faire. Comme on ne paroît point, aux Indes, les mains vides devant les personnes constituées en dignité, le directeur lui avoit donné, aux frais de sa nation, un beau télescope, et un tapis de pied de Perse pour le chef des brames; des chittes superbes pour sa femme, et trois pièces de taffetas de la Chine, rouges, blanches, et jaunes, pour faire des écharpes à ses disciples. Les présents chargés sur les chameaux, le docteur se mit en route dans son palanquin, avec le livre de la Société royale.

Chemin faisant, il pensoit à la question par laquelle il débuteroit avec le chef des brames de Jagrenat, s'il commenceroit par une des trois cent soixante-dix-huit qui avoient rapport aux sources et aux inonda-

tions du Gange, ou par celle qui regardoit le cours alternatif et semi-annuel de la mer des Indes, qui pouvoit servir à découvrir les sources et les mouvements périodiques de l'Océan par tout le globe. Mais, quoique cette question intéressât la physique beaucoup plus que toutes celles qui avoient été faites depuis tant de siècles sur les sources et les accroissemens même du Nil, elle n'avoit pas encore attiré l'attention des savans de l'Europe. Il préféreroit donc d'interroger le brame sur l'universalité du déluge, qui a excité tant de disputes; ou, en remontant plus haut, s'il est vrai que le soleil ait changé plusieurs fois son cours, se levant à l'occident et se couchant à l'orient, suivant la tradition des prêtres de l'Égypte, rapportée par Hérodote; et même sur l'époque de la création de la terre, à laquelle les Indiens donnent plusieurs millions d'années d'antiquité. Quelquefois il trouvoit qu'il seroit plus

utile de le consulter sur la meilleure sorte de gouvernement à donner à une nation, et même sur les droits de l'homme, dont il n'y a de code nulle part; mais ces dernières questions n'étoient pas dans son livre.

Cependant, disoit le docteur, avant tout il me sembleroit à propos de demander au pandect indien par quel moyen on peut trouver la vérité; car si c'est avec la raison, comme j'ai tâché de le faire jusqu'à présent, la raison varie chez tous les hommes: je dois lui demander aussi où il faut chercher la vérité, car si c'est dans les livres, ils se contredisent tous: et enfin, s'il faut communiquer la vérité aux hommes; car dès qu'on la leur fait connoître, on se brouille avec eux. Voilà trois questions préalables auxquelles notre illustre président n'a pas pensé. Si le brame de Jagrenat peut me les résoudre, j'aurai la clef de toutes les sciences, et, ce qui vaut encore mieux, je vivrai en paix avec tout le monde.

C'est ainsi que le docteur raisonnoit avec lui-même. Après dix jours de marche, il arriva sur les bords du golfe du Bengale; il rencontra sur sa route quantité de gens qui revenoient de Jagrenat, tous enchantés de la science du chef des pandects qu'ils venoient de consulter. Le onzième jour, au soleil levant, il aperçut la fameuse pagode de Jagrenat, bâtie sur le bord de la mer, qu'elle sembloit dominer avec ses grands murs rouges et ses galeries, ses dômes et ses tourelles de marbre blanc. Elle s'élevoit au centre de neuf avenues d'arbres toujours verts, qui divergent vers autant de royaumes. Chacune de ces avenues est formée d'une espèce d'arbres différente, de palmiers arecs, de tecques, de cocotiers, de manguiers, de lataniers, d'arbres de camphre, de bambous, de badamiers, d'arbres de sandal, et se dirige vers Ceylan, Golconde, l'Arabie, la Perse, le Thibet, la Chine, le royaume d'Ava, celui de Siam,

et les îles de la mer des Indes. Le docteur arriva à la pagode par l'avenue de bambous qui côtoie le Gange et les îles enchantées de son embouchure. Cette pagode, quoique bâtie dans une plaine, est si élevée, que l'ayant aperçue le matin, il ne put s'y rendre que vers le soir. Il fut véritablement frappé d'admiration quand il considéra de près sa magnificence et sa grandeur. Ses portes de bronze étinceloient des rayons du soleil couchant; et les aigles planoient autour de son faite, qui se perdoit dans les nues. Elle étoit entourée de grands bassins de marbre blanc, qui réfléchissoient au fond de leurs eaux transparentes, ses dômes, ses galeries, et ses portes: tout autour régnoient de vastes cours, et des jardins environnés de grands bâtiments où logeoient les brames qui la deservoient.

Les pions du docteur coururent l'annoncer; et aussitôt une troupe de jeunes baya-

dères sortit d'un des jardins, et vint au-devant de lui en chantant et en dansant au son des tambours de basque. Elles avoient pour colliers des cordons de fleurs de mouris; et pour ceintures, des guirlandes de frangipanier. Le docteur, entouré de leurs parfums, de leurs danses, et de leur musique, s'avança jusqu'à la porte de la pagode, au fond de laquelle il aperçut, à la clarté de plusieurs lampes d'or et d'argent, la statue de Jagrenat, la septième incarnation de Brama, en forme de pyramide, sans pieds et sans mains, qu'il avoit perdus en voulant porter le monde pour le sauver (1). A ses pieds étoient prosternés, la face contre terre, des pénitents, dont les uns promettoient, à haute voix, de se faire accrocher, le jour de sa fête, à son char par les épaules, et les autres, de se faire étra-

(1) Voyez Kircher.

ser sous ses roues. Quoique le spectacle de ces fanatiques, qui pousoient de profonds gémissements en prononçant leurs horribles vœux, inspirât une sorte de terreur, le docteur se préparoit à entrer dans la pagode, lorsqu'un vieux brame, qui en gardoit la porte, l'arrêta, et lui demanda quel étoit le sujet qui l'amenoit. Lorsqu'il l'eut appris, il dit au docteur: « Qu'attendu sa
 « qualité de frangui, ou d'impur, il ne pou-
 « voit se présenter ni devant Jagrenat, ni
 « devant son grand-prêtre, qu'il n'eût été
 « lavé trois fois dans un des lavoirs du tem-
 « ple, et qu'il n'eût rien sur lui qui fût de
 « la dépouille d'aucun animal, mais sur-
 « tout ni poil de vache, parcequ'elle est
 « adorée des brames, ni poil de porc, par-
 « cequ'il leur est en horreur. — Comment
 « ferai-je donc? lui répondit le docteur.
 « J'apporte en présent, au chef des brames,
 « un tapis de Perse, de poil de chèvre d'An-
 « gora; et des étoffes de la Chine, qui sont

« de soie. — Toutes choses, repartit le bra-
 « me, offertes au temple de Jagrenat, ou à
 « son grand-prêtre, sont purifiées par le
 « don même; mais il n'en peut être ainsi de
 « vos habillements. » Il fallut donc que le
 docteur ôtât son surtout de laine d'Angle-
 terre, ses souliers de peau de chèvre, et son
 chapeau de castor. Ensuite le vieux brame
 l'ayant lavé trois fois, le revêtit d'une toile
 de coton couleur de sandal, et le condui-
 sit à l'entrée de l'appartement du chef des
 brames. Le docteur se préparoit à y entrer,
 tenant sous son bras le livre des questions
 de la Société royale, lorsque son introduc-
 teur lui demanda de quelle manière ce livre
 étoit couvert. « Il est relié en veau, répon-
 « dit le docteur. — Comment! dit le brame
 « hors de lui, ne vous ai-je pas prévenu que
 « la vache étoit adorée des brames? et vous
 « osez vous présenter devant leur chef avec
 « un livre couvert de la peau d'un veau! »
 Le docteur auroit été obligé d'aller se puri-

fier dans le Gange, s'il n'eût abrégé toute
 difficulté en présentant quelques pagodes
 ou pièces d'or à son introducteur. Il laissa
 donc le livre des questions dans son palan-
 quin; mais il s'en consolait en lui-même,
 en disant : « Au bout du compte, je n'ai
 « que trois questions à faire à ce docteur
 « indien. Je serai content s'il m'apprend
 « par quel moyen on doit chercher la vé-
 « rité, où on peut la trouver, et s'il faut la
 « communiquer aux hommes. »

Le vieux brame introduisit donc le doc-
 teur anglois, revêtu de sa toile de coton,
 nu-tête et nu-pieds, chez le grand-prêtre
 de Jagrenat, dans un vaste salon, soutenu
 par des colonnes de bois de sandal. Les
 murs en étoient verts, étant corroyés de
 stuc mêlé de bouze de vache, si brillant et
 si poli qu'on pouvoit s'y mirer. Le plancher
 étoit couvert de nattes très fines, de six
 pieds de long sur autant de large. Au fond
 du salon étoit une estrade, entourée d'une

balustrade de bois d'ébène, et sur cette estrade, on entrevoyoit, à travers un treillis de cannes d'Inde vernies en rouge, le vénérable chef des pandects avec sa barbe blanche, et trois fils de coton passés en bandoulière, suivant l'usage des brames. Il étoit assis sur un tapis jaune, les jambes croisées, dans un état d'immobilité si parfaite, qu'il ne remuoit pas même les yeux. Quelques uns de ses disciples chassoient les mouches autour de lui avec des éventails de queue de paon; d'autres brûloient, dans des cassolettes d'argent, des parfums de bois d'aloès; et d'autres jouoient du tympanon sur un mode très doux. Le reste, en grand nombre, parmi lesquels étoient des faquirs, des joguis, et des santons, étoit rangé sur plusieurs files, des deux côtés de la salle, dans un profond silence, les yeux fixés en terre, et les bras croisés sur la poitrine.

Le docteur voulut d'abord s'avancer jus-

qu'au chef des pandects pour lui faire son compliment; mais son introducteur le retint à neuf nattes de là, en lui disant que les omrahs, ou grands seigneurs indiens, n'alloient pas plus loin; que les rajahs, ou souverains de l'Inde, ne s'avançoient qu'à six nattes; les princes, fils du Mogol, à trois; et qu'on n'accordoit qu'au Mogol l'honneur d'approcher jusqu'au vénérable chef pour lui baiser les pieds.

Cependant plusieurs brames apportèrent, jusqu'au pied de l'estrade, le télescope, les chittes, les pièces de soie, et le tapis, que les gens du docteur avoient déposés à l'entrée de la salle; et le vieux brame y ayant jeté les yeux, sans donner aucune marque d'approbation, on les emporta dans l'intérieur des appartements.

Le docteur anglois alloit commencer un fort beau discours en langue indou, lorsque son introducteur le prévint qu'il devoit attendre que le grand-prêtre l'interrogeât.

Il le fit donc asseoir sur ses talons, les jambes croisées comme un tailleur, suivant l'usage du pays. Le docteur murmuroit en lui-même de tant de formalités; mais que ne fait-on pas pour trouver la vérité, après être venu la chercher aux Indes?

Dès que le docteur se fut assis, la musique se tut, et, après quelques moments d'un profond silence, le chef des pandects lui fit demander pourquoi il étoit venu à Jagrenat.

Quoique le grand-prêtre de Jagrenat eût parlé en langage indou assez distinctement pour être entendu d'une partie de l'assemblée, sa parole fut portée par un faquir qui la donna à un autre, et cet autre à un troisième, qui la rendit au docteur. Celui-ci répondit dans la même langue: « Qu'il étoit venu à Jagrenat consulter le chef des brames, sur sa grande réputation, pour savoir de lui par quel moyen on pourroit connoître la vérité. »

La réponse du docteur fut rapportée au chef des pandects par les mêmes interlocuteurs qui avoient été chargés de la demande. Il en fut ainsi du reste du colloque.

Le vieux chef des pandects, après s'être un peu recueilli, répondit: « La vérité ne se peut connoître que par le moyen des brames. » Alors toute l'assemblée s'inclina, en admirant la réponse de son chef.

« Où faut-il chercher la vérité? reprit assez vivement le docteur anglois? — Toute vérité, répondit le vieux docteur indien, est renfermée dans les quatre beths, écrits il y a cent vingt mille ans dans la langue hanscrit, dont les seuls brames ont l'intelligence. »

A ces mots, tout le salon retentit d'applaudissements.

Le docteur, reprenant son sang-froid, dit au grand-prêtre de Jagrenat: « Puisque Dieu a renfermé la vérité dans des livres dont l'intelligence n'est réservée qu'aux

« brames, il s'ensuit donc que Dieu en a
« interdit la connoissance à la plupart des
« hommes, qui ignorent même s'il existe
« des brames: or, si cela étoit, Dieu ne se-
« roit pas juste. »

« Brama l'a voulu ainsi, reprit le grand-
« prêtre. On ne peut rien opposer à la vo-
« lonté de Brama. » Les applaudissements
de l'assemblée redoublèrent. Dès qu'ils se
furent apaisés, l'Anglois proposa sa troi-
sième question: « Faut-il communiquer la
« vérité aux hommes? »

« Souvent, dit le vieux pandect, c'est
« prudence de la cacher à tout le monde;
« mais c'est un devoir de la dire aux bra-
« mes. »

« Comment! s'écria le docteur anglois en
« colère, il faut dire la vérité aux brames,
« qui ne la disent à personne! En vérité, les
« brames sont bien injustes. »

A ces mots, il se fit un tumulte épouvan-
table dans l'assemblée. Elle avoit entendu

sans murmurer taxer Dieu d'injustice, mais
il n'en fut pas de même quand elle s'enten-
dit appliquer ce reproche. Les pandects, les
faquirs, les santons, les joguis, les brames,
et leurs disciples, vouloient argumenter
tous à-la-fois contre le docteur anglois;
mais le grand-prêtre de Jagrenat fit cesser
le bruit en frappant des mains, et disant
d'une voix très distincte: « Les brames ne
« disputent point comme les docteurs de
« l'Europe. » Alors s'étant levé, il se retira
aux acclamations de toute l'assemblée, qui
murmuroit hautement contre le docteur,
et lui auroit peut-être fait un mauvais par-
ti, sans la crainte des Anglois, dont le cré-
dit est tout-puissant sur les bords du Gange.
Le docteur étant sorti du salon, son intro-
ducteur lui dit: « Notre très vénérable père
« vous auroit fait présenter, suivant l'usa-
« ge, le sorbet, le bétel, et les parfums;
« mais vous l'avez fâché. — Ce seroit à moi
« à me fâcher, reprit le docteur, d'avoir

« pris tant de peines inutiles. Mais de quoi
 « donc votre chef a-t-il à se plaindre? —
 « Comment! reprit l'introducteur, vous
 « voulez disputer contre lui! Ne savez-vous
 « pas qu'il est l'oracle des Indes, et que cha-
 « cun de ses paroles est un rayon d'intel-
 « ligence? — Je ne m'en serois jamais dou-
 « té, » dit le docteur en prenant son sur-
 tout, ses souliers, et son chapeau. Le temps
 étoit à l'orage, et la nuit s'approchoit; il
 demanda à la passer dans un des logements
 de la pagode; mais on lui refusa d'y cou-
 cher, à cause qu'il étoit frangui. Comme la
 cérémonie l'avoit fort altéré, il demanda à
 boire. On lui apporta de l'eau dans une
 gargoulette; mais dès qu'il y eût bu, on
 la cassa, parceque, comme frangui, il l'a-
 voit souillée en buvant à même. Alors le
 docteur, très piqué, appela ses gens, pro-
 sternés en adoration sur les degrés de la
 pagode; et, étant remonté dans son palan-
 quin, il se remit en route par l'allée des

bambous, le long de la mer, à l'entrée de
 la nuit, et sous un ciel couvert de nuages.
 Chemin faisant, il se disoit à lui-même:
 « Le proverbe indien est bien vrai: tout
 « Européen qui vient aux Indes gagne de
 « la patience, s'il n'en a pas; et il la perd,
 « s'il en a. Pour moi, j'ai perdu la mienne.
 « Comment! je ne pourrai savoir par quel
 « moyen on peut trouver la vérité, où il
 « faut la chercher, et s'il faut la communi-
 « quer aux hommes! L'homme est donc
 « condamné par toute la terre aux erreurs
 « et aux disputes: c'étoit bien la peine de
 « venir aux Indes consulter les brames! »

Pendant que le docteur raisonnoit ainsi
 dans son palanquin, il survint un de ces
 ouragans, qu'on appelle aux Indes un ty-
 phon. Le vent venoit de la mer, et faisant
 refluer les eaux du Gange, les brisoit en
 écume contre les îles de son embouchure.
 Il enleva de leurs rivages des colonnes de
 sable, et de leurs forêts des nuées de feuilles,

qu'il emportoit pêle-mêle à travers le fleuve et les campagnes, jusqu'au haut des airs. Quelquefois il s'engouffroit dans l'allée des bambous; et, quoique ces roseaux indiens fussent aussi élevés que les plus grands arbres, il les agitoit comme l'herbe des prairies. On voyoit, à travers les tourbillons de poussière et de feuilles, leur longue avenue tout ondoyante, dont une partie se renversoit à droite et à gauche jusqu'à terre, tandis que l'autre se relevoit en gémissant. Les gens du docteur, dans la crainte d'en être écrasés, ou d'être submergés par les eaux du Gange qui débordoient déjà leurs rivages, prirent leur chemin à travers les champs, en se dirigeant au hasard vers les hauteurs voisines. Cependant la nuit vint; et ils marchèrent depuis trois heures dans l'obscurité la plus profonde, ne sachant où ils alloient, lorsqu'un éclair, fendant les nues et blanchissant tout l'horizon, leur fit voir bien loin, sur leur droite, la pagode

de Jagrenat, les îles du Gange, la mer agitée, et tout près, devant eux, un petit vallon et un bois entre deux collines. Ils coururent s'y réfugier; et déjà le tonnerre faisoit entendre ses lugubres roulements, lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du vallon. Il étoit flanqué de rochers, et rempli de vieux arbres d'une grosseur prodigieuse. Quoique la tempête courbât leurs cimes avec d'horribles mugissements, leurs troncs monstrueux étoient inébranlables, comme les rochers qui les environnoient. Cette portion de forêt antique paroissoit l'asile du repos, mais il étoit difficile d'y pénétrer. Des rotins qui serpenoient à son orée, couvroient le pied de ces arbres, et des lianes, qui s'enlaçoient d'un tronc à l'autre, ne présentoient de tous côtés qu'un rempart de feuillages où paroissoient quelques cavernes de verdure, mais qui n'avoient point d'issue. Cependant les reispontes s'y étant ouvert un passage avec leurs sabres,

tous les gens de la suite y entrèrent avec le palanquin. Ils s'y croyoient à l'abri de l'orage, lorsque la pluie qui tomboit à verse forma autour d'eux mille torrents. Dans cette perplexité, ils aperçurent sous les arbres, dans le lieu le plus étroit du vallon, une lumière et une cabane. Le masalchi y courut pour allumer son flambeau; mais il revint un peu après, hors d'haleine, criant: « N'approchez pas d'ici, il y a un paria! » Aussitôt la troupe effrayée cria: « Un paria! un paria! » Le docteur, croyant que c'étoit quelque animal féroce, mit la main sur ses pistolets. « Qu'est-ce qu'un paria? » demanda-t-il à son porte-flambeau. — « C'est, lui répondit celui-ci, un homme qui n'a ni foi ni loi. — C'est, ajouta le chef des reispoutes, un Indien de caste si infâme, qu'il est permis de le tuer, si on en est seulement touché. Si nous entrons chez lui, nous ne pouvons, de neuf lunes, mettre le pied dans aucune pagode, et,

« pour nous purifier, il faudra nous baigner neuf fois dans le Gange, et nous faire laver autant de fois, de la tête aux pieds, d'urine de vache, par la main d'un brahme. » Tous les Indiens s'écrièrent: « Nous n'entrerons point chez un paria. — Comment, dit le docteur à son porte-flambeau, avez-vous su que votre compatriote étoit paria, c'est-à-dire sans foi ni loi? — C'est, répondit le porte-flambeau, que lorsque j'ai ouvert sa cabane, j'ai vu qu'il étoit couché avec son chien sur la même natte que sa femme, à laquelle il présentoit à boire dans une corne de vache. » Tous les gens de la suite du docteur répétèrent: « Nous n'entrerons point chez un paria. — Restez ici si vous voulez, leur dit l'Anglois; pour moi, toutes les castes de l'Inde me sont égales, lorsqu'il s'agit de me mettre à l'abri de la pluie. »

En disant ces mots, il sauta en bas de son palanquin, et, prenant sous son bras

son livre de questions avec son sac de nuit, et à la main ses pistolets et sa pipe, il s'en vint tout seul à la porte de la cabane. A peine il y eut frappé, qu'un homme d'une physionomie fort douce vint lui en ouvrir la porte, et s'éloigna de lui aussitôt, en lui disant : « Seigneur, je ne suis qu'un pauvre « paria, qui ne suis pas digne de vous recevoir; mais si vous jugez à propos de vous « mettre à l'abri chez moi, vous m'honorez beaucoup. — Mon frère, lui répondit « l'Anglois, j'accepte de bon cœur votre « hospitalité. » Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes sous son bras; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étoient à quelque distance de là sous un arbre, et leur dit : « Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez « moi, voilà des fruits enveloppés de leurs « écorces, que vous pouvez manger sans

« être souillés, et voilà du feu pour vous « sécher et vous préserver des tigres. Que « Dieu vous conserve! » Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur : « Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un « malheureux paria; mais, comme à votre « teint blanc et à vos habits, je vois que « vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous « n'aurez pas de répugnance pour les aliments que vous présentera votre pauvre « serviteur. » En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues, des pommes de crème, des ignames, des patates cuites sous la cendre, des bananes grillées, et un pot de riz accommodé au sucre et au lait de coco; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant, endormi près d'elle dans un berceau. « Homme « vertueux, lui dit l'Anglois, vous valez « beaucoup mieux que moi, puisque vous « faites du bien à ceux qui vous méprisent. « Si vous ne m'honorez pas de votre pré-

« sence sur cette même natte, je croirai que
 « vous me prenez moi-même pour un hom-
 « me méchant, et je sors à l'instant de votre
 « cabane, dussé-je être noyé par la pluie,
 « ou dévoré par les tigres. »

Le paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissoit du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane étoit inébranlable: outre qu'elle étoit dans le plus étroit du vallon, elle étoit bâtie sous un arbre de war ou figuier des banians, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre étoit si épais, qu'il n'y passoit pas une goutte de pluie; et, quoique l'ouragan fit entendre ses terribles rugissemens, entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer, qui sortoit par le milieu du toit, et la lumière de la lampe, n'étoient pas

même agitées. Le docteur admiroit autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des éléments. Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormoit dans son berceau; sa mère le berçoit avec son pied, tandis qu'elle s'amusoit à lui faire un collier avec des pois d'angole rouges et noirs. Le père jetoit alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien prenoit part au bonheur commun; couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvroit de temps en temps les yeux, et soupiroit en regardant son maître.

Dès que l'Anglois eut cessé de manger, le paria lui présenta un charbon de feu pour allumer sa pipe; et, ayant pareillement allumé la sienne, il fit un signe à sa femme, qui apporta sur la natte deux tasses de coco, et une grandealebasse pleine de punch, qu'elle avoit préparé, pendant le souper, avec de l'eau, de l'arrack,

du jus de citron, et du jus de canne de sucre.

Pendant qu'ils fumoient et buvoient alternativement, le docteur dit à l'Indien :
 « Je vous crois un des hommes les plus heu-
 « reux que j'aie jamais rencontrés, et par
 « conséquent un des plus sages. Permettez-
 « moi de vous faire quelques questions.
 « Comment êtes-vous si tranquille au mi-
 « lieu d'un si terrible orage? Vous n'êtes
 « cependant à couvert que par un arbre,
 « et les arbres attirent la foudre. — Jamais,
 « répondit le paria, la foudre n'est tombée
 « sur un figuier des banians. — Voilà qui
 « est fort curieux, reprit le docteur; c'est
 « sans doute parceque cet arbre a une élec-
 « tricité négative, comme le laurier. — Je
 « ne vous comprends pas, repartit le paria;
 « mais ma femme croit que c'est parceque
 « le dieu Brama se mit un jour à l'abri sous
 « son feuillage: pour moi, je pense que
 « Dieu, dans ces climats orageux, ayant

« donné au figuier des banians un feuillage
 « fort épais et des arcades pour y mettre les
 « hommes à l'abri de l'orage, il ne permet
 « pas qu'ils y soient atteints du tonnerre.
 « — Votre réponse est bien religieuse, repar-
 « tit le docteur. Ainsi, c'est votre confiance
 « en Dieu qui vous tranquillise. La con-
 « science rassure mieux que la science. Di-
 « tes-moi, je vous prie, de quelle secte vous
 « êtes; car vous n'êtes d'aucune de celles des
 « Indes, puisque aucun Indien ne veut
 « communiquer avec vous. Dans la liste
 « des castes savantes que je devois consul-
 « ter sur ma route, je n'y ai point trouvé
 « celle des parias. Dans quel canton de
 « l'Inde est votre pagode? — Par-tout, ré-
 « pondit le paria: ma pagode, c'est la na-
 « ture; j'adore son auteur au lever du so-
 « leil, et je le bénis à son coucher. Instruit
 « par le malheur, jamais je ne refuse mon
 « secours à un plus malheureux que moi. Je
 « tâche de rendre heureux ma femme, mon

« enfant, et même mon chat et mon chien.
 « J'attends la mort à la fin de ma vie,
 « comme un doux sommeil à la fin du
 « jour. — Dans quel livre avez-vous puisé
 « ces principes? demanda le docteur. —
 « Dans la nature, répondit l'Indien; je n'en
 « connois pas d'autre. — Ah! c'est un grand
 « livre, dit l'Anglois: mais qui vous a appris
 « à y lire? — Le malheur, reprit le paria:
 « étant d'une caste réputée infame dans
 « mon pays, ne pouvant être Indien, je
 « me suis fait homme; repoussé par la so-
 « ciété, je me suis réfugié dans la nature.
 « — Mais dans votre solitude vous avez au
 « moins quelques livres, reprit le docteur.
 « — Pas un seul, dit le paria; je ne sais même
 « ni lire ni écrire. — Vous vous êtes épargné
 « bien des doutes, dit le docteur en se frot-
 « tant le front. Pour moi, j'ai été envoyé
 « d'Angleterre, ma patrie, pour chercher
 « la vérité chez les savants de quantité de
 « nations, afin d'éclairer les hommes et de

« les rendre plus heureux; mais, après bien
 « des recherches vaines et des disputes fort
 « graves, j'ai conclu que la recherche de la
 « vérité étoit une folie, parce que, quand
 « on la trouveroit, on ne sauroit à qui la
 « dire sans se faire beaucoup d'ennemis. Par-
 « lez-moi sincèrement, ne pensez-vous pas
 « comme moi? — Quoique je ne sois qu'un
 « ignorant, répondit le paria, puisque vous
 « me permettez de dire mon avis, je pense
 « que tout homme est obligé de chercher la
 « vérité pour son propre bonheur; autre-
 « ment, il sera avare, ambitieux, supersti-
 « tieux, méchant, anthropophage même,
 « suivant les préjugés ou les intérêts de
 « ceux qui l'auront élevé.»

Le docteur, qui pensoit toujours aux trois
 questions qu'il avoit proposées au chef des
 pandects, fut ravi de la réponse du paria.
 « Puisque vous croyez, lui dit-il, que tout
 « homme est obligé de chercher la vérité,
 « dites-moi donc d'abord de quel moyen on

« doit se servir pour la trouver ; car nos
 « sens nous trompent, et notre raison nous
 « égare encore davantage. La raison dif-
 « fère presque chez tous les hommes; elle
 « n'est, je crois, au fond, que l'intérêt par-
 « ticulier de chacun d'eux : voilà pourquoi
 « elle est si variable par toute la terre. Il
 « n'y a pas deux religions, deux nations,
 « deux tribus, deux familles, que dis-je?
 « il n'y a pas deux hommes qui pensent de
 « la même manière. Avec quel sens donc
 « doit-on chercher la vérité, si celui de l'in-
 « telligence n'y peut servir? — Je crois, ré-
 « pondit le paria, que c'est avec un cœur
 « simple. Les sens et l'esprit peuvent se
 « tromper; mais un cœur simple, encore
 « qu'il puisse être trompé, ne trompe ja-
 « mais. »

« — Votre réponse est profonde, dit le
 « docteur. Il faut d'abord chercher la vérité
 « avec son cœur, et non avec son esprit. Les
 « hommes sentent tous de la même manière,

« et ils raisonnent différemment, parceque
 « les principes de la vérité sont dans la na-
 « ture, et que les conséquences qu'ils en
 « tirent sont dans leurs intérêts. C'est donc
 « avec un cœur simple qu'on doit chercher
 « la vérité, car un cœur simple n'a jamais
 « feint d'entendre ce qu'il n'entendoit pas,
 « et de croire ce qu'il ne croyoit pas. Il n'aide
 « point à se tromper, ni à tromper ensuite
 « les autres : ainsi un cœur simple, loin
 « d'être foible comme ceux de la plupart
 « des hommes séduits par leurs intérêts, est
 « fort, et tel qu'il convient pour chercher
 « la vérité et pour la garder. — Vous avez
 « développé mon idée bien mieux que je
 « n'aurois fait, reprit le paria. La vérité est
 « comme la rosée du ciel; pour la conserver
 « pure, il faut la recueillir dans un vase
 « pur. »

« — C'est fort bien dit, homme sincère,
 « reprit l'Anglois; mais le plus difficile reste
 « à trouver. Où faut-il chercher la vérité?

« Un cœur simple dépend de nous, mais la
 « vérité dépend des autres hommes. Où la
 « trouvera-t-on, si ceux qui nous environ-
 « nent sont séduits par leurs préjugés, ou
 « corrompus par leurs intérêts, comme ils
 « le sont pour la plupart? J'ai voyagé chez
 « beaucoup de peuples; j'ai fouillé leurs bi-
 « bliothèques, j'ai consulté leurs docteurs,
 « et je n'ai trouvé par-tout que contradic-
 « tions, doutes et opinions, mille fois plus
 « variés que leurs langages. Si donc on ne
 « trouve pas la vérité dans les plus célèbres
 « dépôts des connoissances humaines, où
 « faudra-t-il l'aller chercher? à quoi servira
 « d'avoir un cœur simple parmi des hommes
 « qui ont l'esprit faux et le cœur corrompu?
 « — La vérité me seroit suspecte, répondit
 « le paria, si elle ne venoit à moi que par le
 « moyen des hommes: ce n'est point parmi
 « eux qu'il faut la chercher, c'est dans la na-
 « ture. La nature est la source de tout ce qui
 « existe; son langage n'est point inintelligi-

« ble et variable, comme celui des hommes
 « et de leurs livres. Les hommes font des
 « livres, mais la nature fait des choses. Fon-
 « der la vérité sur un livre, c'est comme si
 « on la fondeoit sur un tableau, ou sur une
 « statue, qui ne peut intéresser qu'un pays,
 « et que le temps altère chaque jour. Tout
 « livre est l'art d'un homme, mais la nature
 « est l'art de Dieu. »

« — Vous avez bien raison, reprit le doc-
 « teur, la nature est la source des vérités
 « naturelles; mais où est, par exemple, la
 « source des vérités historiques, si ce n'est
 « dans les livres? Comment donc s'assurer
 « aujourd'hui de la vérité d'un fait arrivé il
 « y a deux mille ans? Ceux qui nous l'ont
 « transmis étoient-ils sans préjugés, sans
 « esprit de parti? avoient-ils un cœur sim-
 « ple? D'ailleurs, les livres mêmes qui nous
 « le transmettent n'ont-ils pas besoin de co-
 « pistes, d'imprimeurs, de commentateurs,
 « de traducteurs; et tous ces gens-là n'altè-

« rent-ils pas plus ou moins la vérité? Com-
 « me vous le dites fort bien, un livre n'est
 « que l'art d'un homme. Il faut donc renon-
 « cer à toute vérité historique, puisqu'elle
 « ne peut nous parvenir que par le moyen
 « des hommes, sujets à l'erreur. — Qu'im-
 « porte à notre bonheur, dit l'Indien, l'his-
 « toire des choses passées? L'histoire de ce
 « qui est, est l'histoire de ce qui a été et de
 « ce qui sera. »

« — Fort bien, dit l'Anglois; mais vous
 « conviendrez que les vérités morales sont
 « nécessaires au bonheur du genre humain.
 « Comment donc les trouver dans la na-
 « ture? Les animaux s'y font la guerre, s'en-
 « tretuent et se dévorent; les éléments mé-
 « mes combattent contre les éléments : les
 « hommes en agiront-ils de même entre eux?
 « — Oh! non, répondit le bon paria; mais
 « chaque homme trouvera la règle de sa
 « conduite dans son propre cœur, si son
 « cœur est simple. La nature y a mis cette

« loi: Ne faites pas aux autres ce que vous ne
 « voudriez pas que les autres vous fissent. —
 « Il est vrai, reprit le docteur, elle a réglé
 « les intérêts du genre humain sur les nô-
 « tres; mais les vérités religieuses, comment
 « les découvrira-t-on parmi tant de tradi-
 « tions et de cultes qui divisent les nations?
 « — Dans la nature même, répondit le pa-
 « ria; si nous la considérons avec un cœur
 « simple, nous y verrons Dieu dans sa puis-
 « sance, son intelligence, et sa bonté; et,
 « comme nous sommes foibles, ignorants,
 « et misérables, en voilà assez pour nous
 « engager à l'adorer, à le prier, et à l'aimer
 « toute notre vie sans disputer. »

« — Admirablement! répartit l'Anglois.
 « Mais maintenant, dites-moi, quand on a
 « découvert une vérité, faut-il en faire part
 « aux autres hommes? Si vous la publiez,
 « vous serez persécuté par une infinité de
 « gens qui vivent de l'erreur contraire, en
 « assurant que cette erreur même est la vé-

« rité, et que tout ce qui tend à la détruire
 « est l'erreur elle-même. — Il faut, répon-
 « dit le paria, dire la vérité aux hommes
 « qui ont le cœur simple, c'est-à-dire aux
 « gens de bien qui la cherchent, et non aux
 « méchants qui la repoussent. La vérité est
 « une perle fine, et le méchant un crocodile
 « qui ne peut la mettre à ses oreilles, parce-
 « qu'il n'en a pas. Si vous jetez une perle
 « à un crocodile, au lieu de s'en parer, il
 « voudra la dévorer; il se cassera les dents,
 « et de fureur il se jettera sur vous. »

« — Il ne me reste qu'une objection à vous
 « faire, dit l'Anglois, c'est qu'il s'ensuit de
 « ce que vous venez de dire, que les hommes
 « sont condamnés à l'erreur, quoique la vé-
 « rité leur soit nécessaire; car, puisqu'ils
 « persécutent ceux qui la leur disent, quel
 « est le docteur qui osera les instruire? —
 « Celui, répondit le paria, qui persécute
 « lui-même les hommes pour la leur ap-
 « prendre : le malheur. — Oh! pour cette

« fois, homme de la nature, reprit l'Anglois,
 « je crois que vous vous trompez. Le mal-
 « heur jette les hommes dans la supersti-
 « tion; il abat le cœur et l'esprit. Plus les
 « hommes sont misérables, plus ils sont
 « vils, crédules, et rampants. — C'est qu'ils
 « ne sont pas assez malheureux, repartit le
 « paria. Le malheur ressemble à la mon-
 « tagne Noire de Bember, aux extrémités
 « du royaume brûlant de Lahor : tant que
 « vous la montez, vous ne voyez devant
 « vous que de stériles rochers; mais, quand
 « vous êtes au sommet, vous apercevez le
 « ciel sur votre tête, et à vos pieds le royau-
 « me de Cachemire. »

« — Charmante et juste comparaison! re-
 « prit le docteur : chacun, en effet, a dans
 « la vie sa montagne à grimper. La vôtre,
 « vertueux solitaire, a dû être bien rude,
 « car vous êtes élevé par-dessus tous les
 « hommes que je connois. Vous avez donc
 « été bien malheureux? Mais, dites-moi

« d'abord, pourquoi votre caste est-elle si
 « avilie dans l'Inde, et celle des brames si
 « honorée? Je viens de chez le supérieur de
 « la pagode de Jagrenat, qui ne pense pas
 « plus que son idole, et qui se fait adorer
 « comme un dieu. — C'est, répondit le pa-
 « ria, parceque les brames disent que, dans
 « l'origine, ils sont sortis de la tête du dieu
 « Brama, et que les parias sont descendus
 « de ses pieds. Ils ajoutent de plus qu'un
 « jour Brama, en voyageant, demanda à
 « manger à un paria, qui lui présenta de
 « la chair humaine: depuis cette tradition,
 « leur caste est honorée, et la nôtre est
 « maudite dans toute l'Inde. Il ne nous
 « est pas permis d'approcher des villes, et
 « tout naïre ou reispoute peut nous tuer,
 « si nous l'approchons seulement à la por-
 « tée de notre haleine. — Par saint George,
 « s'écria l'Anglois, voilà qui est bien fou et
 « bien injuste! Comment les brames ont-ils
 « pu persuader une pareille sottise aux In-

« diens? — **E**n la leur apprenant dès l'en-
 « fance, dit le paria, et en la leur répétant
 « sans cesse: les hommes s'instruisent com-
 « me les perroquets. — Infortuné! dit l'An-
 « glois, comment avez-vous fait pour vous
 « tirer de l'abyme de l'infamie où les brames
 « vous avoient jeté en naissant. Je ne trouve
 « rien de plus désespérant pour un homme
 « que de le rendre vil à ses propres yeux:
 « c'est lui ôter la première des consolations;
 « car la plus sûre de toutes, est celle qu'on
 « trouve à rentrer dans soi-même. »

« — Je me suis dit d'abord, reprit le paria:
 « L'histoire du dieu Brama est-elle bien
 « vraie? Il n'y a que les brames, intéressés
 « à se donner une origine céleste, qui la
 « racontent. Ils ont sans doute imaginé
 « qu'un paria avoit voulu rendre Brama
 « anthropophage, pour se venger des pa-
 « rias, qui refusoient de croire ce qu'ils dé-
 « bitoient de leur sainteté. Après cela, je
 « me suis dit: Supposons que ce fait soit

« vrai; Dieu est juste, il ne peut rendre
 « toute une caste coupable du crime d'un
 « de ses membres, lorsque la caste n'y a pas
 « participé. Mais en supposant que toute la
 « caste des parias ait pris part à ce crime,
 « leurs descendants n'en ont pas été com-
 « plices. Dieu ne punit pas plus dans les
 « enfants les fautes de leurs aïeux qu'ils
 « n'ont jamais vus, qu'il ne puniroit dans
 « les aïeux les fautes de leurs petits-enfants
 « qui ne sont pas encore nés. Mais suppo-
 « sons encore que j'aie part aujourd'hui à
 « la punition d'un paria, perfide envers son
 « dieu, il y a des milliers d'années, sans
 « avoir eu part à son crime; est-ce que quel-
 « que chose pourroit subsister, haï de Dieu,
 « sans être détruit aussitôt? Si j'étois mau-
 « dit de Dieu, rien de ce que je planterois
 « ne réussiroit. Enfin, je me dis: Je sup-
 « pose que je sois haï de Dieu, qui me fait
 « du bien, je veux tâcher de me rendre
 « agréable à lui, en faisant, à son exem-

« ple, du bien à ceux que je devrois haïr. »
 « —Mais, lui demanda l'Anglois, comment
 « faisiez-vous pour vivre, étant repoussé de
 « tout le monde? — D'abord, dit l'Indien,
 « je me dis: Si tout le monde est ton ennemi,
 « sois à toi-même ton ami. Ton malheur
 « n'est pas au-dessus des forces d'un hom-
 « me. Quelque grande que soit la pluie,
 « un petit oiseau n'en reçoit qu'une goutte
 « à-la-fois. J'allois dans les bois et le long
 « des rivières chercher à manger, mais je
 « n'y recueillois le plus souvent que quelque
 « fruit sauvage, et j'avois à craindre les
 « bêtes féroces: ainsi je connus que la na-
 « ture n'avoit presque rien fait pour l'hom-
 « me seul, et qu'elle avoit attaché mon exi-
 « stence à cette même société qui me rejetoit
 « de son sein. Je fréquentai alors les champs
 « abandonnés, qui sont en grand nombre
 « dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours
 « quelque plante comestible qui avoit sur-
 « vécu à la ruine de ses cultivateurs. Je

« voyageois ainsi de province en province,
 « assuré de trouver par-tout ma subsistance
 « dans les débris de l'agriculture. Quand
 « je trouvois les semences de quelque végé-
 « tal utile, je les ressemois, en disant : Si ce
 « n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres.
 « Je me trouvois moins misérable en voyant
 « que je pouvois faire quelque bien. Il y avoit
 « une chose que je désirois passionnément,
 « c'étoit d'entrer dans quelques villes. J'ad-
 « mirois de loin leurs remparts et leurs
 « tours, le concours prodigieux de barques
 « sur leurs rivières, et de caravanes sur leurs
 « chemins, chargées de marchandises qui y
 « abordoient de tous les points de l'horizon ;
 « les troupes de gens de guerre, qui y ve-
 « noient monter la garde du fond des pro-
 « vinces ; les marches des ambassadeurs
 « avec leurs suites nombreuses, qui y arri-
 « voient des royaumes étrangers pour y
 « notifier des événements heureux, ou pour
 « y faire des alliances. Je m'approchois le

« plus qu'il m'étoit permis de leurs ave-
 « nues, contemplant avec étonnement les
 « longues colonnes de poussière que tant
 « de voyageurs y faisoient lever, et je tres-
 « saillois de désir à ce bruit confus qui sort
 « des grandes villes, et qui, dans les cam-
 « pagnes, ressemble au murmure des flots
 « qui se brisent sur les rivages de la mer. Je
 « me disois : Une congrégation d'hommes
 « de tant d'états différents, qui mettent en
 « commun leur industrie, leurs richesses,
 « et leur joie, doit faire d'une ville un sé-
 « jour de délices. Mais, s'il ne m'est pas per-
 « mis d'en approcher pendant le jour, qui
 « m'empêche d'y entrer pendant la nuit ?
 « Une foible souris, qui a tant d'ennemis,
 « va et vient où elle veut à la faveur des té-
 « nèbres ; elle passe de la cabane du pauvre
 « dans le palais des rois. Pour jouir de la
 « vie, il lui suffit de la lumière des étoiles ;
 « pourquoi me faut-il celle du soleil ? C'é-
 « toit aux environs de Delhi que je faisois

« ces réflexions; elles m'enhardirent au
 « point que j'entrai dans la ville avec la
 « nuit; j'y pénétrai par la porte de Lahor.
 « D'abord, je parcourus une longue rue so-
 « litaire, formée, à droite et à gauche, des
 « maisons bordées de terrasses, portées par
 « des arcades, où sont les boutiques des
 « marchands. De distance à autre, je ren-
 « controis de grands caravanserais bien
 « fermés, et de vastes bazars ou marchés,
 « où régnoit le plus grand silence. En ap-
 « prochant de l'intérieur de la ville, je tra-
 « versai le superbe quartier des omrahs,
 « rempli de palais et de jardins situés le
 « long de Gemna. Tout y retentissoit du
 « bruit des instruments et des chansons des
 « bayadères, qui dansoient sur les bords du
 « fleuve à la lueur des flambeaux. Je me
 « présentai à la porte d'un jardin pour jouir
 « d'un si doux spectacle, mais j'en fus re-
 « poussé par des esclaves, qui en chassoient
 « les misérables à coups de bâton. En m'é-

« loignant du quartier des grands, je pas-
 « sai près de plusieurs pagodes de ma reli-
 « gion, où un grand nombre d'infortunés,
 « prosternés à terre, se livroient aux lar-
 « mes. Je me hâtai de fuir à la vue de ces
 « monuments de la superstition et de la
 « terreur. Plus loin, les voix perçantes des
 « mollahs, qui annonçoient du haut des
 « airs les heures de la nuit, m'apprirent que
 « j'étois au pied des minarets d'une mos-
 « quée. Près de là étoient les factoreries des
 « Européens avec leurs pavillons, et des gar-
 « diens qui crioient sans cesse : *kaber-dar!*
 « prenez garde à vous! Je côtoyai ensuite
 « un grand bâtiment, que je reconnus pour
 « une prison, au bruit des chaînes et aux
 « gémissements qui en sortoient. J'enten-
 « dis bientôt les cris de la douleur dans un
 « vaste hôpital, d'où l'on sortoit des chariots
 « pleins de cadavres. Chemin faisant, je ren-
 « contrai des voleurs qui fuyoient le long
 « des rues, des patrouilles de gardes qui cou-
 « roient.

« roient après eux; des groupes de men-
 « diants, qui, malgré les coups de rotin,
 « sollicitoient aux portes des palais quel-
 « ques débris de leurs festins; et par-tout
 « des femmes qui se prostituoient publique-
 « ment pour avoir de quoi vivre. Enfin,
 « après une longue marche dans la même
 « rue, je parvins à une place immense, qui
 « entoure la forteresse habitée par le grand-
 « mogol. Elle étoit couverte de tentes des
 « rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs
 « escadrons, distingués les uns des autres
 « par des flambeaux, des étendards, et de
 « longues cannes terminées par des queues
 « de vaches du Thibet. Un large fossé plein
 « d'eau, et hérissé d'artillerie, faisoit, com-
 « me la place, le tour de la forteresse. Je
 « considérois, à la clarté des feux de la
 « garde, les tours du château qui s'élevoient
 « jusqu'aux nues, et la longueur de ses rem-
 « parts qui se perdoient dans l'horizon. J'au-
 « rois bien voulu y pénétrer; mais de grands

« korahs ou fouets, suspendus à des po-
 « teaux, m'ôtèrent même le désir de mettre
 « le pied dans la place. Je me tins donc à
 « une de ses extrémités, auprès de quelques
 « nègres esclaves, qui me permirent de me
 « reposer auprès d'un feu autour duquel ils
 « étoient assis. De là je considérai avec ad-
 « miration le palais impérial, et je me dis:
 « C'est donc ici que demeure le plus heu-
 « reux des hommes! C'est pour son obéis-
 « sance, que tant de religions prêchent;
 « pour sa gloire, que tant d'ambassadeurs
 « arrivent; pour ses trésors, que tant de
 « provinces s'épuisent; pour ses voluptés,
 « que tant de caravanes voyagent; et pour
 « sa sûreté, que tant d'hommes armés veil-
 « lent en silence.»

« Pendant que je faisois ces réflexions,
 « de grands cris de joie se firent entendre
 « dans toute la place, et je vis passer huit
 « chameaux décorés de banderoles. J'appris
 « qu'ils étoient chargés de têtes de rebelles,

« que les généraux du Mogol lui envoyoi-
 « de la province du Décan, où un de ses fils,
 « qu'il en avoit nommé gouverneur, lui fai-
 « soit la guerre depuis trois ans. Un peu
 « après arriva, à bride abattue, un cour-
 « rier monté sur un dromadaire; il venoit
 « annoncer la perte d'une ville frontière de
 « l'Inde, par la trahison d'un de ses com-
 « mandants, qui l'avoit livrée au roi de
 « Perse. A peine ce courrier étoit passé,
 « qu'un autre, envoyé par le gouverneur
 « du Bengale, vint apporter la nouvelle que
 « des Européens, auxquels l'empereur avoit
 « accordé, pour le bien du commerce, un
 « comptoir à l'embouchure du Gange, y
 « avoient bâti une forteresse, et s'y étoient
 « emparés de la navigation du fleuve. Quel-
 « ques moments après l'arrivée de ces deux
 « courriers, on vit sortir du château un
 « officier, à la tête d'un détachement des
 « gardes. Le Mogol lui avoit ordonné d'al-
 « ler dans le quartier des omrahs, et d'en

« amener trois des principaux, chargés de
 « chaînes, accusés d'être d'intelligence avec
 « les ennemis de l'état. Il avoit fait arrêter
 « la veille un mollah, qui faisoit dans ses
 « sermons l'éloge du roi de Perse, et disoit
 « hautement que l'empereur des Indes étoit
 « infidèle, parceque, contre la loi de Maho-
 « met, il buvoit du vin. Enfin, on assuroit
 « qu'il venoit de faire étrangler et jeter dans
 « la Gemna une de ses femmes, et deux ca-
 « pitaines de sa garde, convaincus d'avoir
 « trempé dans la rébellion de son fils. Pen-
 « dant que je réfléchissois sur ces tragiques
 « événements, une longue colonne de feu
 « s'éleva tout-à-coup des cuisines du sérail;
 « ses tourbillons de fumée se confondoient
 « avec les nuages, et sa lueur rouge éclai-
 « roit les tours de la forteresse, ses fossés,
 « la place, les minarets des mosquées, et
 « s'étendoit jusqu'à l'horizon. Aussitôt les
 « grosses timbales de cuivre, et les karnas
 « ou grands haut-bois de la garde, sonnè-

«rèrent l'alarme avec un bruit épouvanta-
 «ble: des escadrons de cavalerie se répan-
 «dirent dans la ville, enfonçant les portes
 «des maisons voisines du château, et for-
 «çant, à grands coups de korahs, leurs
 «habitants d'accourir au feu. J'éprouvai
 «aussi moi-même combien le voisinage
 «des grands est dangereux aux petits. Les
 «grands, comme le feu, qui brûle
 «même ceux qui lui jettent de l'encens, s'ils
 «s'en approchent de trop près. Je voulus
 «m'échapper; mais toutes les avenues de
 «la place étoient fermées. Il m'eût été im-
 «possible d'en sortir, si, par la providence
 «de Dieu, le côté où je m'étois mis n'eût été
 «celui du sérail. Comme les eunuques en
 «déménageoient les femmes sur des élé-
 «phants, ils facilitèrent mon évasion; car
 «si par-tout les gardes obligeoient, à coups
 «de fouet, les hommes de venir au secours
 «du château, les éléphants, à coups de
 «trompe, les forçoient de s'en éloigner.

«Ainsi, tantôt poursuivi par les uns, tan-
 «tôt repoussé par les autres, je sortis de cet
 «affreux chaos; et, à la clarté de l'incen-
 «die, je gagnai l'autre extrémité du fau-
 «bourg, où, sous des huttes, loin des grands,
 «le peuple reposoit en paix de ses travaux.
 «Ce fut là que je commençai à respirer. Je
 «me dis: J'ai donc vu une ville! j'ai vu la
 «demeure des maîtres des nations! Oh! de
 «combien de maîtres ne sont-ils pas eux-
 «mêmes les esclaves! Ils obéissent, jusques
 «dans le temps du repos, aux voluptés, à
 «l'ambition, à la superstition, à l'avarice:
 «ils ont à craindre, même dans le som-
 «meil, une foule d'êtres misérables et mal-
 «faisants dont ils sont entourés, des vo-
 «leurs, des mendiants, des courtisanes,
 «des incendiaires, et jusqu'à leurs soldats,
 «leurs grands, et leurs prêtres. Que doit-ce
 «être d'une ville pendant le jour, si elle est
 «ainsi troublée pendant la nuit? Les maux
 «de l'homme croissent avec ses jouissances:

« combien l'empereur, qui les réunit toutes,
 « n'est-il pas à plaindre! Il a à redouter les
 « guerres civiles et étrangères, et les objets
 « mêmes qui font sa consolation et sa dé-
 « fense, ses généraux, ses gardes, ses mol-
 « lats, ses femmes, et ses enfants. Les fossés
 « de sa forteresse ne sauroient arrêter les
 « fantômes de la superstition; ni ses élé-
 « phants si bien dressés, repousser loin de
 « lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains
 « rien de tout cela: aucun tyran n'a d'em-
 « pire ni sur mon corps, ni sur mon ame.
 « Je puis servir Dieu suivant ma conscience,
 « et je n'ai rien à redouter d'aucun homme,
 « si je ne me tourmente moi-même: en vé-
 « rité, un paria est moins malheureux qu'un
 « empereur. En disant ces mots, les larmes
 « me vinrent aux yeux; et, tombant à ge-
 « noux, je remerciai le ciel, qui, pour m'ap-
 « prendre à supporter mes maux, m'en
 « avoit démontré de plus intolérables que
 « les miens.

« Depuis ce temps, je n'ai fréquenté dans
 « Delhi que les faubourgs. De là je voyois
 « les étoiles éclairer les habitations des hom-
 « mes et se confondre avec leurs feux, com-
 « me si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un
 « même domaine. Quand la lune venoit
 « éclairer ce paysage, j'y apercevois d'au-
 « tres couleurs que celles du jour. J'admi-
 « rois les tours, les maisons, et les arbres,
 « à-la-fois argentés et couverts de crêpes,
 « qui se reflétoient au loin dans les eaux de
 « la Gemna. Je parcourois en liberté de
 « grands quartiers solitaires et silencieux,
 « et il me sembloit alors que toute la ville
 « étoit à moi. Cependant l'humanité m'y
 « auroit refusé une poignée de riz, tant la
 « religion m'y avoit rendu odieux! Ne pou-
 « vant donc trouver à vivre parmi les vi-
 « vants, j'en cherchois parmi les morts;
 « j'allois dans les cimetières manger sur les
 « tombeaux les mets offerts par la piété des
 « parents. C'étoit dans ces lieux que j'ai-

« mois à réfléchir. Je me disois : C'est ici la
 « ville de la paix ; ici, ont disparu la puis-
 « sance et l'orgueil ; ici, l'innocence et la
 « vertu sont en sûreté ; ici, sont mortes
 « toutes les craintes de la vie, même celle
 « de mourir : c'est ici l'hôtellerie où pour
 « toujours le charretier a dételé, et où le
 « paria repose. Dans ces pensées, je trou-
 « vois la mort desirable, et je venois à mé-
 « priser la terre. Je considérois l'orient d'où
 « sortoit à chaque instant une multitude
 « d'étoiles. Quoique leurs destins me fus-
 « sent inconnus, je sentois qu'ils étoient
 « liés avec ceux des hommes, et que la na-
 « ture qui a fait ressortir à leurs besoins
 « tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avoit
 « au moins attaché ceux qu'elle offroit à
 « leur vue. Mon ame s'élevoit donc dans le
 « firmament avec les astres ; et lorsque
 « l'aurore venoit joindre à leurs douces et
 « éternelles clartés ses teintes de rose, je
 « me croyois aux portes du ciel. Mais dès

« que ses feux doroiert les sommets des
 « pagodes, je disparoissois comme une om-
 « bre ; j'allois, loin des hommes, me re-
 « poser dans les champs au pied d'un ar-
 « bre, où je m'endormois au chant des
 « oiseaux. »

« — Homme sensible et infortuné, dit l'An-
 « glois, votre récit est bien touchant : croyez-
 « moi, la plupart des villes ne méritent d'é-
 « tre vues que la nuit. Après tout, la na-
 « ture a des beautés nocturnes qui ne sont
 « pas les moins touchantes ; un poète fa-
 « meux de mon pays n'en a pas célébré
 « d'autres. Mais, dites-moi, comment enfin
 « avez-vous fait pour vous rendre heureux
 « à la lumière du jour ? »

« — C'étoit déjà beaucoup d'être heureux
 « la nuit, reprit l'Indien ; la nature ressemble
 « à une belle femme, qui, pendant le jour,
 « ne montre au vulgaire que les beautés de
 « son visage, et qui, pendant la nuit, en
 « dévoile de secrètes à son amant. Mais si

« la solitude a ses jouissances, elle a ses pri-
 « vations; elle paroît à l'infortuné un port
 « tranquille, d'où il voit s'écouler les pas-
 « sions des autres hommes sans en être
 « ébranlé; mais, pendant qu'il se félicite
 « de son immobilité, le temps l'entraîne
 « lui-même. On ne jette point l'ancre dans
 « le fleuve de la vie; il emporte également
 « celui qui lutte contre son cours et celui
 « qui s'y abandonne, le sage comme l'in-
 « sensé; et tous deux arrivent à la fin de
 « leurs jours, l'un après en avoir abusé, et
 « l'autre sans en avoir joui. Je ne voulois
 « pas être plus sage que la nature, ni trou-
 « ver mon bonheur hors des lois qu'elle a
 « prescrites à l'homme. Je desirois sur-tout
 « un ami à qui je pusse communiquer mes
 « plaisirs et mes peines. Je le cherchai long-
 « temps parmi mes égaux; mais je n'y vis
 « que des envieux. Cependant j'en trouvai
 « un sensible, reconnoissant, fidèle, et in-
 « accessible aux préjugés; à la vérité, ce

« n'étoit pas dans mon espèce, mais dans
 « celle des animaux, c'étoit ce chien que
 « vous voyez. On l'avoit exposé, tout petit,
 « au coin d'une rue, où il étoit près de
 « mourir de faim. Il me toucha de com-
 « passion; je l'élevai: il s'attacha à moi, et
 « j'en fis un compagnon inséparable. Ce
 « n'étoit pas assez: il me falloit un ami
 « plus malheureux qu'un chien, qui con-
 « nût tous les maux de la société humaine,
 « et qui m'aidât à les supporter; qui ne de-
 « sirât que les biens de la nature, et avec
 « qui je pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'en-
 « trelaçant que deux foibles arbrisseaux
 « résistent à l'orage. La Providence com-
 « bla mes desirs en me donnant une bonne
 « femme. Ce fut à la source de mes mal-
 « heurs que je trouvai celle de mon bon-
 « heur. Une nuit que j'étois au cimetière
 « des brames, j'aperçus, au clair de la
 « lune, une jeune bramane, à demi cou-
 « verte de son voile jaune. A l'aspect d'une

« femme du sang de mes tyrans, je recu-
 « lai d'horreur; mais je m'en rapprochai
 « de compassion, en voyant le soin dont
 « elle étoit occupée. Elle mettoit à manger
 « sur un tertre qui couvroit les cendres de
 « sa mère, brûlée depuis peu, toute vive,
 « avec le corps de son père, suivant l'usage
 « de sa caste; et elle y brûloit de l'encens,
 « pour appeler son ombre. Les larmes me
 « vinrent aux yeux, en voyant une per-
 « sonne plus infortunée que moi. Je me
 « dis: Hélas! je suis lié des liens de l'infamie,
 « mais tu l'es de ceux de la gloire. Au
 « moins, je vis tranquille au fond de mon
 « précipice; et toi, toujours tremblante sur
 « le bord du tien. Le même destin qui t'a
 « enlevé ta mère, te menace aussi de t'en-
 « lever un jour. Tu n'as reçu qu'une vie,
 « et tu dois mourir de deux morts: si ta
 « propre mort ne te fait descendre au tom-
 « beau, celle de ton époux t'y entrainera
 « toute vivante. Je pleurois, et elle pleu-

« roit: nos yeux, baignés de larmes, se ren-
 « contrèrent, et se parlèrent comme ceux
 « des malheureux; elle détourna les siens,
 « s'enveloppa de son voile, et se retira. La
 « nuit suivante, je revins au même lieu.
 « Cette fois, elle avoit mis une plus grande
 « provision de vivres sur le tombeau de sa
 « mère: elle avoit jugé que j'en avois be-
 « soin; et, comme les brames empoison-
 « nent souvent leurs mets funéraires pour
 « empêcher les parias de les manger, pour
 « me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y
 « avoit apporté que des fruits. Je fus tou-
 « ché de cette marque d'humanité; et, pour
 « lui témoigner le respect que je portois à
 « son offrande filiale, au lieu de prendre
 « ses fruits, j'y joignis des fleurs: c'étoient
 « des pavots, qui exprimoient la part que
 « je prenois à sa douleur. La nuit suivante,
 « je vis avec joie qu'elle avoit approuvé
 « mon hommage; les pavots étoient arro-
 « sés, et elle avoit mis un nouveau panier

« de fruits à quelque distance du tom-
 « beau. La pitié et la reconnoissance m'en-
 « hardirent. N'osant lui parler comme pa-
 « uria, de peur de la compromettre, j'en-
 « trepris, comme homme, de lui exprimer
 « toutes les affections qu'elle faisoit naître
 « dans mon ame: suivant l'usage des Indes,
 « j'empruntai, pour me faire entendre, le
 « langage des fleurs; j'ajoutai aux pavots
 « des soucis. La nuit d'après, je retrouvai
 « mes pavots et mes soucis baignés d'eau.
 « La nuit suivante, je devins plus hardi;
 « je joignis aux pavots et aux soucis une
 « fleur de fousapatte, qui sert aux cor-
 « donniers à teindre leurs cuirs en noir,
 « comme l'expression d'un amour humble
 « et malheureux. Le lendemain, dès l'au-
 « rore, je courus au tombeau; mais j'y vis
 « la fousapatte desséchée, parcequ'elle n'a
 « voit pas été arrosée. La nuit suivante, j'y
 « mis, en tremblant, une tulipe dont les
 « feuilles rouges et le cœur noir expri-

« moient les feux dont j'étois brûlé: le len-
 « demain, je retrouvai ma tulipe dans l'é-
 « tat de la fousapatte. J'étois accablé de
 « chagrin; cependant le surlendemain j'y
 « apportai un bouton de rose avec ses épi-
 « nes, comme le symbole de mes espéran-
 « ces mêlées de beaucoup de craintes. Mais
 « quel fut mon désespoir quand je vis, aux
 « premiers rayons du jour, mon bouton
 « de rose loin du tombeau! je crus que je
 « perdrois la raison. Quoi qu'il pût m'en
 « arriver, je résolus de lui parler. La nuit
 « suivante, dès qu'elle parut, je me jetai à
 « ses pieds; mais j'y restai tout interdit en
 « lui présentant ma rose. Elle prit la pa-
 « role, et me dit: Infortuné! tu me parles
 « d'amour, et bientôt je ne serai plus. Il
 « faut, à l'exemple de ma mère, que j'ac-
 « compagne au bûcher mon époux qui
 « vient de mourir: il étoit vieux, je l'épou-
 « sai enfant: adieu, retire-toi, et oublie-
 « moi; dans trois jours, je ne serai qu'un

« peu de cendre. — En disant ces mots, elle
« soupira. Pour moi, pénétré de douleur,
« je lui dis : Malheureuse bramine ! la na-
« ture a rompu les liens que la société vous
« avoit donnés ; achevez de rompre ceux de
« la superstition : vous le pouvez, en me
« prenant pour votre époux. — Quoi ! re-
« prit-elle en pleurant, j'échapperois à la
« mort pour vivre avec toi dans l'opprobre !
« Ah ! si tu m'aimes, laisse-moi mourir. —
« A Dieu ne plaise, m'écriai-je, que je ne
« vous tire de vos maux que pour vous
« plonger dans les miens ! Chère bramine,
« fuyons ensemble au fond des forêts ; il
« vaut encore mieux se fier aux tigres qu'aux
« hommes. Mais le ciel, dans qui j'espère,
« ne nous abandonnera pas. Fuyons : l'a-
« mour, la nuit, ton malheur, ton inno-
« cence, tout nous favorise. Hâtons-nous,
« veuve infortunée ! déjà ton bûcher se pré-
« pare, et ton époux mort t'y appelle. Pau-
« vre liane renversée, appuie-toi sur moi,



UNIVERSIDAD ANTON GOMEZ DE NUEVO LEON

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



Je jetai son voile dans le Gange, pour faire croire à ses parents qu'elle s'y étoit noyée.

« je serai ton palmier. — Alors elle jeta, en
 « gémissant, un regard sur le tombeau de
 « sa mère, puis vers le ciel; et laissant tom-
 « ber une de ses mains dans la mienne, de
 « l'autre elle prit ma rose. Aussitôt je la sai-
 « sis par le bras, et nous nous mîmes en
 « route. Je jetai son voile dans le Gange,
 « pour faire croire à ses parents qu'elle s'y
 « étoit noyée. Nous marchâmes pendant
 « plusieurs nuits le long du fleuve, nous
 « cachant le jour dans des rizières. Enfin,
 « nous arrivâmes dans cette contrée que la
 « guerre a dépeuplée d'habitants. Je péné-
 « trai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette
 « cabane, et planté un petit jardin: nous
 « y vivons très heureux. Je révère ma fem-
 « me comme le soleil, et je l'aime comme
 « la lune. Dans cette solitude, nous nous
 « tenons lieu de tout: nous étions méprisés
 « du monde; mais, comme nous nous esti-
 « mons mutuellement, les louanges que je
 « lui donne, ou celles que j'en reçois, nous

« paroissent plus douces que les applaudis-
« sements d'un peuple. » En disant ces mots,
il regardoit son enfant dans son berceau,
et sa femme qui versoit des larmes de joie.

Le docteur, en essuyant les siennes, dit
à son hôte: « En vérité, ce qui est en hon-
« neur chez les hommes est souvent digne
« de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux
« mérite souvent d'en être honoré. Mais
« Dieu est juste; vous êtes mille fois plus
« heureux dans votre obscurité, que le chef
« des brames de Jagrenat dans toute sa
« gloire. Il est exposé, ainsi que sa caste, à
« toutes les révolutions de la fortune; c'est
« sur les brames que tombent la plupart
« des fléaux des guerres civiles et étran-
« gères qui désolent votre beau pays depuis
« tant de siècles; c'est à eux qu'on s'adresse
« souvent pour avoir des contributions for-
« cées, à cause de l'empire qu'ils exercent
« sur l'opinion des peuples. Mais ce qu'il y
« a de plus cruel pour eux, ils sont les pre-

« mières victimes de leur religion inhu-
« maine. A force de prêcher l'erreur, ils
« s'en pénètrent eux-mêmes au point de
« perdre le sentiment de la vérité, de la
« justice, de l'humanité, de la pitié; ils
« sont liés des chaînes de la superstition dont
« ils veulent captiver leurs compatriotes;
« ils sont forcés à chaque instant de se la-
« ver, de se purifier, de s'abstenir d'une mul-
« titude de jouissances innocentes; enfin,
« ce qu'on ne peut dire sans horreur, par
« une suite de leurs dogmes barbares, ils
« voient brûler vives leurs parentes, leurs
« mères, leurs sœurs, et leurs propres filles;
« ainsi les punit la nature, dont ils ont violé
« les lois. Pour vous, il vous est permis d'être
« sincère, bon, juste, hospitalier, pieux; et
« vous échappez aux coups de la fortune et
« aux maux de l'opinion par votre humilia-
« tion même. »

Après cette conversation, le paria prit
congé de son hôte pour le laisser reposer, et

se retira, avec sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le docteur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme, qui faisoient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché, lorsque le paria et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bonjour, il vit qu'il n'y avoit pas d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avoient veillé toute la nuit pour le lui céder. Après qu'ils eurent fait le salam, ils se hâtèrent de lui préparer à déjeuner. Pendant ce temps-là, il fut faire un tour dans le jardin; il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formoient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevoit seulement au-dessus de leur feuillage les flancs rouges du rocher qui flanquoit le vallon tout autour de lui: il en sortoit une petite

source qui arrosoit ce jardin planté sans ordre. On y voyoit pêle-mêle des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers, et d'autres végétaux tout chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes en étoient couverts; le bétel serpenoit autour du palmier arec, et le poivrier le long de la canne à sucre. L'air étoit embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairaient déjà leurs sommets; on y voyoit voltiger les colibris étincelants comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensa-soulé ou cinq-cents-voix, cachés sous l'humide feuillée, faisoient entendre sur leurs nids leurs doux concerts. Le docteur se promenoit sous ces charmants ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner. « Votre jardin est délicieux, dit

« l'Anglois, je ne lui trouve d'autre défaut
 « que d'être trop petit; à votre place, j'y
 « ajouterois un boulingrin, et je l'étendrois
 « dans la forêt. — Seigneur, lui répondit le
 « paria, moins on tient de place, plus on est
 « couvert: une feuille suffit au nid de l'oi-
 « seau-mouche. » En disant ces mots, ils
 « entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent
 « dans un coin la femme du paria qui allait
 « son enfant: elle avoit servi le déjeuner.
 « Après un repas silencieux, le docteur se
 « préparant à partir, l'Indien lui dit: « Mon
 « hôte, les campagnes sont encore inondées
 « des pluies de la nuit, les chemins sont im-
 « praticables; passez ce jour avec nous. —
 « Je ne le puis, dit le docteur, j'ai trop de
 « monde avec moi. — Je le vois, reprit le
 « paria, vous avez hâte de quitter le pays
 « des brames pour retourner dans celui des
 « chrétiens, dont la religion fait vivre tous
 « les hommes en frères. » Le docteur se leva
 « en soupirant. Alors le paria fit un signe à

« sa femme, qui, les yeux baissés et sans par-
 « ler, présenta au docteur une corbeille de
 « fleurs et des fruits. Le paria, prenant la
 « parole pour elle, dit à l'Anglois: « Seigneur,
 « excusez notre pauvreté; nous n'avons,
 « pour parfumer nos hôtes suivant l'usage
 « de l'Inde, ni ambre gris, ni bois d'aloès;
 « nous n'avons que des fleurs et des fruits;
 « mais j'espère que vous ne mépriserez pas
 « cette petite corbeille remplie par les mains
 « de ma femme: il n'y a ni pavots, ni sou-
 « cis, mais des jasmins, du mougris, et des
 « bergamotes, symboles, par la durée de
 « leurs parfums, de notre affection, dont
 « le souvenir nous restera lors même que
 « nous ne vous verrons plus. » Le docteur
 « prit la corbeille, et dit au paria: « Je ne
 « saurois trop reconnoître votre hospitalité,
 « et vous témoigner toute l'estime que je
 « vous porte: acceptez cette montre d'or;
 « elle est de Greenham, le plus fameux hor-
 « loger de Londres; on ne la remonte qu'une

« fois par an. » Le paria lui répondit : « Sei-
 « gneur, nous n'avons pas besoin de mon-
 « tre; nous en avons une qui va toujours,
 « et qui ne se dérange jamais; c'est le so-
 « leil. — Ma montre sonne les heures, ajou-
 « ta le docteur. — Nos oiseaux les chantent,
 « repartit le paria. — Au moins, dit le doc-
 « teur, recevez ces cordons de corail pour
 « faire des colliers rouges à votre femme et
 « à votre enfant. — Ma femme et mon en-
 « fant ne manqueront jamais de colliers
 « rouges, tant que notre jardin produira des
 « pois d'Angole. — Acceptez donc, dit le
 « docteur, ces pistolets pour vous défendre
 « des voleurs dans votre solitude. — La pau-
 « vreté, dit le paria, est un rempart qui
 « éloigne de nous les voleurs; l'argent dont
 « vos armes sont garnies suffiroit pour les
 « attirer. Au nom de Dieu qui nous protège,
 « et de qui nous attendons notre récom-
 « pense, ne nous enlevez pas le prix de notre
 « hospitalité. — Cependant, reprit l'An-

« glois, je desirerois que vous conservassiez
 « quelque chose de moi. — Eh bien, mon
 « hôte, répondit le paria, puisque vous le
 « voulez, j'oserai vous proposer un échan-
 « ge; donnez-moi votre pipe, et recevez la
 « mienne: lorsque je fumerai dans la vôtre,
 « je me rappellerai qu'un pandect européen
 « n'a pas dédaigné d'accepter l'hospitalité
 « chez un pauvre paria. » Aussitôt le doc-
 « teur lui présenta sa pipe de cuir d'Angle-
 « terre, dont l'embouchure étoit d'ambre
 « jaune, et reçut en retour celle du paria,
 « dont le tuyau étoit de bambou, et le four-
 « neau de terre cuite.

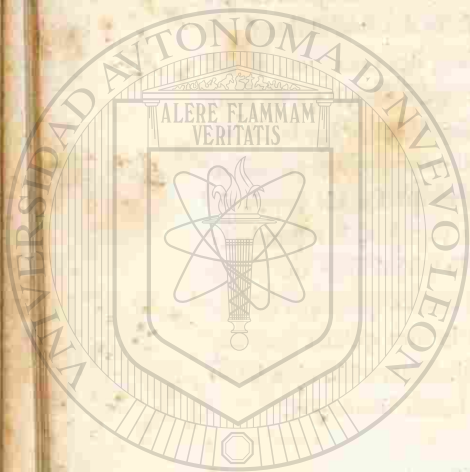
Ensuite il appela ses gens qui étoient tous
 « morfondus de leur mauvaise nuit passée;
 « et, après avoir embrassé le paria, il monta
 « dans son palanquin. La femme du paria,
 « qui pleuroit, resta sur la porte de la cabane,
 « tenant son enfant dans ses bras; mais son
 « mari accompagna le docteur jusqu'à la sor-
 « tie du bois, en le comblant de bénédictions.

« Que Dieu soit votre récompense, lui di-
 « soit-il, pour votre bonté envers les mal-
 « heureux! que je lui sois en sacrifice pour
 « vous! qu'il vous ramène heureusement en
 « Angleterre, ce pays de savants et d'amis,
 « qui cherchent la vérité par-tout le monde
 « pour le bonheur des hommes! » Le doc-
 « teur lui répondit: « J'ai parcouru la moitié
 « du globe, et je n'ai vu par-tout que l'er-
 « reur et la discorde; je n'ai trouvé la vérité
 « et le bonheur que dans votre cabane. » En
 « disant ces mots, ils se séparèrent l'un de
 « l'autre en versant des larmes. Le docteur
 « étoit déjà bien loin dans la campagne, qu'il
 « voyoit encore le bon paria au pied d'un ar-
 « bre, qui lui faisoit signe des mains pour lui
 « dire adieu.

Le docteur, de retour à Calcutta, s'em-
 barqua pour Chandernagor, d'où il fit voile
 pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, il remit
 les quatre-vingt-dix ballots de ses manu-
 scrits au président de la Société royale, qui

les déposa au muséum britannique, où les
 savants et les journalistes s'occupent encore
 aujourd'hui à en faire des traductions, des
 éloges, des diatribes, des critiques, et des
 pamphlets. Quant au docteur, il garda pour
 lui les trois réponses du paria sur la vérité.
 Il fumoit souvent dans sa pipe; et, quand on
 le questionnoit sur ce qu'il avoit appris de
 plus utile dans ses voyages, il répondoit:
 « Il faut chercher la vérité avec un cœur
 « simple; on ne la trouve que dans la na-
 « ture; on ne doit la dire qu'aux gens de
 « bien. » A quoi il ajoutoit: « On n'est heu-
 « reux qu'avec une bonne femme. »

FIN DE LA CHAUMIÈRE INDIENNE.



NOTES DE L'AVANT-PROPOS

DE

LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

1. A cause des intérêts de la vérité.

La science, cette commune de l'esprit humain, a aussi ses aristocraties; ce sont les académies. On en jugera par la conduite d'un de leurs principaux membres, à l'égard de ma Théorie des Marées.

D'abord il l'a décriée tant qu'il a pu, dans ses sociétés particulières; il a empêché les journaux sur lesquels les académies étendent leur influence, c'est-à-dire les plus répandus, d'en faire aucun extrait: il s'est même amusé, m'a-t-on dit, dans ses cercles privés, à

jeter des ridicules sur mes noms de baptême qui sont à la tête de mes Études de la Nature, parceque je n'ai pas l'honneur d'accompagner mon nom de famille d'une longue suite de titres académiques. Comme, pendant l'ancien régime, son nom étoit dans toutes les feuilles publiques, et sa personne dans toutes les antichambres des grands, il lui a été facile d'agir comme il l'a voulu à l'égard d'un solitaire qui ne s'occupoit que de l'étude de la nature; mais jugeant, depuis la révolution, que tous ses moyens de crédit pourroient fort bien ne plus s'entraider, et voyant mes travaux, malgré ses obstacles, gagner peu à peu de la faveur, il a changé de conduite à mon égard. Il est venu, l'été dernier, me voir à la campagne, où j'étois allé passer quelques jours. Il répandit d'abord dans le voisinage que j'étois un de ses bons et anciens amis. La vérité est que je ne lui avois jamais parlé, et que, malgré sa célébrité, je ne me rappelois pas même l'avoir vu. Il vint donc dans la maison où j'étois, et nous eûmes ensemble une conversation particulière, dont je retrancherai ici tout ce qui n'a pas rapport à ma Théorie des Marées, l'objet secret de sa visite.

Après quelques préambules de compliments, il me dit : « C'est bien dommage, monsieur, que vous ayez avancé, dans vos Études de la Nature, que la fonte des glaces polaires étoit la cause des marées. C'est

« une opinion insoutenable, contraire à celle de toutes
 « les académies de l'Europe; c'est une grande erreur.
 « — Monsieur, lui répondis-je, vous auriez dû la ré-
 « futer. — Que réfuter, lorsque vous n'avez apporté
 « aucune preuve en faveur de votre Théorie? — Il y
 « en a deux fois plus que dans celle des astronomes.
 « Je pourrois en faire des volumes in-4°, si je re-
 « cueillois seulement celles que j'ai notées dans les
 « voyages des marins. Après tout, je ne manque pas
 « de suffrages. — Oh! il ne faut pas s'arrêter à ce que
 « disent quelques journaux qui n'y entendent rien. »
 Je soupçonnai alors qu'il vouloit parler de l'extrait des
 papiers anglois, rapporté par le Moniteur. « Quand
 « il n'y auroit, lui dis-je, dans ma Théorie, que l'ob-
 « jection géométrique que j'ai faite contre les acadé-
 « miciens qui se sont égarés sur les pas de Newton,
 « en concluant, de la grandeur des degrés vers les
 « pôles, que la terre y étoit aplatie, vous auriez dû y
 « répondre. — Qu'entendez-vous par un degré? re-
 « prit-il avec chaleur. — Ce qu'entendent tous les
 « géomètres, la 360^e partie d'un cercle. — Vous êtes
 « tombé dans la même erreur que M. de La Hire, il
 « y a cent trente ans. Ce n'est point par l'arc d'un
 « cercle qu'on mesure un degré, c'est par sa perpen-
 « diculaire. » En même temps, pour me le démontrer,
 il tira de sa poche un crayon blanc, et se mit à tracer,

sur une porte, un cercle, deux rayons, une corde, des sinus, etc... Je l'arrêtai, en lui disant : « Vous sortez de la question. Ce n'est pas de la perpendiculaire du degré de Tornéo que les académiciens ont rapporté la mesure, mais de la portion de la courbe terrestre comprise entre deux rayons qui mesurent un degré céleste du méridien. Ils ont trouvé au cercle polaire cette portion de la circonférence de la terre, qu'ils appellent, ainsi que moi, un degré, de 57,422 toises, qui s'est trouvé surpasser de 674 toises le degré mesuré au Pérou, près de l'équateur, degré dont l'arc ne contient que 56,748 toises : d'où ils ont conclu que les degrés ou portions de la circonférence de la terre, correspondant aux degrés du méridien céleste, alloient en croissant vers les pôles, et que, par conséquent, la circonférence de la terre y étoit aplatie. Maintenant, si vous pouvez faire entrer cette courbe construite sur le diamètre de la sphère, et formée de degrés plus grands que ceux de la sphère, dans la sphère même, j'ai tort. »

Ne sachant que me répondre, il changea de conversation.

Il me dit : « Vous avez avancé que les marées étoient de douze heures dans les mers du Sud, et cela n'est pas. — Je n'ai pas dit cela, lui répondis-je, quoique

je sois disposé à le croire pour tout l'hémisphère entier; mais je n'ai pas eu de preuves suffisantes pour l'affirmer. Je n'ai cité que cinq à six endroits de la mer du Sud, où les marées sont de douze heures. J'en ai trouvé depuis plusieurs autres d'une égale durée, dans la mer des Indes et même dans notre hémisphère, entre autres celles du Tonquin, rapportées par Dampier. » Comme un quatrième volume de mes Études de la Nature se trouva sous ma main, je lui montrai, dans l'avis qui est en tête (1), les témoignages de Carteret, de Byron, de Cook, de Clarke, sur les marées de douze heures dans la mer du Sud. Après les avoir lus, il me dit : « Savez-vous l'anglais? » Je me rappelai alors la circonstance où le Médecin malgré lui demande : Savez-vous le latin? « Non, lui répondis-je; » et je crus qu'il alloit me parler anglais. « Il ne faut pas, reprit-il, citer d'après des traductions. J'ai chez moi vos voyages en originaux; il n'y est nulle part question des marées de douze heures. J'en suis bien sûr, car j'ai fait un traité de toutes les marées du globe, que j'ai trouvé par-tout égales aux nôtres. » Il me parut d'abord

(1) Voyez, dans le dix-huitième volume, le Mémoire sur les marées.

fort étrange qu'il eût fait un traité des marées de tout le globe, sans avoir cité des traductions; mais ce point ne méritoit pas de réponse. « Comment! lui dis-je, vous voulez que des traducteurs aussi éclairés et aussi exacts que ceux que j'ai cités, se soient trompés sur des points aussi importants à la navigation et à l'astronomie, et qu'ils aient affirmé que les marées étoient de douze heures dans plusieurs endroits de la mer du Sud, lorsque les voyageurs qu'ils traduisoient, assuroient positivement qu'elles n'étoient que de six heures! Cela est impossible! »

Alors je mis fin à la conversation, en lui disant: « Attaquez publiquement ma Théorie, et je vous répondrai. » Il me repartit qu'il n'en avoit pas l'intention; mais qu'il étoit venu pour m'éclairer. J'ai rapporté le précis de notre dialogue; c'est au public à juger de quel côté ont été la bonne foi et la lumière.

J'ai réfuté l'erreur des académiciens avec des preuves simples et intelligibles à tout le monde; pourquoi n'en emploient-ils pas de semblables à mon égard, si je suis moi-même dans l'erreur?

Il ne s'agit que d'une vérité élémentaire de géométrie. Il est certain que la demi-circonférence de la terre contient 180 degrés, et que ses degrés, étant pour la plupart plus grands que les 180 degrés de la demi-

sphère construite sur le même diamètre, elle ne peut y être renfermée.

Un officier de génie m'écrivit de Mézières, il y a deux ans, que, par ce simple raisonnement, il avoit réduit un professeur de mathématiques, non au silence, car quel professeur s'y est vu forcé? mais à répondre une absurdité. « Je lui disois, m'écrivit-il, que la courbe terrestre étant plus étendue que l'arc sphérique, elle ne pouvoit y être renfermée, si on ne l'y suppose rentrante, et les pôles creusés en entonnoir. Le croiriez-vous? ajoute-t-il; il m'a répondu: « J'aime mieux croire que les pôles du monde sont creusés en entonnoir, que de croire que Newton s'est trompé. »

Plusieurs newtoniens sont disposés à adopter ma Théorie des Marées par la fonte des glaces polaires; c'est déjà un grand point de gagné; mais ils veulent que je leur accorde l'aplatissement des pôles, avec l'élevation des mers sous l'équateur, par la force centrifuge; et c'est ce qui est contraire à l'expérience. Je pourrois faire de nouveaux volumes en faveur de ma Théorie, dussent-ils devenir la proie des contrefacteurs, comme le reste de mes ouvrages. Mais comment détruire une erreur consacrée par le nom de Newton, et professée par tous les géomètres de l'Europe? Comment lutter seul contre des académies coalisées entre

elles, qui ferment les yeux à l'évidence, et leurs journaux à mes preuves?

Malgré leur indifférence, j'ose leur prédire que cette vérité, qu'ils rejettent, deviendra un jour la base de l'étude de la nature.

O hommes de mon siècle! on ne vous intéresse qu'avec des contes!

P. S. Je me suis trompé en accusant les astronomes d'inconséquence, ainsi que je l'ai dit franchement dans une note de l'avis du premier volume de ma quatrième édition des *Études de la Nature*. J'ignorois qu'ils supposoient à la terre les degrés de son méridien, la plupart plus petits que ceux de la sphère, sur-tout près de l'équateur. Je n'admets pas leur théorie, et il ne me sera pas difficile de la réfuter un jour par des preuves de fait, géographiques et physiques.

J'ai encore bien d'autres objections à faire contre elle. Si la force centrifuge élève la mer sous l'équateur, de cinq lieues et demie au-dessus des pôles, elle doit y élever encore davantage l'atmosphère, qui est un fluide bien plus mobile que l'Océan. Le baromètre, chargé de ce grand volume d'air, devoit hausser considérablement sous la ligne : or, c'est ce qui n'arrive pas. Par la même raison, si la lune, en passant au méridien, attire l'Océan, elle doit attirer aussi l'at-

mosphère, et le baromètre alors devoit hausser et annoncer les marées : or, c'est ce qui n'arrive pas. On ne peut répondre à ces objections que par des sophismes.

D'un autre côté, on explique, par ma théorie de la fonte alternative des glaces polaires, une infinité de problèmes inexplicables par celle des physiciens. Par exemple, pourquoi l'hiver est-il plus tiède et l'été plus froid sur les bords de la mer Atlantique, que dans les parties correspondantes des continents? C'est parce qu'en hiver, l'Océan Atlantique vient de la zone torride, et qu'en été, il descend de la zone glaciale. Voyez la note citée du premier volume des *Études*. On peut expliquer, par la même théorie, pourquoi les îles de l'Asie sont plus chaudes que celles de l'Amérique, situées aux mêmes latitudes, ainsi que beaucoup d'autres effets physiques dont je ne puis m'occuper ici.

2. Et la seconde par la France.

La France n'a eu besoin d'imiter aucune nation sur ces deux points : depuis long-temps, elle envoyoit des savants dans les pays étrangers, et y répandoit ses arts, ses modes, et sa langue ; mais c'étoit pour sa gloire : il faut espérer qu'elle la dirigera au bonheur des hommes

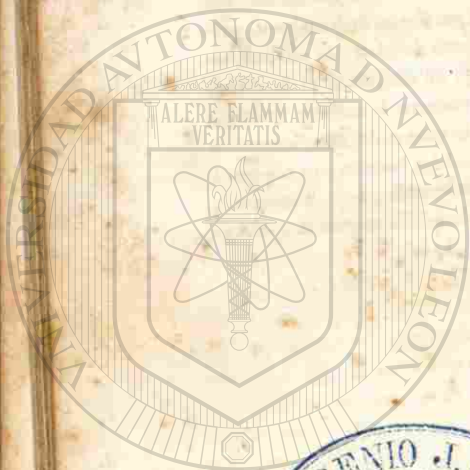
par sa nouvelle constitution. Le patriotisme n'est qu'une des branches de l'humanité.

3. Quand on lui dédia le pin.

On dédia pareillement le chêne à Jupiter, l'olivier à Minerve, le pin à Pan, le laurier à Apollon, le myrte à Vénus, etc. . . On consacra aussi des arbres aux demi-dieux et aux héros: le peuplier étoit l'arbre d'Hercule. Enfin, des nymphes, des bergers, et des bergères, eurent part au reste de la végétation: la jalouse Clytie donna sa jaunisse et son attitude au tournesol; Adonis teignit de son sang la fleur qui porte son nom, etc. Les plantes, et sur-tout les arbres, furent les premiers monuments des hommes. J'ai donc pu faire servir, à l'île-de-France, deux cocotiers, de monument à la naissance de Paul et de Virginie, sans prendre cette idée dans un poète moderne célèbre, qui s'en est plaint sans sujet; il est assez riche de ses propres idées, pour qu'on puisse lui en emprunter; mais si celle-là n'étoit pas dans la nature, je l'aurois trouvée, comme lui, dans les anciens, ses modèles. Elle est fort commune chez les botanistes, qui déterminent, avec des plantes nouvelles, des époques d'amitié et de reconnaissance, en leur faisant porter les noms de leurs

patrons et de leurs amis. Enfin, les astronomes ont étendu ce sentiment aux astres; et les marins, aux terres, aux fleuves, et aux îles qu'ils découvrent, auxquels ils donnent des noms de saints, de rois, de capitaines, d'événements, de conquêtes, et de massacres, dont ils veulent conserver le souvenir. Quand la plupart des objets de la terre et des cieux servent de monuments aux passions des hommes, et souvent à leurs fureurs, n'ai-je pu avoir la pensée de consacrer, dans une forêt, deux arbres à l'innocence et à l'amour maternel?

FIN DES NOTES.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE.

	Pages
Avant-propos.	v
PAUL ET VIRGINIE.	i
CHAUMIÈRE INDIENNE.	245
Avant-propos.	247
Préambule.	267
CHAUMIÈRE INDIENNE.	299
Notes de l'avant-propos.	383

